

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR
MARC ANTONIN;

AVEC DES REMARQUES

De Mr. & de Mad. DACIER.

Seconde Edition, où l'on a mis les Remarques sous le Texte.

TOME SECOND.





REFLEXIONS
MORALES
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE SIXIEME.



A matiere de l'Univers est obéissante & souple, & l'esprit qui la gouverne, n'a en soy aucune cause qui le porte

1. **L** *A matiere de l'Univers est obéissante & souple.*] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui soutenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere desobéissante & revêche, & que comme il ne l'avoit pas créée, & qu'elle étoit éternelle aussi-bien que luy, il n'avoit sur elle qu'un pouvoir fort limité; impieté que les Peres ont heureusement combattue.

2 *Reflexions Morales de l'Emp.*

porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté ; aussi ne fait-il aucun mal , & rien n'est blessé par cet Esprit. Or c'est luy qui produit & qui consomme toutes choses.

II. Quand tu fais ton devoir , ne t'informe point si tu as froid ou chaud ; si tu es accablé de sommeil , ou si tu as bien dormi ; si l'on parle bien ou mal de toy ; si tu meurs , ou si tu fais quelque autre chose : car la mort est aussi une des actions de nostre vie ; & dans celle là , comme dans toutes les autres , il suffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au-dedans de toutes choses , & ne te laisse jamais tromper ni à leur qualité , ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de cet Univers changeront bien-tost : car ou elles s'exhaleront en

va-

Aussi ne fait-il aucun mal.] Rien n'est plus contraire à la nature de Dieu , que de faire du mal. Il n'est point l'Auteur des maux , comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal ; n'est qu'un châtiment & une peine dont Dieu se sert pour nous convertir ; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Isaïe : (a) *Ego Dominus faciens pacem & creans malum* ; & dans Michée : (b) *Quia descendit malum à Domino in portas Jerusalem.*

II. *Car la mort est aussi une des actions de nostre vie.*] Que cela est vray & heureusement dit ! Mourir , c'est agir ; & action pour action , il faut autant faire celle-là qu'une autre , pourvu qu'on la fasse bien.

IX. *Car ou elles s'exhaleront en vapeurs , s'il est vray*

que

(a) Isaï. 45. 7. (b) Mich. 1. 12.

vapeurs, s'il est vray que leur matiere soit une & simple; ou elles seront dissipées.

V. L'Esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait; pourquoy il le fait; & la matiere dont il le fait.

VI. La meilleure maniere de se vanger, c'est de ne ressembler point à celuy qui nous fait injure.

VII. Fais consister ta joye & ton repos à passer

que leur matiere soit une & simple.] Antonin considere icy la matiere sous les deux differentes idées qu'en ont eu les Philosophes. Les uns ont dit qu'elle estoit une & simple, & que les quatre elemens n'étoient composez que de la jonction de ses differentes parties. De sorte que la mort des elemens, s'il faut ainsi dire, estoit de retourner comme une vapeur dans la premiere matiere; & les autres ont considéré les quatre elemens comme autant de principes differens & détachez les uns des autres. De sorte que la mort des estres qu'ils composoient, n'estoit que la separation, la dissipation, la division de ces mêmes elemens qui retournoient dans leur premier estre.

V. *l'Esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait.*] Antonin dit cecy pour appaiser les troubles & les inquietudes où l'on est sur chaque accident. Dieu fait ce qu'il fait; il a ses veuës & ses desseins, c'est à nous abandonner à sa conduite.

VI. *La meilleure maniere de se vanger.*] Ce mot est divin; il est pris sur celui de Diogene. Quelqu'un luy ayant demandé, *Comment pourrai-je me venger de mon ennemy;* il luy répondit, *En te rendant honnête homme.*

4 *Reflexions Morales de l'Emp.*

passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie superieure de nostre ame s'excite, se tourne, se remuë comme il luy plaît, se rend telle qu'il luy plaît, & fait que tout ce qui arrive, luy paroît tel qu'il luy plaît.

IX. Chaque chose arrive selon la nature du tout, & non pas selon aucune autre nature qui l'environne, ou qui soit enfermée au-dedans, ou suspenduë au-dehors.

X. Ce

VII. *En te souvenant toujours de Dieu.*] Car les meilleures actions sont imparfaites & mortes, si en les faisant on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque chose arrive selon la nature du Tout, & non pas selon aucune autre.*] Ce monde materiel n'est par capable de se conduire luy-même, car il est privé de raison & de sentiment. Il faut donc qu'il soit conduit & gouverné par quelque nature entierement differente de la matiere. Cette nature ne peut estre autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout : car ce ne peut pas estre quelque nature particuliere de l'une de ses parties ; elle seroit insuffisante, & d'où viendrait-elle ? De dire que c'est une nature universelle differente de celle du Tout, cela est contradictoire & ne peut estre imaginé. D'ailleurs où sera cette nature ? environnera-t-elle le monde, ou sera-t-elle renfermée au-dedans ? Mais cela seroit plus capable de détruire que de conserver le monde. Sera-t-elle donc suspenduë au-dehors ? Mais qui peut imaginer une substance & un espace au-delà de l'Univers, qui comprend & renferme toutes choses ? C'est donc une demonstration, que la raison qui a créé le monde, est la même qui le gouverne, & par
con-

X. Ce monde est ou un assemblage confus de parties qui tendent toutes à se desunir & à se separer; ou une union, un ordre & une providence. Si c'est le premier, d'où vient que je desire de demeurer plus long-temps dans une si grande confusion, & au milieu d'un si grand amas d'ordures? & qu'y a-t-il que je doive plus souhaiter, que d'estre bien-tost réduit en poussiere, de quelque maniere que ce soit? Mais pourquoi me troubler? Cette dissipation ne viendra-t-elle pas aussi enfin jusqu'à moy, quoy que je fasse? Et si c'est le dernier, j'adore l'Auteur de mon estre, je l'attens de pied ferme, & je mets toute ma confiance en luy.

XI. Quand les choses qui t'environnent,
te

conséquent que tout ce qui arrive à toutes ses parties, leur est propre, convenable & utile.

X. *De monde est ou un assemblage confus.*] Ce n'est pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire; il s'en est assez expliqué ailleurs : mais il veut faire voir que quelque soit le vray des deux systemes qui regnent; ou celuy des Epicuriens, qui font le hazard le maître du monde; ou celuy des Stoïciens, que en donnent à la Providence l'entier gouvernement; on doit attendre patiemment la mort sans la desirer & sans la craindre.

XI. *Quand les choses qui s'environnent, te forcent à te troubler.*] Cet article est parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne seroit peut être pas sensible à tout le monde. Quand nous sommes troublez par les objets qui nous environnent, c'est nous

6 *Reflexions Morales de l'Emp.*

te forcent à te troubler, reviens à toy au plus vite, & ne fors pas de cadence plus que la nécessité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette sorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'est d'y rentrer toujours.

XII. Si tu avois une marâtre & une mere tout en même temps, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta marâtre, c'est la Cour, & ta mere, c'est la Philosophie. Tiens-toy donc toujours auprès de celle-cy; repose-toy dans son sein; elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable.

XIII.

nous qui sortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets qui se tiennent tranquillement dehors], comme Antonin l'a déjà prouvé. En sortant ainsi hors de nous, il ne se peut que nous ne fortions de cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que nostre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle est attentive à ses fonctions, & qu'elle est parfaitement d'accord avec elle. Cela suffit pour faire entrer dans la pensée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout ensemble.*] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre & la Philosophie à une mere me paroît admirable. Combien de gens renversent aujourd'huy cet ordre, & font de la Cour leur mere, & leur marâtre de la Philosophie ou de la Religion!

Elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable.] Ce passage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philosophie, c'est à dire, la pieté, qui puisse rendre la Cour supportable à un Prince, & un Prince supportable à la Cour.

XIII. Et

XIII. Comme on juge des viandes, & qu'on dit, c'est un poisson, c'est un oyseau; & du vin de Phalerne, c'est le jus d'untel raisin; & de la pourpre, c'est de la laine de brebis teinte dans le sang d'un certain coquillage; & comme par le moyen de ces reflexions on examine à fond chaque chose & on connoît ce qu'elle est; il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorsque les choses qui passent pour les plus dignes d'être approuvées, se présentent à nostre imagination, il faudroit les dépouïller, pour ainsi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée: car cet éclat étranger est un grand trompeur; & lorsque tu crois estre parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse. Pense donc souvent à ce que Crates disoit de Xenocrate même.

XIV.

XIII. *Et de la pourpre, c'est de la laine de brebis.*] C'est sur cela qu'est fondé le mot d'un Philosophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueillissoit d'estre bien vêtu: *Mon petit mignon, luy dit-il, une brebis a porté cela avant toy, & ce n'estoit qu'une brebis.*

Pense donc souvent à ce que Cratés disoit de Xenocrate même.] Xenocrate estoit un Philosophe d'une gravité si grande & si austere qu'elle avoit donné lieu au Proverbe, *Plus grave que Xenocrate.* Cratés faisoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'estoit qu'ostentation & que faste, & qu'il n'y avoit rien

XIV. Le peuple n'admire presque que deux fortes de choses, ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui sont un peu au-dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers n'admirent que ce qui a une ame raisonnable,

rien de vray. Puis donc que tant de fausseté se trouve dans un Philosophe, (comment seroit-il possible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choses, où chacun ajoute comme il luy plaît & autant qu'il luy plaît. Ce passage est plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses.*] Il n'y a rien de plus vray que ces degrez differens d'admiration selon les differens degrez de capacité & d'intelligence.

Ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois.] Cet endroit estoit difficile. Je croy en avoir rendu le sens. Antonin suit icy l'opinion des anciens Philosophes qui divisoient les corps en corps qui n'existent que par la seule liaison, que les Platoniciens appelloient simples, comme les pierres, le bois séparé de son tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'est à dire, qui ont une ame vegetative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame, comme tous les animaux. Antonin ne se contente pas de partager ces derniers en animaux
sans

nable, non pas cette ame universelle, mais une ame mécanique & industrieuse ; ou bien i's font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celuy qui honore comme il doit cette ame raisonnable, universelle & politique, ne se soucie d'aucune de ces choses, il s'attache uniquement à entretenir son ame dans toutes les actions & dans tous les mouvemens raisonnables & utiles à la société, & à cooperer en tout avec cette ame universelle dont il est luy-même une partie.

XV. Une chose se hâte d'être, une autre de n'estre plus, & une grande partie de celle qui

sans raison & en animaux raisonnables ; il en fait trois classes. La premier est des animaux. La seconde des hommes, qui ont veritablement une ame raisonnable : mais c'est une ame ou qui n'agit point en eux, ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réussir dans les arts, ou à connoître les chefs-d'œuvres. Et la troisième est de ceux qui ont une ame éclairée, pure & lumineuse, comme la Divinité, dont il croyoit qu'elle estoit une partie.

Mais une ame mécanique & industrieuse.] Antonin met donc dans cette troisième classe, c'est à dire, deux degrez seulement au-dessus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'huy des curieux, s'ils ne sont que curieux, & s'ils ne savent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze. Et il veut qu'ils n'ayent point de part à cette ame universelle & politique, qui fait toute la noblesse & toute la grandeur de l'homme.

qui est, est déjà passée. Ces changemens continuels renouvellent incessamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les siècles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudroit s'attacher à des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut jamais s'arrêter ? C'est comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oyseaux qui volent dans l'air & que nous avons perdus de veüe presque aussitôt que nous les avons apperçûs. C'est-là l'image de nôtre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois, & le rendre, ce que nous faisons à tous momens, voilà justement ce que c'est que mourir ; c'est à dire, remettre l'entiere faculté de respirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant hier.

XVI. Ce qui merite nostre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes ; ni de respirer, cela est commun aux animaux ; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impression des objets ; ni de suivre ses mouve-

XV. *Attirer l'air une seule fois & le rendre, voilà justement ce que c'est que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puisse nous la rendre plus familiere. En effet, mourir n'est autre chose que respirer pour la dernière fois, & c'est la chose du monde qui devroit paroître la plus a'fée.

mouvemens comme des marionnettes; ni de vivre ensemble, ni de se nourrir; car se nourrir & rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, c'est une même chose. Qu'est-ce donc qui merite nostre estime? Est-ce de recevoir des applaudissemens? Non. Est-ce d'avoir des acclamations & des loüanges? Non; car les loüanges & les acclamations des peuples ne font qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire; que reste-t-il que nous devions estimer digne de nos soins? C'est, à mon avis, d'agir conformément à nostre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'est à quoy nous sommes conduits & excitez par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en sorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits. C'est le but du Vigneron qui cultive la vigne, celui de l'Ecuier qui dresse des chevaux, & celui du chasseur qui dresse des chiens. L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles? Voilà

XVI. *Les Loüanges & les acclamations des peuples ne font qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.*] Il fait allusion à un passage d'Euripide, qui dans l'Hecube appelle les loüanges & toute la reputation, *des bruits de langue.*

L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles.] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à
les

Voilà ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette vérité, tu ne te mettras nullement en peine d'aquerir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer ? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre, ni content de toy-même, ni exempt de passion : car il faut nécessairement que tu ayes de l'envie & de la jalousie ; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires ; & que tu dresses incessamment des embûches à ceux qui le possèdent. En un mot il est entièrement impossible que celui qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux ; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agreable à toy-même, commode pour la société, & d'accord avec les Dieux. C'est à dire, que tu reçois avec joye tout ce qu'ils t'envoient & qu'ils t'ont ordonné.

XVII. Les élemens se meuvent en haut, en

les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condition. C'est-là leur véritable but. Mais aujourd'hui parmi ceux qui élevent des enfans, il s'en trouve bien peu qui se le proposent, ou qui le connoissent. Quelqu'un a fort bien dit : *Nostre institution a pour sa fin non de nous rendre bons & sages, mais savans ; nous savons decliner vertu, si nous ne savons l'aimer.*

en bas, & en rond. La vertu ne se mout d'aucune de ces manieres, mais c'est quelque chose de plus divin, & par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs loüanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, & ils desirent avec empressement d'être loüez de ceux qui vivront après, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez de

XVII. Les élemens se meuvent en haut, en bas & en rond, La vertu ne se mout d'aucune de ces manieres.] Les élemens cedent aux obstacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route : mais le propre de la vertu, c'est de ne pas ceder aux difficultez, & de tirer de ces difficultez une nouvelle force, qui rend la course plus legere, plus droite, & plus prompte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or :

— *perrumpere amat saxa potentior
lætū fulmineo.*

Et par un chemin plus difficile à comprendre.] On connoît les effets de la vertu, sans connoître les voyes, qui sont incomprehensibles à l'esprit humain.

XVIII. Que veulent dire les hommes;] Il n'y a pas de plus grande injustice, ni de plus sottise vanité, que celle des hommes qui par envie refusent à leurs contemporains, dont ils voyent & connoissent les vertus, les loüanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront après eux & qu'ils ne verront jamais.

C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez.] En effet ceux qui veulent tant estre loüez de

de ceux qui sont morts long-temps avant que nous soyons venus au monde.

XIX. Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t' imagine pas qu'elle soit impossible à un autre. Mais tout ce qui est facile & possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toy.

XX. En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratigné ou blessé d'un coup de teste :
mais

la posterité , devroient s'affliger de n'avoir point eu de part aux louanges de ceux qui sont morts avant qu'ils fussent au monde. Car cela est égal. Il n'y a pas plus de raison à l'un qu'à l'autre, si l'on considère la louange seule & séparément.

XIX. *Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t' imagine pas qu'elle soit impossible à un autre.*] Le but d'Antonin est de faire cesser la revolte de ses sens qui luy vouloient faire trouver les maximes des Stoïciens trop rudes, & qui luy disoient incessamment , *nimis dura precipiunt*. Sa réponse est excellente, & contient un precepte admirable, dont nous devrions profiter. Il n'y a rien qui nous trouvons difficile ; & sur ce pied-là nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appellons outrez, parce que nôtre lâcheté nous les fait paroître au-dessus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'est qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'est la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. *En faisant nos exercices quelqu'un nous a égratigné.*] On ne peut rien imaginer de mieux sur cette matiere. Ce monde n'est qu'un champ, où nous nous exer-

mais nous n'en sommes point offenzés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de nostre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait; & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous: car, comme je l'ay déjà dit, il est permis de les éviter sans leur témoigner ni soupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une chose, ou que je la fais mal, je me corrigeray avec plaisir: car je cherche la verité qui n'a jamais blessé personne; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

XXII. Je fais ce qui est de mon devoir, & toutes les choses du monde ne sauroient ni m'inquieter, ni me troubler: car ce sont ou
des

exercions. Mais nous sommes assez malheureux & assez brutaux pour faire un véritable combat de cet exercice, & c'est ce qu'Antonin veut prévenir par cette reflexion aussi sage que solide.

XXII. *Je fais ce qui est de mon devoir.*] Antonin rassemble icy les trois genres de choses qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs, & il n'y a
N 2 per-

des choses inanimées, ou des choses destituées de raison, ou des choses qui errent dans les principes & qui ne connoissent pas le bon chemin.

XXIII. Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choses; sers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la raison doit se servir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, sers-t'en selon les loix de la société, comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent, pourvû qu'on les passe en cet état.

XXIV. Alexandre le Grand & son Muletier ont esté réduits au même état après leur mort. Car ils sont rentrez dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont esté également dissipez en atomes.

XXV. Considere combien de choses se passent

personne qui ne voye le ridicule qu'il y a à ceder aux uns ou aux autres.

XXIII. *Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choses.*] Antonin se fonde sur ce principe, que Dieu a créé les choses les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumiere naturelle avoit appris aux Philosophes cette verité.

XXV. *Considere combien de choses se passent en même temps*

passent en même temps & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit. Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choses différentes qui arrivent en même temps dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'est-il pas vrai que tu lui en diras distinctement toutes les lettres? Mais si quelque autre s'en fâche, t'amuseras-tu aussi à te fâcher contre luy? ne continué-
ras

temps & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit.] Cela est tres-vray. Si l'on considéroit bien attentivement & avec une serieuse reflexion toutes les operations de l'ame qui sonde les cieux & la terre; qui répond en même temps à mille sentimens & à mille pensées; qui conserve en elle mille vestiges de faits differens, & mille idées qui sont comme les patrons des choses qu'elle opere; & qui enfin mesure l'infini; on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit operer tous les jours à l'Esprit qui gouverne le Monde. Ce qui se fait dans le corps, n'est gueres moins merveilleux, quoi qu'il ne soit pas d'une si grande étendue. Ses différentes fonctions, ses mouvemens, l'usage different & admirable de tous ses ressorts, les changemens qui luy arrivent, enfin toutes les différentes choses qui s'y passent dans un même moment devroient nous occuper assez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choses qui nous environnent.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.] Cette comparaison si simple n'est pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom d'Antonin ne subsiste plus, si en l'écrivant on oublie

ras-tu pas plutôt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre? Souviens-toy qu'il en est de même de tous les devoirs de nostre vie; l'accomplissement de chacun d'eux consiste en un certain nombre des choses. Dans tout ce que tu fais il faut les observer toutes, & les remplir en allant ton chemin, sans te troubler & sans te mettre en colere contre ceux qui se fâchent contre toy.

XXVII. N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent utiles & convenables? Or c'est en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils péchent: car alors ils pensent courir à leur bien, mais ils se trompent, me diras-tu. Redresse-les donc & leur fais voir sans te fâcher en quoy ils se trompent.

XXVIII. La mort est la fin du combat
que

une seule lettre: de même, si dans l'accomplissement des choses qui constituent chacun de nos devoirs, nous en oublions une seule, tout le reste est absolument perdu. Il en est de même de la Loy, qui est composée d'un certain nombre de commandemens; si on en viole un seul, on les viole tous. Car je croy que ce passage d'Antonin peut fort bien servir à expliquer le celebre passage de saint Jacques: (a) *Quicumque autem totam Legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* Or quiconque ayant gardé toute la Loy, en viole un seul précepte, est coupable comme l'ayant toute violée.

XXIX.

(a) Ep. de S. Jacq. ch. 11. 10.

que nos sens se livrent ; c'est le repos de tous les mouvemens contraires & causez par nos passions, qui nous remuent comme les ressorts remuent les marionnettes ; c'est la cessation du travail d'esprit & du soin qu'on a du corps.

XXIX. C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.

XXX. Prends bien garde de ne pas degenerer en Tyran. Ne prends point cette teinture ; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toy donc simple, bon, entier, grave, & sans
or-

XXIX. *C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.*] La verité qu'Antonin nous decouvre icy est d'une plus grande étendue qu'il n'a crû. Il a voulu dire simplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquérir la vertu, l'ame est d'ordinaire plutôt lassée que le corps. Celuy-cy auroit encore des forces pour continuer sa poursuite, lors que la premiere se rebute, & est entierement découragée. Mais pouvons-nous pas dire avec autant ou plus de raison, que c'est une chose bien honteuse que dans le combat que le corps a avec l'esprit, celui-cy se lasse le premier de sa resistance, se rend lâchement l'esclave de son ennemi, & obéit à ses loix. On peut encore donner un troisieme sens à ces paroles d'Antonin. C'est que le corps est infatigable dans la poursuite de ce qui luy paroît son veritable bien ; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute ; au lieu que l'ame n'est pas plutôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraye, & la fait souvent succomber dès le premier pas.

XXX. *Prends bien garde de ne pas degenerer en Tyran.*] Pour s'exprimer plus sensiblement, Antonin a forgé
un.

orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la Philosophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux; procure le salut aux hommes. La vie est courte; & le seul fruit de cette vie terrestre c'est la sainteté & les bonnes actions. Gouverne-toy en tout comme un disciple d'Antonin. Souviens-toy de sa constance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raison; de son égalité en toutes choses; de sa sainteté; de la serenité de son visage; de sa douceur; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire; de sa grande application aux affaires; comme il ne laissoit jamais rien passer sans l'avoir bien examiné & bien compris. Remets-toy souvent devant les yeux
avec

un mot qui me paroît remarquable : car c'est comme si nous disions aujourd'huy, *Prends bien garde de ne pas Cesariser* : c'est à dire, n'imité pas les manieres tyranniques des Césars. Ce sage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Césars qui avoient assujetti leur patrie. Mais, dira-t-on, pourquoy Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur premiere liberté? Ce n'étoit plus la même chose. Ce pouvoir, qui avoit esté d'abord une usurpation tyrannique, estoit devenu legitime en plusieurs manieres par succession de temps.

Gouverne-toy en tout comme un disciple d'Antonin.] Antonin ne perd point d'occasion de témoigner l'admiration & la veneration qu'il conservoit pour la
me-

avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de luy ; quel soin il avoit de ne rien entreprendre avec precipitation ; avec quel dédain il rejettoit la calomnie ; & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'estoit ni médifant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste ; nullement difficile pour son logement, pour sa bouche, pour son lit, & pour ses habits, ni mal aisé à servir ; il aimoit le travail ; il estoit lent à se mettre en colere, mangeoit peu, & pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez, dont l'heure estoit toujours réglée. N'oublie jamais à quel point son amitié estoit égale & constante ; combien il estoit aise qu'on s'opposât librement à ses avis, & avec quelle joye il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs. Enfin souviens-toy qu'il estoit religieux sans superstition, & tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualitez, afin que ta dernière heure te trouve en aussi bon état, que la sienne l'a trouvé.

XXXI.

memoire d'Antonin le Pieux, qu'il tâchoit d'imiter en tout. On avû le portrait qu'il en a fait dans le premier livre ; en voicy un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressemblant.

Et pouvoir est re depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez.] Nous sommes devenus aujourd'huy si délicats, que je ne doute

XXXI. Réveille-toy, rappelle tes esprits, & reconnois que ce qui te trouble n'est qu'un songe; réveille-toy encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe.

XXXII. Je suis composé d'un corps & d'une ame; tout est indifférent à mon corps, car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifférent à mon ame, excepté ses propres opérations. Or toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement qui luy soient chères; les
passées

point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pû se passer d'ajouter ce trait; Pour moy je suis bien aise qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Réveille-toy, rappelle tes esprits.*] Antonin se parle icy à luy-même après son réveil, & profitant de l'occasion d'un songe qui l'avoit inquiété, il s'exhorte à se reveiller encore, pour juger des accidens de la vie, comme il a jugé de ce songe. Il y a beaucoup de finesse dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement, qui luy soient chères, car les passées.*] Le passé ne se rappelle plus, & l'avenir est incertain & hors de nostre puissance. Il n'y a donc que le présent dont nous devons nous soucier, & d'autant plus que Dieu ne nous jugera que sur le présent, & non pas sur le passé, comme saint Jérôme l'établit dans ses Commentaires sur le xxxiii. chapitre d'Ezechiel. Le passé ne doit pourtant pas nous estre si indifférent, que nous ne nous souvenions pour en faire pénitence. David ne se contentoit pas d'avoir renoncé à son péché, il s'en souvenoit, toujours & disoit in-

cessam-

passées & celles qui sont à venir luy sont également indifferentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme entant qu'homme; il n'est point chargé au-delà de sa nature, pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV.

cessamment dans sa conversion : *Et peccatum meum contra me est semper; & mon peché est toujours devant moy.*

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied.] Ce raisonnement est tres-solide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne sont las de faire ce qui est de leur devoir. La lassitude qui leur arrive ne vient pas d'eux; elle vient d'ailleurs. La consequence qu'Antonin en tire est aussi fort juste. Pendant que l'homme fait le devoir de l'homme, il ne peut estre surchargé, & par consequent il n'a point de mal. Il a beau dire, je suis accablé, je n'ay plus de force; cette excuse est inutile : (a) *Si dixeris, vires non suppetunt : Qui inspector est cordis, ipse intelligit, & servatorem animæ tuæ nil fallit, reddetque homini juxta opera sua. Si pour vous empêcher de faire du bien, vous dites, je n'ay plus de force : Celui qui sonde les cœurs le fait. Rien n'est caché au sauveur de vostre ame, & il rendra à chacun selon ses œuvres.*

XXXIV. La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs, aux débauchez, aux paricides, & aux tyrans?

XXXV. Ne vois-tu pas que quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre toujours les regles de leur art, & ne peuvent se résoudre à s'en éloigner. Eh! n'est-ce pas une chose horrible, qu'un Architecte & un Medecin ayent plus de respect pour leur art, que l'hom-

XXXIV. *La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs?*] Et par consequent elle ne peut estre le souverain bien. Car Antonin a déjà prouvé que le souverain bien n'est rien de tout ce qui peut tomber en partage aux vicieux.

XXXV. *Ne vois-tu pas que quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un certain point, ils ne laissent pas de suivre toujours les regles de leur art.*] Cet article bien entendu paroitra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artisans suivent toujours les regles de leur art, & laissent parler les ignorans sans les ehoquer, & sans rien changer dans leur dessein pour tout ce qu'ils peuvent dire, l'homme! devroit faire de même dans son métier, qui est plus noble que tous les autres. Quel est ce métier? C'est de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît son métier, sans se mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, sans leur temoigner ni chagrin ni colore.

Eh! n'est-ce pas une chose horrible qu'un Architecte ou un Medecin.] Antonin met icy les Architectes & les Medecins parmi les artisans vulgaires. Voilà des

tirés

l'homme n'en a pour le sien, qui luy est commun avec les Dieux ?

XXXVI. L'Asie & l'Europe ne sont que de petits coins du monde. La mer entiere n'est qu'une goutte de cet Univers. Le mont Athos n'est qu'une petite mote de terre; tout le temps present n'est qu'un point de l'éternité; toutes choses sont viles, petites, muables & perissables: mais elles viennent de cette Intelligence universelle, ou en sont des suites nécessaires. La gueule des lions, les poisons

titres peu honorables pour deux professions qui ont toujours esté & qui sont encore en si grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui estoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ses ordres & les différentes manieres de bien bâtir. Mais pour les Medecins qu'on a appelez *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la science étoit descendue du ciel, on s'en étonneroit sans doute avec plus de justice, si l'on ne se souvenoit qu'Antonin fuit icy non seulement les Stoïciens, qui ne faisoient aucun cas de la santé du corps, & qui n'estimoient que celle de l'ame: mais aussi les Platoniciens, qui ne consideroient que la morale & la science par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reste des arts mécaniques & vils.

Qui luy est commun avec les Dieux.] Voilà qui est bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il est permis de parler ainsi; & il devroit bien faire plus de cas d'une chose qui l'associe avec la Divinité même.

XXXVI. La gueule des lions, les poisons, & tous
N 7. as.

sons, & tout ce qu'il y a de nuisible, sont, comme les épines & les boursiers, les accompagnemens des choses belles & bonnes. Ne t' imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu reveres, ni qui soit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choses, & considere la bien.

XXXVII. Celuy qui voit ce qui se passe presentement, a tout vû, & ce qui a esté depuis l'éternité, & ce qui sera jusqu'à l'infini: car toutes choses sont semblables & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Pense tres-souvent à la liaison & à la sympatie que toutes les choses du monde ont entre elles: car elles sont toutes liées & entre lassées, & par cette raison elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres; & celle-

ce qu'il y a de nuisible.] Il revient à ce qu'il a déjà dit, que tout ce qui paroît ou nuisible, ou inutile dans la Nature, n'est nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir son utilité particuliere, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout dont il est une espece d'accompagnement. C'est pour prouver cette verité, que quelques Auteurs se sont attachez à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais saint Augustin va même plus loin: car il dit que les supplices & les miseres des damnez contribuent à la beauté du monde, puis qu'ils sont des suites nécessaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

celle-cy n'est qu'une suite de celle-là, à cause du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode-toy aux affaires qui te sont destinées, & t'accoutume à aimer, mais veritablement, tous les hommes avec lesquels tu vis.

XL. Tout instrument, outil ou vaisseau qui fait bien ce à quoy il est destiné, est en bon état : cependant l'ouvrier s'en est allé & l'a abandonné. Mais il n'en est pas de même dans

XXXVIII. *A cause du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.*] L'un & l'autre sont également necessaires, & le mouvement & l'union de la matiere. Sans cela tout est mort. Antonin combat icy l'opinion des Epicuriens sur le vuide.

XL. *Tout instrument, outil, ou vaisseau qui fait bien ce à quoy il est destiné, est en bon état : cependant l'ouvrier s'en est allé, & l'a abandonné.*] Ce Chapitre est parfaitement beau, mais le sens en est un peu caché. Voyons si nous ne pourrons pas l'éclaircir & le rendre sensible. Antonin veut dire que les ouvrages qui sortent de la main des habiles maîtres, sont propres aux usages auxquels ils sont destinez, & repondent à l'intention de l'ouvrier, quoi qu'il les abandonne après les avoir achevez : on doit estre encore plus persuadé que les ouvrages de la Nature sont en état de repondre aux desseins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette consequence sûre, que si l'homme, qui est le plus parfait ouvrage de la Nature, veut suivre ses ordres, il réussira selon les desirs de son ame, qui n'a d'autre volonté que

dans les effets de la nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans; c'est pourquoy tu dois l'honorer davantage, & penser que si tu vis & te gouvernes selon ses ordres, toutes choses te réussiront selon les desirs de ton ame, comme elles réussissent à cet agent universel selon les desirs de la sienne.

XLI. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toy est un bien ou un mal, il est impossible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échaper, tu n'accuses les Dieux, & que tu ne haïsses les hommes, qui seront, ou que tu croiras la cause de ton malheur. Et voila la source de toutes nos injustices. Au lieu que si nous estions bien persuadez que nostre bien & nostre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous resteroit aucun sujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le
fa-

que celles de la Divinité; qu'Antonin appelle l'*Ame du monde* & l'*Agent universel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus solide que ce raisonnement; aussi est-il tres-conforme aux veritez que la Religion nous enseigne.

XLIII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir.] Antonin
veut

savoir, comme je pense qu'Heraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers. Celuy-cy travaille d'une maniere, & celuy-là d'une autre : mais celuy qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement ; & le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Voy donc avec quels ouvriers tu veux te mettre ; car celuy qui gouverne

veut dire que les desseins de la Providence s'accomplissent, quoique nous fassions, & que nous y aidons & cooperons avec Dieu ou d'une volonté franche, ou sans le savoir, ou même malgré nous ; & c'est une verité constante, qu'il met icy dans tout son jour.

Que ceux qui dorment, aident, & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers.] Car le sommeil estant une des operations de la nature, il faut necessairement qu'il se rapporte à une fin, & qu'il opere une action.

Travaille doublement.] Cela est heureusement dit. Celuy qui s'oppose aux desseins de Dieu, combat pour eux, comme à dit un Ancien ; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu, Dieu accomplit en lui sa volonté. Voila donc déjà le premier travail. Le second, c'est qu'il se donne une peine inutile, qu'il auroit pû s'épargner.

Et le monde avoit besoin d'un tel ouvrier.] Ce n'est pas qu'à la rigueur les méchans soient necessaires au monde, mais ils luy sont utiles. en ce qu'ils servent à éprouver & à faire paroître les bons ; & c'estoient le sens de Chrysippe, quand il disoit : *Le vice n'est pas absolument inutile, en égard à cet Univers : car autrement le bien ne seroit pas.* Verité que Plutarque ne combat que parce qu'il ne l'a pas entendu.

Verne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toy. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chryssippe.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fon-

Le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chryssippe.] Voicy les propres termes de Chryssippe : Comme les Comedies ont quelque fois des vers ridicules & des plaisanteries qui ne valent rien en elles mêmes, & qui néanmoins donnent quelque grace au Poëme : aussi le vice est certainement ridicule & condamnable en luy-même, mais il sert à la beauté du tout, & luy est utile. Les difficultez que Plutarque fait sur cette comparaison, & les defauts qu'il y trouve, comme par exemple, que si le vice est utile au monde, il n'est donc plus ennemi de Dieu, tout cela n'en détruit ni la verité ni la beauté. Antonin en a mieux jugé que luy, & l'usage qu'il en fait est admirable. En effet, puis qu'il dépend de nous d'estre parmi les bons ou parmi les méchans ouvriers, & de nous rendre nous mêmes recommandables par nostre propre beauté, ou de servir honteusement de lustre à la beauté des autres, il n'y a rien de plus indigne de l'homme que de prendre le dernier parti.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye ?] Antonin travaille icy à guérir l'inquietude des ambitieux, qui mécontents de leur condition envient toujours celle des autres; & il dit fort bien, que comme les corps celestes sont tous differens, & que sans qu'ils entreprennent les uns sur les fonctions des autres, leurs operations aboutissent toutes à une seule & même fin,

fonction de la pluye? *Esculape* celles de la terre? tous les astres ne sont-ils pas differens, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose?

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet

fin; de même les corps terrestres doivent être comme les membres d'un seul & même corps, qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre, mais qui en faisant chacun ce qui leur est assigné, concourent à perfectionner un seul & même ouvrage, sans qu'aucun d'eux puisse dire à son compagnon, (a) *Je puis me passer de vous.*

Esculape celles de la terre.] *Esculape* est icy le Serpenteaire *Serpentarius*, *Ophiocnus*, constellation de dix-sept étoiles au-dessus du Scorpion. Les Poètes ont feint que c'estoit *Esculape* fils d'*Apollon*, que *Jupiter* avoit mis parmi les Astres.

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet.] Ce n'est pas qu'Antonin doute de la Providence, mais il veut se prouver à lui même, que quand même il seroit possible qu'il n'y eût qu'une Providence generale, qui ne descendroit pas jusques à nous pour nous conduire, l'homme ne devoit pourtant pas laisser de recevoir agreablement tout ce qui luy arrive, & qu'il seroit obligé de le prendre comme une suite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conservation du general, dont l'interest est preferable au nostre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on seroit assez impie pour croire que Dieu laisse tout aller au hazard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver nostre souverain bien que dans la justice, & nullement dans l'accomplissement de nos desirs, ou dans nos interets particuliers. Cela est bien opposé au sentiment injuste de ces Chrétiens relâchez, qui pretendent

(a) 1 Cor. 12. 21.

sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sur qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire : & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal, & que leur en reviendrait-il, ou à cet Univers, dont ils ont tant de soin? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier ils ont consulté sur ce qui regarde le general; je dois donc embrasser & recevoir avec joye tout ce qui m'arrive, puis qu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni sermens, en un mot ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & conversant avec les Dieux, & les ayant toujours presens. Retranchons-nous à consulter chacun pour soy-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut estre que sur l'utile : or ce qui est

est
dent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne se mêlast point de nous, nous aurions une entiere liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous satisfaire.

Ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni sermens, en un mot ne faisons rien. } Ce passage est parfaitement beau. Car en accordant aux impies ce qu'ils demandent, il leur fait voir que leur sentiment est démenti par leurs paroles & par leurs actions, qui témoignent contre eux qu'ils sont persuadés qu'il y a un Dieu.

est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable; j'ai une ville & une patrie; comme Antonin, j'ai Rome; & comme homme, j'ai le monde; ce qui est utile à ces Communautés, est donc mon unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, est utile à l'Univers, & cela suffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajouter que si on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui est utile à un homme, est utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* est icy dans un sens commun & general pour des choses qu'on appelle moyennes & indifferentes, c'est à dire, qui ne sont ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les theatres & dans toutes sortes de spectacles il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois avoir toujours dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie: car toutes choses & en haut & en bas sont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc?

XLVII.

XLVI. *Comme dans les theatres il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent.*] On peut dire de la vie ce que Plin le jeune disoit des courses du Cirque: *Nil novum, nihil varium, quod non semel spectasse sufficiat. Il n'y a rien de nouveau, rien de divers, rien qu'il ne suffise d'avoir vu une seule fois.*

Jusques à quand donc? Cette interrogation imparfaite

XLVII. Confidere souvent combien d'hommes de differente profession & de differentes nations sont morts, & promene ta pensée jusques à Philistion, à Phœbus, & à Origanion. Passe de là à une autre sorte de gens, & dis ne toy même, Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, Heraclite, Pythagore, Socrate; tant de Heros de l'antiquité, tant de grands Capitaines de ces derniers temps, tant de Rois; où sont Eudoxe, Hipparque, Archimede, & tant d'autres grands & sublimes ge-

faite est d'un grand sens, & marque un dégoût horrible. Elle estoit familiere aux Stoïciens. On la trouve souvent dans Seneque, comme dans ce bel endroit : *Fastidio illis esse coepit vita & ipse mundus, & subit illud tabularum deliciarum: Quousque eadem?* Ils étoient dégoûtez de la vie & du monde même. Et dans l'ennuy que leur causoient tous ces plaisirs usiez, ils disoient souvent : *Jusques à quand donc les mêmes choses.*

XLVII. Philistion.] Celebre Poëte Comique du temps de Socrate.

A Phœbus & à Origanion.] Je ne connois ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est pas à dire qu'ils soient inconnus.

Eudoxe.] Eudoxe Cnidien, grand Astrologue, grand Geometre, celebre Medecin, & fameux Legislatteur, du temps de Denys le Tyran & de Platon.

Hipparque.] Mathematicien celebre, qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphie.

Archimede.] Ce grand Mathematicien, qui fut tué à la prise de Syracuse. C'est luy qui disoit que s'il avoit où asseoir son pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

genies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité, que de courage; enfin où sont tous ces plaisans de profession, comme Menippe & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée. Tous ces gens-là sont morts depuis long-tems; quel mal leur en est il arrivé, & à tous les autres qui sont morts comme eux; & dont on ne fait pas même le nom? Il n'y a donc icy qu'une chose digne de nostre estime, c'est de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injustes, en conservant toujours la justice & la verité.

XLVIII. Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-cy, à la modestie de celui-là, à la liberalité d'un autre, & ainsi du reste : car il n'y a rien de plus réjouissant que l'image des
vertus

XLVIII. *Quand tu voudras te réjouir, pense aux vertus de tes contemporains.*] Cet article est charmant, Que nous serions heureux si nous étions de l'humeur d'Antonin, & que les vertus de nos contemporains fussent pour nous des tableaux, dont la vûe nous causât toujours de nouveaux plaisirs! Mais c'est tout le contraire. Nous ne pouvons voir dans les autres ni les vertus que nous avons, ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poison mortel de l'amour propre, vous devons faire cette reflexion, que Dieu nous demandera compte un jour de l'usage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vécu, & qu'il y a mises, non pas afin que nous en tirions un divertissement inutile & infructueux, mais afin qu'elles nous servent d'instruction & de modele.

36 *Reflexions Morales de l'Emp.*

vertus, qui éclattant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoy il faut les avoir toujours presentes.

XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en pas peser trois cens ? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage : car tu ne dois pas estre moins satisfait du tems qui t'est assigné, que de la quantité de matiere qui t'a esté donnée.

L. Tâche de persuader les hommes ; & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toy. Si l'on employe la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu

XLIX. *Es-tu fâché de ne peser que tant de livres, & de n'en peser pas trois cens ?* Ce raisonnement semble d'abord captieux, mais il ne l'est point. Car il est certain que la quantité de matiere & la durée du temps nous doivent estre également indifferentes.

L. *Tâche de persuader les hommes ; & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toy.*] Quand on peut faire consentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agreable. Mais quand on ne le peut, on doit prendre garde de ne pas consentir avec eux au mal. Il faut autant qu'il est possible faire le bien malgré eux, & leur resister en face, sans qu'aucun inter-est doive nous retenir. C'est le sens de ces paroles d'Antonin.

vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprens rien qu'avec exception, & que tu ne desires pas l'impossible. Que desires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté. n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu dessein de faire.

LI. L'Ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ses passions ; mais celui qui a de la raison, l'établit dans les actions qui luy sont propres.

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle chose, & d'en estre troublé : car les choses n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toy à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il se peut dans l'esprit de celui qui te parle.

LIV. Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut estre utile à l'abeille.

LV.

LI. *L'ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre.*] Car il le fait consister dans les loüanges & dans l'approbation, qui dependent toujours des autres.

LIV. *Ce qui n'est point utile à l'essaim, n'est point utile à l'abeille.*] Car ce qui n'est pas utile à la société, ne sauroit l'estre aux particuliers, qui en sont les membres ; comme aussi ce qui n'est pas utile aux membres,
O bres,

LV. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin, à qui auront-ils recours ? Et comment en l'un travaillera t-il à sauver son vaisseau, & l'autre à guérir ses malades.

LVI. De tous ceux qui sont venus avec moy au monde, combien est-il déjà sorti ?

LVII. Ceux qui ont la jaunisse, trouvent le miel amer. Ceux qui ont esté mordus d'un chien enragé, craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une bale. Pourquoy donc te fâcher de tout ce qui arrive ?
Crois-

bres, ne sauroit non plus l'estre à la société. C'est pourquoy saint Paul a dit (a) : *Quand un des membres souffre, tous les autres en souffrent, & quand il a de la gloire, ils s'en réjouissent tous avec luy.*

LV. *Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin.*] Le beau sens que ce passage presente, persuadera facilement que c'est la veritable pensée d'Antonin, sans qu'on s'amuse à refuter la mauvaise explication qu'on en avoit faite. Si nous nous revoltions contre le St. Esprit qui habite en nous, qui est-ce qui nous conduira dans cette mer si fameuse par les naufrages ? qui est-ce qui guerira nos blessures, si nous éloignons de nous nostre Medecin.

LVII. *Ceux qui ont la jaunisse, trouvent le miel amer.*] Antonin veut dire que quand nous jugeons des choses qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualitez qu'elles n'ont pas, & qui sont en nous. Comme ceux qui ont la jaunisse, prêtent aux objets une couleur & un goût entierement contraires à la verité, & qui ne viennent que de la bile, qui est répandue dans tout leur corps.

LVIII.

Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toy, que la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu ?

LVIII. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature, & il ne t'arrivera rien qui soit contre les loix de la Nature universelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire ? quels biens pretend-on gagner, & par quels moyens ? Le temps viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déjà englouti ?

LIVRE

LVIII. *Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature.*] L'homme ne connoist pas assez ses avantages & sa liberté. Personne ne peut l'empêcher de vivre selon Dieu, & rien ne luy peut arriver qui ne luy vienne de Dieu, & qui par conséquent ne soit bon & utile.

LIX. *A quelles gens veut-on plaire ?*] La plupart du temps si les hommes connoissoient bien ceux à qui ils tâchent si fort de plaire, & à qui ils font la Cour si exactement, en prodiguant la chose du monde la plus précieuse, qui est le temps ? s'ils pesoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces assiduez interessées avec les honteux moyens qu'ils employent pour parvenir à leurs fins, & que sur tout cela ils fissent réflexion à la rapidité du temps qui vient les engloutir au milieu de leur esclavage, je suis persuadé qu'ils ne pourroient soutenir cette vûe, & qu'ils rougiroient salutairement de leur bassesse & de leur lâcheté. Puis qu'un grand Empereur, comme Antonin, s'accuse des mêmes foiblesses & des mêmes interests, nous pouvons bien nous en accuser aussi.

L I V R E S E P T I E M E.

I. **Q**U'est-ce que la méchanceté? C'est ce que tu as vû plusieurs fois. Dis de même dans tous les accidens de la vie: C'est ce que j'ay vû souvent. Par-tout tu trouveras toujours les mêmes choses, dont les histoires, tant anciennes que modernes, sont remplies, & que l'on voit de tous côtez dans nos villes & dans nos maisons. Il n'y a rien de nouveau. Tout est ordinaire & passager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins cette imagination qui les

I. **Q**U'est-ce que la méchanceté; C'est ce que tu as vû plusieurs fois.] Antonin veut prevenir cette plainte importune, que la plûpart des gens font, quand il se commet quelque grand crime : *On n'a jamais rien vû de tel, il ne s'est jamais rien vû de semblable.* Expressions qui partent d'une imagination échauffée, qui ne nous donne pas le temps de réfléchir ni de compter. Ce qui paroît si extraordinaire, ne l'est point. Tous les siècles l'ont vû, & il y en a par tout des exemples. Il sera permis de s'en plaindre, si l'on trouve : je ne dis pas un siècle, mais une année, mais un mois, où cela ne soit pas arrivé.

II. *Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins l'imagination qui les produit?*] Il a déjà esté prouvé ailleurs, que tous nos maux ne viennent que de nostre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par conséquent nous fait faire des jugemens teméraires. On ne peut pas douter que ce ne soit icy la pensée d'Antonin, qu'on avoit alterée & corrompue.

les produit, & que tous les objets peuvent enflamer à tous momens? Je puis juger comme il faut d'une chose; & si je le puis, pourquoy donc me troubler? Tout ce qui est hors de mon esprit, ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même & tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III. Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre & de ramener le temps passé; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déjà vûes, car c'est-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragedies & les Comedies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela est comme un os jetté au milieu des chiens, comme un

III. *Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.*] Puisque toutes choses sont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, il dépend de nous de renouveler à tous momens nostre vie en renouvelant & en faisant repasser comme en reveuë les choses qui sont arrivées de nostre temps, car ce sont les mêmes qu'on verra dans la suite.

IV. *La vanité des pompes, les spectacles, les Tragedies & les Comedies.*] Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines assemblées & les spectacles comme choses qui corrompoient les mœurs en ressuscitant les passions.

Comme un os jetté au milieu des chiens.] Toutes ces comparaisons sont fort expressives. Comme les os ne servent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les spectacles sont tres-souvent des semences de haine & de division.

un morceau de pain jetté dans un reservoir; comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis; comme une déroute de souris épouvantées; & comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuent par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y estre avec tranquillité & sans insolence, & se souvenir que chacun est digne de louange, ou de blâme, à proportion du blâme & de la louange que meritent les choses dont il fait son occupation.

V. Dans les discours il faut estre attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la signification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord & ce qu'on se propose, & le but où l'on tend.

VI. Ay-je assez de capacité pour faire cela, ou non? Si j'en ay assez, je m'en fers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a

Quand on ne peut éviter de s'y trouver.] C'est le sens de ce passage d'Antonin. Car il y a des occasions où ce seroit une affectation vicieuse, que d'éviter ces sortes d'assemblées, & où le mépris qu'on en feroit seroit odieux.

Il faut y estre avec tranquillité & sans insolence.] C'est le precepte d'Épictète : *Fais paroître en ces occasions de la constance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

m'a donné à ce dessein. Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en acquittera mieux que moy, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas necessairement de mon devoir; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un, qui se servant du peu que j'ay de genie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit estre utile à la société. Car tout ce que je fais ou par moy même, ou par le secours d'autrui, doit tendre uniquement au bien public & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde.

VII. Combien y a-t-il eu de gens des plus celebres,

VI. *Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre.*] Ou les choses sont de nostre devoir, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il faut les faire comme on peut, & quoy qu'il en coûte, ou par soy-même, ou avec le secours d'autrui; & si elles n'en sont pas, à moins que nous ne soyons bien assurez d'avoir le genie necessaire pour y réussir, nous devons les laisser à ceux qui s'en peuvent mieux acquiter. Il n'y a pas une regle plus sage, ni plus mal observée. On ne voit aujourd'huy que des gens qui abandonnant ce qui seroit de leur devoir, de leur profession & de leur caractere, n'entreprennent precisément que ce qu'ils ne devroient jamais faire; & en quoy ils sont encore plus inexcusables, ils l'entreprennent sans avoir aucune des qualitez necessaires pour s'en acquiter d'une maniere qui puisse estre utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebres?*] C'est ce qu'il y a de plus ridicule.

Ceux

celebres, qui sont déjà dans l'oubli, & combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez, qui sont effacez de la memoire des hommes?

VIII. *N'aye point de honte de te servir du secours d'autrui.* Il ne s'agit pour toy que de faire ton devoir, & d'exécuter l'ordre, comme un soldat qui est à un assaut. Si tu estois boiteux, & que tu ne pûsses monter à la breche sans le secours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu?

IX. *Que les choses à venir ne te chagrinent point.*

Ceux qui promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pu s'empêcher de mourir & d'estre entierement effacez de la memoire des hommes. Les Historiens & les Poëtes sont en cela presque semblables à ces diseurs de bonne aventure, qui sont dans la derniere misere pendant qu'ils promettent aux autres des montagnes d'or.

VIII. *N'aye point de honte de te servir du secours d'autrui.*] Pourvû que nous fassions nostre devoir, il n'importe que nous soyons aidez, ou que nous le fassions par nous mêmes. Nous devons sentir la verité de cette maxime encore mieux qu'Antonin. Nous, dis-je, qui savons que Dieu ne recompense en nous que le bien qu'il y fait luy même.

Si tu estois boiteux & que tu ne pûsses monter à la breche.] Cette comparaison est fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous sommes dans ce monde comme à un assaut où il faut tout employer pour vaincre.

IX. *Que les choses à venir ne te chagrinent point.*] Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainsi par sa crainte au devant de ses malheurs ; à chaque jour suffit sa peine.

point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il est nécessaire, avec la même raison dont tu te fers dans celles qui sont présentes.

X. Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré ; & il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre : car tout est ordonné & arrangé ensemble, & contribue à orner ce monde, & il n'y a qu'un monde qui comprend tout ; qu'un Dieu qui en tout qu'une matière ; qu'une raison commune à tous les animaux raisonnables ; qu'une vérité & qu'une perfection pour tous les animaux de même espèce, & qui participent à la même raison.

XI. Tout ce qui est matériel disparoît très-promptement, & rentre dans la substance du monde ; & ce qui est spirituel retourne avec la même vitesse sous la dépendance de la Raison

X. *Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré.*] Il fait allusion au nœud d'Hercule, qui estoit appelé sacré ; ou peut-estre à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitième livre de l'Iliade.

Qu'une vérité.] Les vérités qu'on appelle Philosophiques ne sont donc point vérités, quand elles ne sont pas conformes aux vérités Théologiques ; & que Dieu nous a enseignées dans sa parole.

Et qu'une même perfection.] Si nous ne sommes parfaits comme nostre pere est parfait, toutes nos perfections ne sont que des vices.

XI. *Et ce qui est spirituel.*] Le Grec dit, *Et tout ce qui est la cause*, c'est à dire, ce qui donne la forme, ce qui est le principe de nostre être, c'est à dire, l'esprit.

son universelle qui en dispose, & la memoire de toutes choses est bien-tôt confondue & engloutie par le temps.

XII. Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.

XIII. Sois ou droit ou redressé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les differens membres d'un même corps, toutes les differentes creatures raisonnables, quelque separées qu'elles soient, l'ont entre elles : car elles sont toutes créées pour produire le même effet. Et tu seras encore plus penetré & plus convaincu de cette verité, si tu te dis souvent à toy même, Je suis membre d'un corps composé de creatures raisonnables.

Mais

XII. *Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.*] Cela ne peut pas estre autrement, puisque selon le langage des Stoiciens, la Nature c'est Dieu même. Car ils ne connoissoient point de nature corrompue ni de peché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redressé.*] Quand nous ne sommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas esté favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il est tortu, & ne tâchent-ils pas de le redresser par des appuys? C'est la pensée d'Antonin, qu'on avoit corrompue en traduisant, *Sois droit plutost que redressé.* Jamais il n'a voulu dire une chose si contraire à la raison & à la nature.

XIV.

Mais si tu te dis, J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur ; tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps ; tu ne leur en fais uniquement que par bienveillance, & nullement comme t'en faisant à toy-même.

XV. Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent souffrir des accidens étrangers ; ce qui souffrira le mal, s'en plaindra s'il veut : pour moy, pendant que je ne prendray point pour un mal ce qui arrivera, je n'en seray point

XIV. *Mais si tu dis, J'en suis une partie comme une lettre est une partie de l'alphabet.*] Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut estre membre d'un corps sans en estre une partie, mais on peut en estre une partie sans en estre un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Société, se considere seul & comme pouvant estre détaché du reste sans en souffrir aucun mal, de la même maniere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent estre détachés des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

Tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps.] J'ay tâché d'exprimer toute la force du mot κατὰ ἀλη-
πικῶς ἐυφραίνει, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joye qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

point blessé. Or il dépend de moy de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI: Quoy qu'on fasse & qu'on dise, il faut que je sois homme de bien ; comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient, Quoy qu'on dise & qu'on fasse, il faut que je sois de l'or, de la pourpre & une émeraude, & que je conserve toujours ma couleur.

XVII. N'est-ce pas nostre ame seule qui se trouble elle-même, qui se jette dans des craintes, & qui se consume dans ses desirs? S'il y a quelque autre chose au monde qui puisse l'épouventer ou l'affliger, qu'elle le fasse. Il dépend d'elle de se tenir toujours la maitresse, & de

XVI. *Comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient.*] Cette comparaison n'est point outrée. Si nous voulons, toutes les puissances du monde n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'estre gens de bien, que de faire que l'or ne soit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'est-ce pas nostre ame seule qui se trouble elle même?*] Cette verité a déjà souvent esté établie dans les livres precedens ; mais le consequence qu'Antonin en tire, n'est pas absolument vraie. Il ne dépend plus de nostre ame d'estre absolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le péché l'a renduë esclave. Pour reparer sa perte, elle a besoin du secours de la grace, avec laquelle rien ne luy est impossible. Mais c'est ce que les Philosophes Payens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit estre ni alterée ni corrompue que par elle-même.

XVIII.

& de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, & qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; & s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'éfraye, qui s'afflige & qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne luy permets de juger qu'une telle chose est un mal. Nôtre ame n'a besoin de rien d'exterieur, si elle ne se rend elle-même indigente; & par consequent elle est au-dessus du trouble & de toutes sortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne se trouble & ne s'embarrasse elle-même.

XVIII. La felicité de l'homme, c'est un bon genie, ou un bon esprit. Que fais-tu donc icy imagination? Va-t'en au nom des Dieux, va t'en comme tu es venuë; je n'ay nullement besoin de toy. Tu es venuë selon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t'en seulement, je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement?

XVIII. *La felicité de l'homme c'est un bon genie ou un bon esprit.*] C'est à dire que la felicité de l'homme n'est autre chose que son ame bien disposée; & cela estant, il n'y a rien à faire pour l'imagination: car l'ame se voit & se connoît elle-même sans le secours de ce faux miroir qui altere & corrompt tous les objets qu'il represente. L'apostrophe qu'Antonin fait icy à l'imagination, ma paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement?*] La plus ancienne loy du monde, c'est le changement.

gement ? Sans luy que se feroit-il dans le monde ? Est-il rien de plus agreable & de plus familier à la nature de l'Univers ? Toy-même, pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un changement dans le bois ; & te nourrir, s'il ne s'en faisoit dans les viandes ? En un mot, rien de tout ce qui est utile & necessaire, se feroit il sans le changement ? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toy ; il sera comme les autres , & aussi necessaire à la nature de ce tout.

XX. Tous les corps sont entraînez par la matiere universelle comme par un torrent: car ils sont de même nature qu'elle , & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t-il déjà emporté de Chrysippes, combien de Socrates, com-

C'est par luy que nous vivons & que l'Univers subsiste. Il ne devoit donc y avoir rien de si familier pour nous. Mais nous sommes si injustes, qu'après avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du nostre. Nous renouvelons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le second, qui regna, voulut se maintenir par l'injustice. Et il n'y a rien de si odieux.

XX. *Tous les corps sont emportez par la matiere universelle.*] Puisque tous les corps sont de même nature que la matiere universelle, qu'ils luy appartiennent, qu'ils en font partie, & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de suivre son cours ? Ils se combatroient inutilement eux-mêmes.

combien d'Epictetes? Que cette pensée te vienne sur toutes fortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ay qu'une seule inquietude; c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse; ou de le faire autrement qu'elle ne peut; ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII. Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.

XXIII. C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Et tu le feras,

XXI. *Je n'ay qu'une seule inquietude, c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse.*] Antonin renferme dans cet article les trois conditions nécessaires dans l'accomplissement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut, & le faire dans le temps qu'il le veut. Si l'une des deux dernières conditions manque, les deux autres sont sans effet. Car faire ce que Dieu veut ou dans un autre temps ou autrement qu'il ne le veut, c'est faire nostre volonté & non pas la sienne. N'ayons que cette seule inquietude, comme Antonin.

XXII. *Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.* Salomon a dit comme Antonin, *Non est priorum memoria.*

XXIII. *C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent.*] Quand nostre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis & de benir ceux qui nous maudissent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puis qu'un Payen reconnoît que cela est de la nature de l'homme, & que cela luy est propre. En effet, si cela ne luy estoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas ordonné.

ras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens, qu'ils pechent malgré eux & par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour; & sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puis qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'estoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle; elle en fait un cheval, & un moment après elle la mêle & la repaîtrit pour en faire un arbre, après cela un homme, & ensuite autre chose; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de temps. Mais comme un cofre ne souffre point quand on l'assemble,

XXIV. *La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle comme d'une cire molle.*] Cela est vray. La nature se sert de la même matiere pour former tous les animaux; un homme comme un cheval; & c'est à cet égard que Salomon a fort bien dit; *Est aqua utriusque conditio, que la condition de l'un & de l'autre est égale.* Cependant cette verité a esté odieuse aux hommes, & leur orgueil leur a persuadé aisément que la Nature avoit choisi la matiere la plus pure, dont elle les avoit paitris.

Mais comme un coffre ne souffre pas quand on l'assemble.] C'est la consequence du principe qu'il vient de poser, que la nature fait tout d'une même matiere; & comme la matiere est insensible, elle ne souffre non plus quand elle se desunit, que quand elle s'assemble: & cela est vray pour la matiere. Mais comme c'est en nous l'ame qui sent, nous n'en sommes pas plus soulagez dans nos maux, pour sçavoir que la matiere

ne

ble, il ne souffre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu, si l'on prend garde que lors qu'elle revient souvent, & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le visage, & éteint & amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long-temps?

XXVII.

ne sent rien. La consequence seroit vraye, si nous estions les maîtres de separer l'ame & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut briser, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoïciens ont voulu pousser trop loin leur impossibilité.

XXV. *La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu, si l'on prend garde.*] De cet article, qui est parfaitement beau, on en a fait jusques icy un monstre, en le joignant avec l'article suivant. Antonin prouve par une raison tres-convainquante, que la colere est entierement opposée à la nature. En effet, tout ce qui est selon la nature ne fait qu'augmenter sa beauté, & ce qui est contre elle ne fait que la détruire. La consequence est aisée à tirer : car comme dit Seneque : *Liquit decor omnes iratos; toute sorte de grace & de beauté abandonne ceux qui sont en colere.*

XXVI. *Si l'on perd le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long temps?*] Le dessein d'Antonin n'est que d'expliquer ce sentiment que les Stoïciens avoient puisé dans la doctrine de Platon, qu'il vaut mieux

XXVII. La nature qui gouverne tout, changera bien-tost ce que tu vois , & de la même matiere produira d'autres choses, dont ensuite elle en fera d'autres, & de celles-cy encore d'autres, afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un peche contre toy, pense d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand il a peché. Cela estant bien examiné, tu auras pitié de luy, & tu luy pardonneras sa faute, bien loin d'en estre surpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme luy du bien & du mal, & de ce qui leur ressemble, & par consequent tu dois luy pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une

mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance. A quoy se rapporte ce mot de Tyrtée, Ou la vertu, ou la mort. Mais de la maniere dont ce sage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur usage de sa maxime, & de luy donner un sens qui en augmente bien la beauté à nostre égard. Car c'est comme s'il nous disoit que la vie ne nous estant donnée que pour faire penitence de nos pechez, elle nous est inutile dès que nous y sommes endurcis & que nous en avons perdu la connoissance. Cet article est parfaitement beau. On l'avoit entièrement gâté.

XXVII. *Afin que le monde soit toujours nouveau.]* Toujours, c'est à dire pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conserver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car, ou tu jugeras comme luy du bien ou du mal, ou tu en jugeras autrement.]* Ce dilemme est très-

re maniere plus saine, & par cette raison tu dois souffrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernières il faut choisir les plus agreables, s'en représenter bien toute la beauté, & se dire souvent à soy-même, avec quel empressement desirerois-je ces choses, si je ne les avois pas? Mais en même temps on doit prendre garde qu'à force-d'y mettre tout nostre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX.

très-solide. Si tu juges du bien, & du mal comme celui qui t'a fait injure, tu es injuste de haïr un homme, qui de ton propre aveu a cherché à se procurer du bien. Et si tu en juges autrement, & que tu connoisses qu'il se trompe, tu es cruel de luy faire un crime de son aveuglement, & de ne pas souffrir une erreur où il est tombé malgré luy. Il faut se souvenir qu'Antonin ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la justice a interest de punir.

XXIX. *Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.*] Cette maxime est d'une tres-grande beauté, & elle pourroit estre une source de bonheur pour les hommes: car ils sont presque tous comme les enfans, qui ayant cinquante joiets devant eux, crient & pleurent pour un seul qu'on leur emporte, & cassent enfin les quaranteneuf qui leur restent; & dont ils pourroient encore se divertir.

XXX.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même : car nostre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement, & c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouvemens, donne au temps present des bornes fort étroites, connois bien ce qui arrive & ce qui arrive aux autres; separe & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de materiel & de formel. Pense à la dernière heure, & laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, & penetrer jusqu'au fond les choses qui arrivent & leur cause.

XXXIII. Orne-toy de simplicité & de modestie

XXX. *Sois renfermé & bien ramassé en toy même.*] Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, consideroient l'ame recueillie & ramassée en elle-même, comme un corps que sa rondeur égale & parfaite empêche de donner prise à rien d'étranger. Tout ne fait que glisser sur elle. On peut voir ce qui est remarqué sur le chapitre XLIII. du Livre VIII.

XXXI. *Donne au temps present des bornes fort étroites.*] C'est ce qu'Horace a si bien dit, *Spatio brevissimum longam refeces.*

Et laisse les fautes qu'on fait où on les fait.] Ce precepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines ! & quel temps ne gagneroit on point si on le suivoit ?

XXXIII.

destiné, & n'aye que de l'indifference pour tout ce qui n'est ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoutume à suivre Dieu : car, comme l'a dit un grand Poëte, toutes choses sont gouvernées par une Loy éternelle & invariable. Que si les élemens sont eux-mêmes les Dieux, cette Loy est toujours certaine, & il n'y a presque rien qui en soit exempt.

XXXIV. SUR LA MORT. Si le monde n'est qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'est qu'une dissipation, un dérangement ; & s'il est composé d'une matiere simple & unie, elle est ou un changement ou une extinction.

XXXV. SUR LA DOULEUR. Si elle est insupportable, elle donne la mort ; & si elle ne donne

XXXIII. *Et t'accoutume à suivre Dieu.*] Philon assure que ce precepte de suivre Dieu est de Moïse. D'autres l'attribuent à Pythagore, & on pretend qu'Homere y a fait allusion dans ces vers,

—κατ' ἰσχυρία βαῖνε θεοῖο.

Marche sur les traces de Dieu.

Que si les élemens sont eux-mêmes les Dieux.] C'est pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hazard & le mélange fortuit des atomes.

Cette loy est toujours certaine.] Cela est incontestable. Car alors ce mélange fortuit est lui-même cette Loy éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il est composé d'une matiere simple & unie.*] On peut voir la remarque sur l'article iv. du liv. vi.

XXXV. *Si elle est insupportable, elle donne la mort.*] Ce raisonnement est vray à la rigueur. L'extrême dou-

donne pas la mort, elle est supportable. L'ame cependant conserve toute sa tranquillité par le moyen de son abstraction, & se maintient en bon état. Que les parties donc qui sont accablées de douleur, s'en plaignent si elles peuvent.

XXXVI. SUR LA GLOIRE. Examine bien les pensées d'un ambitieux; ce qu'elles sont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuient; & fais cette reflexion, que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers; il en est de même de la vie de l'ambitieux; ses premiers succès sont bien-tôt cachez & ensevelis sous les derniers.

XXXVII.

douleur nous livre un rude combat, ou il faut que nous succombions ou qu'elle succombe. Les Epicuriens ne s'en servoient pas moins que les Stoïciens: car ils disoient de même: *Si la douleur est grande, elle est courte; & si elle est longue, elle est légère.* Le malheur est, que cette vérité s'évanouit & nous échape dans les occasions où nous aurions le plus besoin de son secours; & pour ne parler que de moy-même, je n'ay jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les vérités ne dépendent point de nostre courage ou de nostre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaison des succès des ambitieux avec des monceaux de sable que la mer entasse les uns sur les autres, & dont les premiers sont entièrement cachez & ensevelis sous les derniers.

XXXVII.

XXXVII. *Cecy est pris de Platon.* Penſez-vous que celuy qui a l'ame grande & noble, qui ſe repreſente l'éternité, & qui a le monde entier devant les yeux; penſez-vous, diſ-je, qu'il regarde la vie comme une choſe fort conſiderable? Non ſans doute. Et la mort luy paroîtra-t-elle un grand mal? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent mot d'Antiſthene: Faire du bien, & entendre dire du mal de foy patiemment, c'eſt une vertu de Roy.

XXXIX. C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage comme
il

XXXVII. *Cecy eſt de Platon. Penſez-vous que celui qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en liſant faiſoit des recueils de tout ce qu'il trouvoit propre à ſon uſage, ſelon le but qu'il ſ'eſtoit propoſé. L'endroit qu'il cite de Platon, eſt pris du vi. livre de la Republique pag. 486. de l'édition de Henry Eſtienne.

XXXVIII. *Voicy un excellent mot d'Antiſthene.*] Plutarque l'attribué à Alexandre. S'il eſt de luy, il devroit luy faire encore aujourd'huy plus d'honneur que la conquête des Indes.

XXXIX. *C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage.*] Que cette penſée eſt belle & ſolide! Dans les mouvemens les plus terribles & dans les paſſions les plus violentes noſtre eſprit a tous les jours la force de compoſer noſtre viſage, & d'y peindre la tranquillité, lors qu'il eſt luy-même plein de trouble. D'où vient donc qu'il ne fait pas au-de-dans ce qu'il fait au-dehors, & que ne garde-t-il pour luy ce qu'il nous prête? Saint Auguſtin dans le ix. chapitre du viii. livre de ſes Confeſſions recherche
avec

il luy plaît, & qu'il ne puisse se composer luy-même.

XL. Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.

XLI. Donne de la joye aux Dieux & à nous.

XLII.

avec soin d'où vient que nostre esprit a si peu de pouvoir sur luy-même, & qu'il en a un si absolu sur le corps: & il trouve que c'est le défaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il se commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à luy-même. Cette rebellion affreuse qu'il trouve en luy, vient de ce qu'il veut ne peut pas; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XL. Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.] C'est un passage tiré du Bellerophon d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la Tranquillité. En voicy la traduction. Il ne faut pas se fâcher contre les affaires, car elles ne s'en soucient point du tout. Et celui-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui luy arrivent. Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien en avoir trouvé la raison, il dit que c'est une méchante habitude que l'on a sucée avec le lait & prise des nourrissons, qui lors que les enfans ont heurté contre une pierre, frappent la pierre jusques à ce qu'ils ayent cessé de pleurer.

XLI. Donne de la joye aux Dieux & à nous.] C'est encore un vers de quelque Poëte. Il semble que c'est un pere qui parle à son fils, & Antonin en fait une heureuse application; car c'est l'ame qui tient le même langage, & qui dit au corps, donne par tes bonnes actions de la joye à Dieu & à moy. (a) *Stude sapientia fili mi, latifica cor meum.*

XLII.

XLII. *La vie des hommes est comme la moisson d'un champ ; pendant qu'on moissonne les épis qui sont mûrs, les autres mûrissent.*

XLIII. *Si les Dieux n'ont soin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.*

XLIV. *L'honnêteté & la justice sont pour moy ; elles combattront toujours pour moy.*

XLV.

XLII. *La vie des hommes comme la moisson d'un champ.*] C'est encore un passage d'Euripide. Amphiraus dit ces vers à Hypsipyle, extrêmement affligée d'avoir perdu son fils Archimorus, qui étoit mort fort jeune. Et cette comparaison des hommes avec les épis est fort belle. Comme ceux-cy croissent pour être moissonnez, les hommes naissent tout de même pour mourir. Et Epictète dit fort bien, que comme un épi prendroit pour une malediction de n'être pas moissonné, ce seroit de même pour l'homme une malediction que de demeurer toujours en vie.

XLIII. *Si les Dieux n'ont soin ni de moy ni de mes enfans.*] C'est un passage du quelque Poète tragique, où un pere malheureux disoit avec une resignation entiere aux volontez de Dieu, que si Dieu l'avoit abandonné luy & ses enfans, il étoit persuadé qu'il avoit ses raisons pour le faire, & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de sa justice, & une marque même de sa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la justice sont pour moy.*] C'est un vers des Acharnenses d'Aristophane, où ce Poète dit aux Atheniens, que Creon fasse tous ses efforts pour se vanger de moy & pour me perdre. L'honnêteté & la justice sont pour moy, elles combattront toujours pour mes interêts. Et Antonin avoit marqué ce passage comme un mot tres utile, & qui pouvoit être dans la vie d'un

P

sage

62 *Reflexions Morales de l'Emp.*

XLV. Ne lamente point avec ceux qui lamentent, & ne te laisse point toucher à leurs cris.

XLVI.

usage tres-frequent. En effet, quelle consolation n'est-ce point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent, de pouvoir dire, *l'honnêteté & la justice sont pour moy, &c.* La beauté de ce mot avoit été reconnue avant Antonin; Cicéron l'applique heureusement dans ses Lettres à Atticus, Liv. VI. Epist. 1. & Liv. VIII. Epist. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.* On reprochoit aux Stoïciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples. Mais ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vrai-semblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour pretendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les misères de cette vie un baume si salutaire & si précieux; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes; ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de legeres ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux misérables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croient qu'en ouvrant leur cœur aux misères de leur prochain cela suffit, quoy qu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'écriture? Ce n'est donc pas la compassion que les Stoïciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonné dans saint Paul de pleurer avec ceux qui pleurent (a) *flere cum flentibus*, Dieu ne nous demande pas quelques larmes steriles; Car, comme saint Jérôme

(a) Rom. 12. 15.

XLVI. *Cecy est encore de Platon.* Je répondrois à cet homme-là avec raison : Vous vous trompez sans doute, mon ami, si vous pensez qu'un homme de quelque vertu doive plutôt envisager le danger qui le menace, qu'examiner si ce qu'il fait est juste ou injuste, & si c'est l'action d'un homme du bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.* Car c'est une vérité constante: hommes Athéniens, celui qui est dans un poste qu'il a choisi lui-même, comme le jugeant le plus honnête, ou qui l'a reçu de son Général, doit le garder jusqu'à

me l'a fort bien dit, *Cum flente flere, & nihil, cum possis, flenti conserre, subsannationis, non pietatis, indicium est.* Pleurer avec celui qui pleure, & ne lui pas donner les secours qui dépendent de nous; c'est une moquerie, & non pas une action de pitié. Et il ajoute : C'est pleurer pieusement avec son prochain, que de tarir ses larmes. En un mot les Stoïciens exigeoient de nous la même chose que S. Jean, lors qu'il nous dit : (a) *N'aimons pas de la langue, mais par nous œuvres & dans la vérité.* Ils vouloient que nous fissions sans douleur toutes les œuvres de miséricorde, & par là bien loin de faire les hommes semblables aux bêtes féroces, ils vouloient au contraire les faire atteindre à la perfection de Dieu, & les élever à ce haut point de sagesse qui met l'âme au-dessus de toute sorte de douleur & de trouble.

XLVI. *Cecy est encore de Platon.*] Cet article & le suivant sont pris de l'Apologie de Socrate, vers le milieu, page 28.

qu'à la fin, quelque danger qui le menace, & souffrir la mort, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plutost que de commettre une lâcheté.

XLVIII. *Du même.* Mais, mon cher Callicles, prenez-y bien garde, le veritable bien & la veritable vertu ne consistent pas à se conserver soy-même. Car un homme veritablement vertueux ne doit point souhaiter de vivre un certain temps, ni estre attaché à la vie : mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & persuadé de la verité de ce mot que toutes les fem-

XLVIII. *Du même, mais mon cher Callicles, prenez bien garde.*] Ce passage est tiré de l'excellent traité de Gorgias pag. 512. où Socrate établit le seul veritable usage de la Rhetorique, & refute solidement Callicles qui pretendoit relever cet art par dessus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de sauver par son éloquence ses citoyens, & de se sauver soy-même. Socrate répond que cet avantage n'est pas si considerable qu'il pense ; car outre qu'il est commun à des Arts mechaniques, dont on ne fait aucun cas, il est certain que la vertu ne consiste pas à procurer le salut aux hommes & à soy-même, puisqu'on le fait souvent par des moyens tres-injustes, & par consequent tres-opposez à la veritable vertu. D'ailleurs la vie n'est pas un si grand bien, qu'il faille si fort estimer ce qui nous la conserve. Qu'est-ce donc qui merite notre estime, & qui doit faire toute notre occupation ? La justice, qui consiste à bien vivre en observant les loix, & en les faisant observer aux autres. Ce passage est parfaitement beau ; mais tout le traité est admirable, & rien ne merite davantage d'être lû.

Femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter sa destinée*, il doit seulement s'appliquer à bien employer le temps qui luy reste à vivre, en se conformant aux Loix de son pays.

XLIX. Il faut contempler le cours des Astres comme si nous marchions avec eux, & considerer souvent les frequens changemens des premiers principes de toutes choses : car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme : Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choses

XLIX. *Il faut contempler le cours des astres comme si nous marchions avec eux.*] Antonin ne nous propose pas icy la simple contemplation des astres, comme si le ciel ne devoit nous servir que d'un vain spectacle pour le plaisir. Il nous exhorte à une contemplation accompagnée de reflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux, qui toujours constans dans leur postes, *stella manentes in ordine*, & sans jamais s'égarer, obeissent à leur Createur, & semblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit est parfaitement beau ; & s'il n'est pas de Platon, il est de son caractere & de son style.

Car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.] C'est le propre de nos pensées de nous rendre semblables à leurs objets. Cela est admirable.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon qui dit en parlant de l'homme il faut regarder comme d'un lieu élevé.] Je n'ay encore pu trouver cet endroit

ses terrestres ; les troupeaux , les armées , les campagnes , les nôces , les divorces , les naissances , les morts , le tumulte qui se fait dans les Tribunaux , les deserts , les nations barbares , les fêtes , les deüils , les assemblées , toute cette confusion , en un mot tout cet Univers composé & orné de qualitez contraires.

LI. En reflechissant sur les choses passées & sur tant de divers changemens de regnes , on peut facilement connoître l'avenir. Car ce qui sera , ressemblera à ce qui a esté , & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est presentement. D'où il resul-

te

dans Platon. Il est vray que je ne l'ay pas cherché avec la derniere exactitude. il faudroit le lire entier. Ce Philosophe a voulu dire que pour bien connoître le monde il faut être élevé au-dessus de luy ; car en le contemplant ainsi de haut en bas , & en le voyant dans toute son étendue , on voit clairement que toutes les contrarietez qui luy arrivent & qui le composent , constituënt son essence & perfectionnent sa beauté.

LI. Car ce qui sera ressemblera à ce qui a été. & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est presentement.] Ce qui est , est necessairement la semence de ce qui sera. Et c'est sur cela que Salomon a dit dans l'Ecclesiaste : (a) *Quid est quod fuit ? Ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est ? Ipsum quod faciendum , nihil sub sole novum. Nec valet quisquam dicere , ecce hoc recens est , jam enim precessit in saculis , qua fuerunt ante nos. Qu'est-ce qui a été ? C'est ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? Ce qui sera fait encore. Il n'y a rien de nouveau sous le*

te qu'il est égal à l'homme de jouir de la vûe de ce monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille : car que verra-t-il davantage ?

LII. *Ce qui est de la terre, retournera à la terre ; & ce qui est du Ciel, retournera au Ciel. Car la mort n'est qu'une dissolution des liens qui rassemblent les atomes, ou qu'une dispersion des principes exempts de toute alteration ou corruption.*

LIII. Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toutes

le soleil. Et personne ne peut dire, voicy une chose nouvelle ; car elle a été venue dans les siècles qui nous ont precedez. Et dans un autre endroit : (a) *Quod factum est ipsum permanet, quæ futura sunt jam fuerunt, & Deus instaurat quod abiit. Ce qui a été fait, c'est ce qui subsiste. Ce qui sera, est ce qui a été, & Dieu renouvelle les choses passées.*

LII. *Ce qui est de la terre, retournera à la terre.] Ce sont des vers d'Euripide, dans sa piece intitulée Chrysispe. Voicy le passage tout entier. Ce qui est de terre retourne en terre, & ce qui est d'une semence divine & celeste retourne au Ciel. Car rien ne perit, mais en se separant chaque chose paroît sous une autre forme. C'est ce que Salomon avoit dit dans l'Ecclesiaste : (b) *Reditque pulvis ad terram quod prius fuerat, spiritus autem ad Deum qui primo dederat.**

LIII. Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages.] Ce sont encore des vers d'Euripide qui se mocquoit de certaines gens, comme nous en voyons aujourd'huy, qui sont si attachez à la vie, qu'ils ne songent qu'aux moyens de la conserver, & qui pour cet effet ont des soins excessifs & superstitieux de leur

te l'adresse des plus habiles cuisinies pour nous empêcher de mourir & de passer la barque fatale. Mais quand le vent souffle & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne sert de rien de déplorer sa misere.

LIV. Quelqu'un est plus adroit que toy à la lutte : mais il n'est ni plus civil ni plus modeste, ni mieux préparé à toutes sortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de son prochain.

LV. Tout ce qui se fait par la raison commune aux Dieux & aux hommes, ne peut être mauvais : car par tout où se trouve l'utilité, qui

manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire, quand l'heure sonne il faut marcher. Antonin avoit marqué ce passage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut qui dishonore l'homme. Quand la vie seroit à vendre, un homme vertueux ne lacheteroit pas par des soins si serviles, & si bas. Quel soin aura-t-on de son ame, si on est si occupé de son corps ?

LIV. *Quelqu'un est plus adroit que toy à la lutte, mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste.*] Nous ne devons jamais nous affliger, ni avoir de la honte de nous voir surpasser par les autres en des choses ou vaines, ou qui ne dépendent point de nous. Un autre est plus fort que moy, plus éloquent, plus savant. Que m'importe, pourveu qu'il ne soit ni plus vertueux ni plus juste ?

LV. *Tout ce qui se fait par la raison commune aux Dieux & aux hommes ne peut être mauvais.*] Car la raison universelle, c'est à-dire Dieu, ne peut jamais rien faire de contraire à sa nature, & par conséquent tout ce qu'elle fait ne peut être que tres-utile & tres-bon.

qui résulte nécessairement d'une action qui se perfectionne selon sa nature, il est impossible d'y trouver en même temps du dommage & du préjudice; on ne sauroit même le soupçonner.

LVI. En tous temps, en tous lieux il dépend de toi de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'ayes bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considérer ce que font les autres, mais regarde directement où la Nature te mène; la Nature universelle par les accidens qu'elle t'envoie, & ta Nature particulière par les actions qu'elle demande de toi. Car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres creatures sont nées pour les rai-

LVII. *Ne t'amuse point à considérer ce que font les autres.*] Nous sommes nez pour agir, & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre c'est de faire approuver à notre nature particulière tout ce que fait la nature universelle, & à la nature universelle tout ce que fait notre nature particulière. Or l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs si elle ne conserve sa supériorité sur le corps, & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau, & Antonin y suit parfaitement ses principes.

raisonnables, comme dans tous les autres sujets, les moins parfaits sont créés pour les plus parfaits; & les creatures raisonnables sont nées les unes pour les autres. La première & la principale condition de l'homme, c'est donc de servir à la société. La seconde, c'est de ne pas succomber sous ses affections charnelles. C'est le propre de l'intelligence raisonnable de se renfermer en elle-même, & d'être jamais soumise aux mouvemens des sens & des appetits, car ils sont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conserver sa superiorité, & n'être jamais réduite à leur obéir. Cela est juste, puisque toutes ces choses ne sont faites que pour la servir. La troisième condition, c'est de s'empêcher de tomber & d'être séduit. Celui qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller son chemin. Il a tout ce qui luy est propre.

LVIII. Comme si c'estoit aujourd'huy nôtre dernier jour, & que nostre vie n'eut dû
estre

LVIII. *Comme si c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour.*] Le véritable sens de ce passage est plus enveloppé que l'on n'a crû. Antonin veut dire que comme si la mort venoit aujourd'huy à nous, il n'y auroit rien que nous ne voulussions faire pour avoir le temps de vivre mieux que nous n'avons fait par le passé, nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état, & prévenir la mort; en nous déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme
saint

estre prolongée que jusqu'au temps present, il faut vivre conformément à la nature tout le temps qui nous est donné par dessus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a esté destiné: car qu'y a-t-il de plus convenable?

LX. Dans chaque accident il faut se remettre devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, & qui en ont esté fachez & surpris, & qui s'en sont plaints. Où sont presentement tous ces gens-là? Nulle part. Veux-tu donc leur ressembler? laisse plutost tous ces mouvemens étrangers, laisse-les aux sujets qui
les

saint Paul nous dit: (a) *Ita & vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Dominonostro. De même Considérez-vous comme morts au péché, & vivans à Dieu en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.*

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.*] Car ce qui nous arrive c'est ce que Dieu veut. Or ce que Dieu veut est sans doute meilleur en tout sens que ce que nous voulons.

LX. *Dans chaque accident.*] Il ne nous arrive rien qui ne soit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré ils s'en sont plaints. De quoy leur ont servi leurs plaintes, & leurs murmures? Au lieu donc de les imiter, faisons de chaque accident, la matiere de nôtre action. Il n'importe à quoy nous nous occupions, pourveu que nous fassions bien. Les malheurs, & les souffrances sont les actions dont Dieu nous tient compte. le plus volontiers quand nous n'y avons pas succombé?

les donnent & qui les sentent, & applique-toy tout entier à apprendre comme il faut se servir des accidens qui t'arrivent. Car par ce moyen tu en feras un bon usage, & ils serviront de matiere à exercer ta vertu. Possede-toy seulement, n'aye en veüe que de bien faire ce que tu fais, & souviens-toy que la matiere de tes actions est indifferente.

LXI. Regarde bien au-dedans de toy. Il y a une source de biens qui jallira toujours, si tu creuses toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme quand on marche & quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienveillance qu'il

LXI. *Regarde bien au-dedans de toy, il y a une source de biens.*] Que cela est bien pensé & bien dit? Il y a en nous une source de bien qui jallira toujours, si nous travaillons toujours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous cessions, elle se bouche, & ne coule plus. C'est comme JESUS-CHRIST nous dit dans saint Jean, (a) que l'eau qu'il nous donne, c'est-à-dire sa grace, devient en nous une fontaine d'eau vive qui jallit jusques dans la vie éternelle.

LXII. *Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme.*] La contenance, la démarche, le port sont ordinairement des indices assurées des mœurs. *Amictus corporis, & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Comme dit l'Auteur de l'Ecclesiastique. Le precepte d'Anronin est donc fort nécessaire, sur tout à la Cour.

LXIII.

(a) Jean IV. 14.

qu'il donne au visage en le composant ; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII. Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celui de la danse : car elle apprend à se tenir toujours ferme & à estre bien préparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévu.

LXIV. Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux estre loué & estimé, & quel est leur esprit. Car en penetrant ainsi dans

LXIII. *Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celui de la danse.*] Celuy qui danse est non seulement préparé pour tout ce qu'il doit faire, mais il fait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec luy : Au lieu que celui qui lutte, n'apporte d'autre preparation que son courage, sa force, & son adresse, qui luy fournissent sur le champ les moyens, ou d'éluder les coups de son ennemi, ou de les soutenir sans y succomber. Aussi saint Paul appelle nôtre vie une lutte : (a) *Nous avons*, dit-il, *à lutter contre les principautez & les puissances.*

LXIV. *Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux être loué & estimé, & quel est leur esprit.*] Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout son cœur connoître le veritable prix de chaque chose, & qui le connoissant ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'estime qui luy est dûë. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il est privé de cette connoissance malgré luy. C'est en luy une privation de discernement, & non une injustice. Pourquoi donc rechercher ses suffrages qu'il n'est pas en son pouvoir de

dans les sources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs suffrages, & tu ne t'offenseras point des fautes qu'ils commettront contre toy, puis qu'elles seront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la temperance, de la patience, & de toutes les autres vertus. Il est tres-necessaire de se souvenir toujours de cela: car tu en seras plus doux & plus indulgent pour tous les hommes.

LXVI.

de nous donner, & pourquoy luy savoir mauvais gré de son mépris qui n'est qu'un mépris involontaire, & qui par consequent doit bien moins nous mettre en colere que nous faire pitié?

LXV. *Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle.*] C'est ce que Platon établit presque dans tous ses ouvrages; & ce principe est tres-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant qui ne le soit malgré luy. Esclaves du peché & entraînez par le malheureux penchant de nôtre cœur nous faisons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faisons pas le bien que nous voudrions, comme dit saint Paul, qui par cette même raison appelle ceux qui ne se soumettent pas aux saintes paroles de JESUS CHRIST, *des ignorans, & des superbes*, & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui résistent à la véritable doctrine, parce que Dieu peut les appeler à repentance en leur faisant connoître la verité. *Cum modesti corripiunt eos qui resistunt veritati, ne quando Deus de illis paenitentiam ad cognoscendam veritatem.*

LXVI.

LXVI. Dans toutes les douleurs aye toujours cette reflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni comme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoutes pas tes opinions. Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y fassions grande attention; comme par exemple l'envie de dormir quand il faut veiller; le grand chaud; les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces choses, ne manque pas de dire, Je succombe à la douleur.

LXVII.

LXVI. *Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur.*] Une marque certaine que l'opinion seule fait la douleur, ou au moins qu'elle y ajoute beaucoup, c'est que nous sentons souvent des choses qui nous paroîtroient insupportables, si nôtre opinion nous rapportoit qu'elles le sont: mais parce qu'elle n'en juge pas, nous n'y prenons pas seulement garde. Pourquoi juge-t-elle donc plutôt des unes que des autres, & que ne se fait-elle toujours? On peut voir l'Article XVIII. du Livre V.

Ne manque pas de dire; je succombe à la douleur.] Il y a une raillerie cachée sous ces mots. C'est comme si Antonin disoit: *Ne manque pas de dire, je suc-*
com-

LXVII. N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII. D'où favons-nous que Socrate estoit plus grand homme & qu'il avoit plus de vertu que Telauges? Car ce n'est pas assez qu'il

combe au jugement de mon opinion. Car il pretend qu'il n'y a personne qui n'eût honte de prononcer une parole si lâche, si effeminée, & si ridicule.

LXVII. *N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez.]* Il faut aimer les méchans, & se contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuse point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus Chrétien que cette maxime.

LXVIII. *D'où favons-nous que Socrate étoit plus grand homme.]* Ce chapitre est parfaitement beau, & il explique si bien en quoy consiste la véritable grandeur, qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands, & qui veulent qu'on les estime tels, se mesurent à cette regle qui ne trompe, & ne flatte point, & qu'ils voyent eux-mêmes s'ils méritent la qualité qu'ils se donnent, & qui ne dépend que d'eux.

*Et qu'il avoit plus de vertu que Telauges?] Monsieur Menage, à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses, a très-heureusement corrigé ce passage dans ses remarques sur Diogene Laërce en changeant l'adjectif *Telauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable, que personne avant luy ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce Telauges étoit un Philosophe sur lequel Eschines avoit fait un Dialogue où il parloit de luy de maniere qu'on ne savoit si c'étoit une élogé, ou une satire, & qu'il avoit appelé *Telauges*. Il en est parlé dans Athenée, & dans le Livre qu'on attribue à Demetrius Phalereus.*

qu'il soit mort glorieusement; qu'il ait disputé contre les Sophistes avec beaucoup d'adresse & de solidité; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver il ait passé les nuits en pleine campagne; qu'il ait genereusement résisté aux Tyrans qui luy ordonnoient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils vouloient faire mourir; & qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil; quoy qu'on puisse

Qu'il soit mort glorieusement.] Car il aima mieux mourir que de commettre la moindre lâcheté, & que de se condamner même ou à un exil, ou à une amende: mais une mort glorieuse ne fait pas seule l'homme grand.

Que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver.] Personne n'a jamais été plus patient dans les travaux, ni plus ferme dans les dangers que Socrate. Mais cela ne suffit pas pour être grand.

Qu'il ait genereusement résisté aux Tyrans.] Les trente Tyrans, qui étoient alors les maîtres de la République, ordonnerent à Socrate d'aller avec quelques soldats prendre à Salamine un certain Leon qu'ils vouloient faire mourir pour avoir son bien qui étoit immense, Socrate eut le courage de leur desobeir. Cette particularité de sa vie est marquée dans son apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand il ne suffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puisque des méchans en ont souvent fait autant pour des motifs qui n'avoient rien de loüable, ni de grand.

Et qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil.] La démarche fiere & orgueilleuse marque bien la bonne opinion qu'un homme a de luy. Mais elle ne dit pas qu'il soit grand: elle dit ordinairement tout le contraire.

puisse avec raison douter de la verité de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit son ame ; s'il pouvoit se contenter d'estre juste envers les hommes & pieux envers les Dieux ;
s'il

Quoy qu'on puisse avec raison douter de la verité de ce trait.] Antonin juge avec raison que c'étoient les ennemis de Socrate, qui luy avoient imputé cela, & qui avoient pris malicieusement sa gravité & sa sagesse pour une orgueilleuse fierté. Et il a sans doute enveü ce passage d'Aristophane, dans la iv. Scene de l'Act. 1. des Nuées. *Ὅτι βρειθῆς ἐν ταῖσιν ὁδοῖς καὶ τῷ ὀφθαλμῷ τῷ ὑψηλῷ.* *Parce que tu marches dans les rues d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.* Et c'est ce même reproche que Platon trouve moyen détourner à la louange de Socrate, lors que dans son banquet il fait dire par Alcibiade, qui s'adresse malicieusement à Aristophane, *Je n'ay jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de nôtre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate qui avoit combattu à pied se retiroit de son côté avec Laches. Je les rencontrai en cet état : & comme j'étois bien monté j'eus tout le loisir de les considérer à mon aise. & de voir combien Socrate étoit au-dessus de Laches en prudence & en résolution. Ce fut là que je le vis marcher comme vous dites dans vos nuées, d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre sur les amis & sur les ennemis, & témoignant par ses regards assurez que son ame étoit libre de crainte, & qu'il étoit en état de vendre bien cher sa vie si on l'attaquoit. Il y a beaucoup de noblesse dans ce passage avec une politesse infinie, que je ne puis me lasser d'admirer.*

Mais il faut regarder en quel état étoit son ame.] Car de là seulement dépend la véritable grandeur. Antonin fait icy le véritable portrait de Socrate. Cela est divin.
s'il

s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres ; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui ; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger, & qui ne luy appartenoit point, ce que la providence luy envoyoit ; s'il ne le souffroit pas comme le jugeant insupportable ; & enfin s'il ne conservoit pas son ame libre & exempte de toutes les passions du corps.

LXIX. La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nostre ame avec nostre corps, que nous ne puissions la separer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est propre & qui constituë tous nos devoirs.

LXX.

S'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui.] On se rend l'esclave de l'ignorance d'autrui, lors qu'on trahit sa conscience ou par complaisance ou par lâcheté, & que par des intérêts purement humains on retient, comme dit S. Paul (a), la vérité de Dieu en injustice.

LXIX. *La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nostre ame avec le corps.*] Car comment ce qui est incorporel pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'est que matiere ? Voilà ce qu'il y a de merveilleux, l'ame est par tout le corps sans avoir nulle part de place marquée ; non plus que la Divinité qui anime tout, & remplit tout. Puisque l'ame n'est pas confondue avec le corps, elle peut donc s'en separer, & se renfermer en elle-même. Mais nous sommes si peu accoutumés à faire cette abstraction, que nous la croyons impossible.

LXX:

(a) Rom: I. 18.

LXX. Il est tres-possible d'être en même temps un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toy toujours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de tres-peu de chose.

LXXI. Parce que tu desespères de pouvoir jamais estre un grand Dialecticien, on un grand Physicien, renonceras-tu à estre libre, modeste, sociable, & soumis aux ordres de Dieu?

LXXII.

LXX. Il est tres-possible d'être en même temps un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde.] Voicy une grande verité qui merite toute nôtre attention. Antonin travaille à se munir contre la mauvaise opinion qui n'est que trop commune, que pour être un homme extraordinaire & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire & dans l'éclat; rien n'est plus faux que cette pensée, comme ce sage Empereur le reconnoit icy. Les hommes les plus divins sont ceux qui ont été les plus cachez. Et la vie de J. C. en est une preuve bien éclatante & bien solide. Dans Athenes l'autel consacré au Dieu inconnu étoit le seul qui fut consacré au vray Dieu.

LXXI Parce que tu desespères de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.] Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualitez qui ne dépendent pas de nous; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent, & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous sommes si aveugles & si malheureux, que nous méprisons celles-cy, & n'estimons que celles-là. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si nous trouvons si souvent dans nôtre choix nôtre supplice,

LXXII.

LXXII. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils te traitent de ridicule, il est constant que tu peux vivre dans une entiere liberté & dans un continuel plaisir, quoique les bestes déchirent ton corps & le mettent en pieces : car qu'est-ce qui empêche que dans ces sortes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge veritablement des circonstances, & qu'elle ne fasse sur le champ un bon usage de ce qui luy est présenté ? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es veritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toy, & ce qu'on en dit, te fassent paroître tout autre ; & l'usage ne peut-il pas dire à ce qui se presente, C'est toy que je cherchois. En effet tout ce qui tombe sous la main, sert de matiere & de sujet à la vertu raisonnable & socia-

LXXII. *Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule.*] Il est certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute sorte de gens, & avec justice : car il est bien vray que l'homme a eu cet empire sur luy-même, & sur ses passions : mais il l'a perdu par le péché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laisse pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

Et l'usage ne peut-il pas dire.] C'est une hardiesse, mais qui me paroît belle, & noble d'avoir personifié l'usage.

sociable, ou plutôt à l'art de l'homme & de Dieu. Car tout ce qui arrive, est propre & familier à l'homme ou à la Divinité, il n'y a rien de nouveau ni d'insurmontable, tout est facile & commun.

LXXIII. La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie comme si c'étoit le dernier; à n'être ni empressé ni lâche, & à éviter la dissimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter pendant une si longue suite de siècles un nombre infini

** Ou plutôt à l'art de l'homme & de Dieu.]* Il y a dans le texte à l'art de l'homme, ou de Dieu. Cet *ou* n'est pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu est, si l'on peut se servir de ce terme, le métier commun à Dieu & aux hommes, comme il s'en est expliqué ailleurs; & cela est beau.

LXXIII. *A n'être ni empressé, ni lâche.]* Car l'empressement est une marque d'envie, ou d'un aveugle précipitation; & la lâcheté, ou la lenteur l'est de paresse, ou de négligence. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces deux Vers de la seconde Epître du liv. 1. d'Horace.

— *Quod si cessas, aus strenuus anteis,*

Nec tardum opporior, nec pracedentibus inflo.

Comme je ne vous attendrai point, si vous demeurez derrière, je ne tâcherai pas non plus de vous atteindre, si vous me devancez.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il est.] On ne peut rien penser de plus parfait, ni de plus chrétien. Quelle force & quelle beauté dans cette opposition entre Dieu & les hommes!

ni de méchans; au contraire il a soind'eux en toutes manieres; & toy qui vas bien-tost mourir, tu es las de les supporter; & cela, quoique tu sois toy-même du nombre.

LXXV. C'est une chose tres-ridicule; tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la souffrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la société & à la raison,

Au contraire, il a soind'eux en toutes manieres.] Car il ne se contente pas de faire lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & d'envoyer la pluye sur les justes & sur les injustes, il étend ses soins plus loin, & leur donne tous les jours & à tous momens des marques de sa bonté paternelle, parce qu'il est bon aux ingrats & aux méchans.

LXXV. *C'est une chose tres-ridicule, tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres.]* C'est ce qu'Epictete disoit fort bien : Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monstres, ni un Thésée pour en purger l'Attique : mais tu peux te purger toy-même des monstres qui sont en toy. Au lieu de chasser un Procrastes, & un Scyron, chasse de ton cœur la tristesse, la crainte, les desers, l'envie, la malice, la mollesse, l'inséperance, &c.

LXXVI. *Tout ce que la faculté raisonnable & politique.]* Cette maxime est parfaitement belle. Notre ame tient au-dessous d'elle tout ce qui n'est ny de même nature qu'elle, ny utile à la société. Que de soins embarrassans, que d'occupations vaines & instructueuses cette reflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes, s'ils la vouloient bien concevoir ?

LXXVII.

raison, elle le tient justement au-dessous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoy cherches-tu, comme les fous, une troisième chose, qui est la reputation?

LXXVIII. Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

LXXIX.

LXXVII. *Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoy cherches-tu comme les fous une troisième chose.*] Antonin dit fort bien comme les fous, car il n'y a pas de plus grande folie que d'être entêté de la reputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie de l'essence du bien, & qui n'est pas même un de ses caractères. Mais ce n'est pas par là seulement que nous devons nous contenter de faire le bien? Nous devons le faire dans l'espérance que Dieu accomplira sa promesse, (a) & que plus le bien que nous ferons sera secret, plus il nous en rendra la récompense.

LXXVIII. *Personne ne se lasse de recevoir du bien, &c. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime. Nous ne saurions faire du bien à un tout dont nous sommes partie, sans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'est pour cette même raison que l'Ecriture appelle (b) *riches en bonnes œuvres* ceux qui ont fait beaucoup de bien : *Bene agere, divites fieri in bonis operibus.* *A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres.* Car comme dit fort bien Clement d'Alexandrie; *Celui qui donne reçoit, & celui qui reçoit donne.* Mais les hommes sont très-peu soigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir?

LXXIX.

(a) Matth. 6. (b) 1 Epit. à Timot. 6. 18.

LXXIX. La nature universelle a créé & réglé le monde. Donc ou tout ce qui se fait presentement est une suite de la Loy generale qu'elle a établie ; ou bien les creatures raisonnables sont les principaux objets des soins & de la providence de cet Estre universel. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puisse te procurer plus de tranquillité en toutes sortes de rencontres.

LIVRE

LXXIX. *La nature universelle a créé & réglé le monde: donc ou tout ce qui se fait.*] Antonin veut dire que puisque Dieu a créé le monde, c'est luy aussi qui l'entretient & le conserve par sa providence. D'où il s'ensuit necessairement, ou qu'il a étendu ses soins generalement sur tout sur les plus petites choses, comme sur les plus grandes, ce que les Stoïciens soutenoient, & ce que nous croyons; ou qu'en negligant les petites, selon le sentiment des Epicuriens & de quelques autres Philosophes, il ne s'est réservé que les principales & les plus parfaites pour les regler & les conduire. Que l'une ou l'autre de ces deux propositions soit vraie, je dois être en repos, car je suis certainement du nombre de celles dont Dieu a soin.

LIVRE HUITIEME.

I. **U**N chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire , c'est de penser

I. **U**N chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire.] La reputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philosophe étoit un piege tres-dangereux ; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour propre, il se seroit laissé entraîner à une bonne opinion de soy-même, qui prend ordinairement les hommes & sur tout les Princes. Pour éviter donc cet écueil, ce sage Empereur prend icy le contrepied de tous les hommes, qui se déguisent leurs veritez, & qui après avoir trompé le public, veulent aussi se tromper eux mêmes. Il se dit donc, qu'il ne dépend plus de luy d'être un veritable Philosophe, car pour meriter ce titre il faut avoir passé sa vie dans cette profession, & que rien d'étranger n'ait jamais partagé l'amour qu'on a pour cette science; qu'il sçait bien luy-même qu'il en a esté long temps tres-éloigné, & qu'à l'heure qu'il est ses grandes occupations & les soins importans dont il est chargé ne luy permettent pas d'aspirer à cette gloire qui est une entreprise plus difficile qu'on ne croit; qu'il doit donc renoncer à une reputation qui ne luy est pas dûë, & sans s'amuser à de longues speculations qui demandent un homme entier, se contentes de vivre conformément à la nature, c'est à dire, être le maître de ses passions; faire le bien; éviter le mal; & obeïr en tout aux ordres de Dieu, ce qui est la fin de la veritable Philosophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voila le sens de ce Chapitre qui est parfaitement beau. Heureux les hommes qui sçavent s'examiner de même sans se flater.

penfer qu'il ne dépend plus de toy de faire en forte que toute ta vie se soit paffée dans la Philofophie. Car plufieurs perfonnes fçavent, & tu le fçais bien toy-même, que tu en as été long temps très-éloigné. Ainfi te voila confondu, & tu ne peux plus pretendre à la gloire d'un veritable Philofophe; ta profeflion même s'y oppofe. Si tu as donc veritablement connu en quoy confifte la vraye Philofophie, ne te foucie plus de cette vaine reputation, & qu'il te fuffife de vivre le peu de temps qui te refte, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien foigneufement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien d'avantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout, & effayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois; car tu ne l'as trouvé ny dans le raifonnement, ny dans les richelfes, ni dans la gloire, ny dans les plaifirs, enfin nulle part. Où eft-il donc? Dans les actions que la nature de l'homme demande.

Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout & effayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois.] Salomon dit la même chofe dans les deux premiers chapitres de l'Ecclefiafte. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des Rois fi grands & fi fages ne l'ont pû trouver?

Ni dans le raifonnement.] Car le raifonnement eft un moyen, & non pas une fin. Il eft donc impoffible d'y trouver le fouverain bien, il feroit même ridicule de l'y chercher. Cela eft remarquable.

mande. Comment peut on se mettre en état de faire ces actions? En conservant les saines opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce que ne rend pas l'homme juste, temperant, courageux, & libre, n'est pas un bien; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires, n'est pas un mal.

II. Sur chaque chose que tu entreprends, interroge-toy toy-même, comment me trouveray-je de cela? ne m'en repentiray-je point? Encore un peu de temps, me voila mort, & tout est disparu pour moy. Que cherche-je davantage? n'est-ce pas assez que ce que je fais presentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, & qui obeit aux mêmes loix que Dieu?

III.

II. *Sur chaque chose que tu entreprends.*] Cette maxime est excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Où cours-tu donc mon amy, que vas-tu entreprendre? Si ce que te fais presentement est l'action d'un homme de bien, que te faut-il? Que demandes-tu davantage?

Et qui obeit aux mêmes loix que Dieu.] La nécessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal est attachée à la nature de Dieu qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loy generale & universelle ne fait que suivre l'exemple de Dieu, il travaille avec luy a une seule & même chose, & ,
comme

III. Quelle comparaison d'Alexandre , de Cesar & de Pompée, à Diogene, à Heraclyte & à Socrate ? Dans ceux-cy, quelle connoissance des choses , de leurs causes & de leur matiere ! quelle raison toujours libre & independante ! & dans les autres quelle servitude, quelle ignorance, quel aveuglement !

IV. Quand tu en devrois mourir de dépit, ils n'en seront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V. La premiere chose c'est de n'en être point troublé, car tout arrive selon la nature del'Univers, & dans peu de temps tu ne seras nulle part non plus qu'Adrien, & Auguste. Après cela regarde la chose en elle-même, voy
ce

comme Antonin s'explique ailleurs, il fait le même métier que Dieu.

III. *Quelle comparaison d'Alexandre.*] Voicy un article qui ravale bien les grandeurs. Quoy Alexandre, Cesar & Pompée, c'est à dire ce que la terre a eu de plus grand, sont mis fort au-dessous de trois Philosophes, qui ont esté, s'il faut ainsi dire, le jouët des peuples; Oüy, ils le sont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autres, & du jugement duquel il n'est pas permis d'appeller.

IV. *Quand tu devrois mourir de dépit.*] Antonin se parle ainsi à luy-même pour s'empêcher d'être ému de quelque chose que le peuple ou ses Soldats avoient fait.

V. *La premiere chose c'est de n'en être point troublé*] Cet article pourroit être la suite du precedent; il est au moins sur un sujet tout semblable.

ce qu'elle est, & souviens-toy qu'il faut que tu sois homme de bien; que sans regarder un seul moment derriere toy, tu fasses ce que la nature de l'homme demande, & que tu dises toujours ce qui te paroît juste & vray. Que tout se fasse seulement avec douceur, avec modestie, & sans aucune dissimulation.

VI. Le seul ouvrage de la nature universelle c'est de changer tout, de transporter là ce qui est icy, & de mettre icy ce qui étoit là. Tout n'est qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ny de surprenant, tout est ordinaire & toujours également dispensé.

VII. La nature de chaque chose est contente & satisfaite quand elle va son chemin sans
aucun

Et sans aucune dissimulation.] C'est ce qui est fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au temps par le secours de la dissimulation. Calchas dit fort bien dans le 1. livre de l'Iliade. *Car quoy qu'un Roy semble digerer sa colere le jour même, il en conserve poursant toujours un levain jusques à ce qu'il se soit vengé.* C'est ce qu'Antonin condamne avec raison.

VI. *C'est de changer tout; de transporter là ce qui étoit icy.]* On pourroit presque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

Hinc apicem rapax

Fortuna cum stridore acuto

Sustulit, hic possit gaudet.

Et toujours également dispensé.] Car Dieu gouverne le monde par des loix toujours égales.

aucun empêchement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empêcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fausses, ou incertaines & douteuses; diriger tous ses desirs à ne faire que les actions utiles à la société; n'appliquer ses inclinations, & ses aversions qu'aux choses qui dependent d'elle; & recevoir avec soumission tout ce que luy envoie la nature universelle dont elle est une partie, comme la nature de la feuille est une partie de la nature de l'arbre, avec cette difference pourtant que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, sans raison, & qui peut être traversée & contrainte dans ses operations: au lieu que la nature de l'homme est une partie d'une nature raisonnable, que rien ne peut ny traverser ni troubler, & qui distribué toujours à chacun également selon ce qu'il est; le temps, la matiere, la forme, les operations, & les événemens. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre: mais prendre le

VII. *Et qui distribué toujours à chacun également.]* Ce n'est pas avec une égalité arithmetique; mais geometrique, qui est proportionnée à la nature de chaque sujet.

Il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose & le comparer au tout d'une autre.] Quand on considere un sujet par parties détachées, & que l'on compare

le tout de cette chose, & le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne sçaurois lire. Mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux nete pas fâcher contre les ingrats & contre les sots, & même avoir soin d'eux & travailler à les guerir.

IX. Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & sur cela ne t'écoute pas toi-même.

X. Le

pare chaque partie de ce sujet au tout d'un autre, ou à ce qu'il a de principal, il est certain qu'on trouve une inégalité monstrueuse dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'est pas ainsi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, si nous voulons ne nous pas méprendre: (a) *Tota simul consideranda sunt, si velimus recte judicare.* Par ce moyen on trouve tout égal, & on voit manifestement ce miracle de la nature, que la plus grande chose du monde n'a aucun avantage sur la plus petite. Ainsi voila tout sujet de plainte banni.

VIII. Tu ne sçaurois lire.] Antonin se parle ainsi à luy-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les soins dont il étoit chargé ne luy laissoient pas le temps de lire.

IX. Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour.] Un Prince aussi sage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choses à reprendre dans une Cour où le desordre & la licence ne laissoient pas de regner malgré les exemples qu'il donnoit du contraire.

(a) August. de verit. Relig. c. 40.

X. Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soy-même d'avoir négligé quelque chose d'utile. Qui dit d'utile, dit un bien & une chose qui doit faire le soin d'un homme de bien, & d'un honneste homme. Or il n'y a point d'honneste homme qui se repente d'avoir négligé une volupté, donc la volupté ne peut être ny un bien, ny une chose utile.

XI.

Il s'exhorte donc icy à ne point parler de la vie de ses Courtisans & à ne s'amuser pas même à y penser. Le temps ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'est peut-être le sens naturel de ce passage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout pretexte de rejeter la cause du moindre relâchement sur la vie qu'on mène à la Cour; car c'est comme s'il disoit, n'allegue point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la sagesse, & qu'on ne sçauroit bien vivre à la Cour. C'est vouloir se tromper soy-même, c'est accuser le lieu du vice que nous y portons.

— *Locum immeritum causamur inique.*

Il a été déjà prouvé ailleurs que par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soy-même.*] Ce raisonnement est admirable, on ne peut pas prouver plus solidement que la volupté n'est pas un bien.

Il n'y a point d'honneste homme qui se repente d'avoir négligé une volupté.] Non seulement qui s'en repent, mais qui ne s'en loue; & qui ne se trouve heureux de l'avoir fait. Il a déjà prouvé ailleurs que nulle chose, ne peut être un bien, lors que le mépris qu'on en fait est luy-même un bien très-considérable, & généralement reconnu.

XI. Examine toutes choses de cette manière : Qu'est ce que cela est en luy-même & par sa nature ? quelle est sa matiere & sa forme ? que fait-il dans le monde, & combien de temps y fera-t-il ?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin, souviens-toy que tu es né pour faire des actions utiles à la société, & que c'est ce que la nature de l'homme demande. Le dormir est commun à tous les animaux sans raison, or ce qui est selon la nature de chaque chose, luy est bien plus propre, plus agreable & plus familier.

XIII. Accoûtume-toy toujours autant qu'il te sera possible, à examiner chaque chose, par rapport à la physique, à la morale & à la dialectique.

XIV.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.]* On peut voir le 1. art. du liv. 5.

Et ce qui est selon la nature de chaque chose luy est bien plus convenable.] Combien y a-t-il de gens aujourd'huy à qui on puisse persuader qu'il leur est plus convenable, plus propre, & plus nécessaire de faire du bien que de dormir ; Ils sont bien rares, & cela est pourtant très-vray, comme Antonin le prouve d'une manière très-solide.

XIII. *Par rapport à la physique, à la morale, & à la dialectique.]* Par rapport à la physique, pour savoir ce qu'elle est par sa nature, & voir ses causes & ses effets ; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la société ; & enfin par rapport à la dialectique, qui est com-
me

XIV. Avec qui que tu te rencontres, dis entoy-même, quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux? car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit; de la gloire & de l'ignominie; de la vie & de la mort; je ne trouveray ny étrange, ny surprenant qu'il fasse telle & telle chose, & je me souviendray qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en luy. C'est comme si un Medecin s'étonnoit de voir la fièvre à quelqu'un, & comme si un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires.

XVI. Souviens-toy bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis, & que tu suis le

me la preuve dans l'art de nombrer, pour t'empêcher de te tromper dans tes jugemens, & pour ne pas prendre un faux raisonnement pour un raisonnement solide. Car comme il est dit dans le liv. de l'Ecclesiastique, la science sans examen est la science du fou. *Scientia insensati est sermo carens examine.*

XV. Mais il ne l'est pas moins de trouver étrange.] J'ay taché d'exprimer toute la force du mot *ξενίζεω* dont saint Pierre s'étoit servi avant Antonin pour dire la même chose, *peragrinari*: être étranger, pour dire, trouver étrange.

XVI. Souviens-toy que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis.] Il n'y a rien de plus beau que cette

le conseil de celuy qui te redresse, car cette action est toute de toy, elle vient de ton choix, de ton jugement & de ton esprit.

XVII. Si cela dépend de toy, pourquoy le fais-tu? S'il dépend d'un autre, à qui t'en prens-tu? aux atomes? ou aux dieux? l'un & l'autre est folie. Il faut ne s'en prendre à rien. Corrige la chose, si tu le peux; que te sert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne sort point du monde, & s'il y demeure, c'est donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y dissout dans ses propres principes. Ces principes du monde sont aussi les tiens, & ils se changent, mais sans murmurer.

XIX. Chaque chose est faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de

maxime. Presque tous les hommes sont dans ce pernicieux préjugé, que quand ils ont dit ou résolu quelque chose, il est honteux de changer d'avis & de se rendre aux lumières d'un autre. Antonin donc icy un contrepoison très-salutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fausse gloire; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action est toute entière de nous, puisque c'est notre esprit seul qui a jugé de la vérité de la chose proposée & qui a choisi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.*] C'est à dire à la fortune, qui selon le sentiment des Epicuriens gouverne le monde, ou à la providence qui est la maîtresse selon les Stoïciens.

de surprenant ? Le soleil te dira aussi qu'il est au monde pour faire quelque chose ; les autres dieux te diront de même. Et toi, pourquoi es-tu donc né ? est-ce pour vivre dans les plaisirs ? voy toi-même, si le sens commun le souffre.

XX. La nature en disposant chaque chose, n'a pas en moins d'égard à sa fin qu'à son commencement & à sa durée, comme un bon joueur de paume, quand il pousse sa balle. Quel bien ou quel mal arrive-t-il à cette balle quand elle est bien poussée, ou quand elle tombe, & qu'elle va dessous ? Ces

XIX. *Les autres Dieux te diront de même.] Les autres Dieux, c'est à dire les autres Astres.* Car les Stoïciens croyoient que les astres étoient animez, & ils les estimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joueur de paume, quand il pousse la balle.]* Cette comparaison me paroît fort belle. Comme un bon joueur de paume ne vise pas seulement à pousser la balle, mais à la pousser où il faut & où il veut la placer ; tout de même Dieu, qui, comme dit Plaute, nous tient dans sa main comme des balles

Enimverò Di nos quasi pilas homines habent.

ne pense pas seulement à nous faire naître, mais il a ses vûes pour nôtre durée & pour nôtre fin. Ainsi nous ne devons nullement nous mettre en peine. Dieu sçait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joueur de paume peut manquer, mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fausses mesures.

Quand elle tombe ou qu'elle va dessous.] Elle tombe souvent contre le dessein de celui qui la pousse. Mais

Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles quand elles subsistent ou qu'elles disparoissent ? Quel bien ou quel mal sent une lampe quand elle brûle ou qu'elle s'éteint ?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit, & regarde ce qu'il est au-dedans
quand

Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le dessein de Dieu. Ce dessein s'accomplit toujours en nous.

Quel bien ou quel mal sent une de ces bouteilles qui se forment sur l'eau.] Il prend une de ces bouteilles, parce que nôtre vie leur est justement comparée. Il y a sur cela un beau passage dans le Contemplateur de Lucien, où Caron dit à Mercure. *Je veux te dire à quoy je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vu de ces enflûres d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-temps, & qui après s'être encore bien enflées du debris des autres, crevent enfin par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.*

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.] Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans il faut faire de même de nôtre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourny à Antonin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le herisson de mer, quand il a avalé l'hameçon, il se tourne comme une poche qu'on renverse, & mettant de cette maniere le dedans dehors, il

quand il vieillit, quand il est malade, & quand il est plongé dans la débauche.

XXII. Celuy qui louë & celuy qui est louë, le panegyriste & le heros n'ont tous deux qu'une vie tres-courte. D'ailleurs le bruit de ces loüanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en font pas d'accord entr'eux, & pas un n'en est bien d'accord avec soy-même. Enfin toute la terre n'est qu'un poinct.

XXIII. Ne sois attentif qu'à ce que tu fais presentement, soit que tu penses, que tu agisses, ou que tu parles.

XXIV. Tu merites tous les malheurs qui t'arri-

il se defait de l'hameçon qui tombe & lache prise. Nous pouvons faire par la force & par l'agilité de nôtre esprit ce que le herisson fait par la force & l'agilité de son corps.

XXII. *Et pas un n'en est bien d'accord avec soy même.*] Que ce trait est beau ! Parmi ceux qui nous louent, il n'y en a presque pas un, qui, après avoir examiné ce qu'il dit, en soit bien d'accord avec luy-même, & qui ne croye souvent le contraire. On ne louë ordinairement que par bienveillance, par coûtume, ou par interest. Cela devroit bien guerir l'enflûre que nous cause l'amour des loüanges.

XXIV. *Tu meriter tous ces malheurs.*] Antonin se parle ainsi à luy-même selon sa coûtume, sur quelque malheur qui luy étoit arrivé, & dont il n'accuse que le delay qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à se rendre plus honneste homme. Car selon ce beau mor de saint Jérôme, *Perfektum esse nolle*

t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honneste homme, que de l'être aujourd'huy.

XXV. Fais je quelque chose? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose? je le reçois en le rapportant aux Dieux, & à la source commune d'où dérive tout ce qui se distribuë dans cet Univers.

XXVI. Qu'est-ce que le bain? de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des raclûres. Il n'y a rien là que de sale & de dégoutant; il en est de même de toutes les parties de nôtre vie, & de tout ce que nous sentons & que nous voyons.

XXVII.

nolle, delinquere est. C'est pecher que de ne vouloir pas se rendre parfait.

XXV. *Fais-je quelque chose? je le fais en le rapportant au bien des hommes.*] Antonin avoit ce principe profondément gravé dans le cœur, être soumis à Dieu & faire du bien aux hommes.

XXVI. *Qu'est-ce que le bain?*] Quand on examine chaque chose en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agreables & des plus propres, qui ne puisse nous donner du dégoust pour nous-mêmes. C'est le but de cette maxime où Antonin examine le bain, c'est à dire ce qui faisoit les délices des Romains; Témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis sur la porte de ses bains: *Et voluptati plurimum & saluti*: pour le plaisir & pour la santé. Que ces examens sont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXVII.

XXVII. Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi; Secunda a vû mourir Maxime & est morte après; Epitunchanus n'a pas survécu long-temps à Diotime, Antonin a suivi sa Faustine; Celer a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en est de même de tout. Où sont presentement ces esprits subtils, tant de grands Astrologues, tant d'hommes pleins de vanité? Ces esprits subtils comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon? Ils n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siècles. La memoire des uns ne leur a survécu que peu de temps, & les noms de la plûpart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déjà surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps

XXVII. *Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi.*] Il parle de sa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empeteur Verus. Ce passage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les dernieres années de la vie d'Antonin.

Epitunchanus n'a pas survécu long-temps à Diotime.] Je ne connois ny Diotime ny Epitunchanus. Ce dernier est nommé dans les inscriptions des Tombeaux, mais on n'en sçait pas davantage.

Celer.] Caninius Celer celebre Rheteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

Et les noms de la plûpart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déjà surannées.] Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes, i's vieillissent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

corps doit aussi être dissipé, & que ton esprit fera ou transporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or le propre de l'homme c'est d'aimer son semblable; de mépriser ses passions; de juger de la vérité & de la probabilité de ses opinions; & de considérer la nature universelle & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagements. L'un nous lie avec la cause environnante, *qui est le corps*. L'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'est à dire avec la raison universelle, avec Dieu*. Le troisième enfin nous lie avec tous les hommes, *c'est à dire avec la société*.

XXX. La douleur est un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Est-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Est-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conserver sa propre sagesse & sa tranquillité, & de ne pas juger que ce soit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos
mou-

XXVIII. *Le plaisir de l'homme.*] On n'a qu'à s'examiner selon cette règle, & on verra si on ne fait pas consister tout son plaisir à faire le contraire de ce que dit icy Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagements.*] Dieu, notre prochain, & nous-mêmes, & voilà les trois sources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.*] Cela est vrai au pied de la lettre.

mouvemens, toutes nos inclinations, & toutes nos aversions sont au-dedans, & il n'y a point de mal qui en approche.

XXXI. Chasse toutes tes imaginations, en te disant incessamment à toy-même, il dépend presentement de moy de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun desir, en un mot aucun trouble. Mais en prenant chaque chose pour ce qu'elle est, je m'en sers, comme il faut s'en servir. Souviens-toy que la nature t'a donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec décence & modestie; & ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle & sain.

XXXIII.

lettre. Mais le peché nous a rendu si foibles que non seulement nous avons perdu l'empire que nous avons au dehors, mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets extérieurs nous livrent: & c'est ce que ces grands Philosophes n'ont pas connu.

XXXI. *Il dépend presentement de moy.*] Avec le secours de Dieu.

La nature t'a donné ce pouvoir.] La nature, c'est à dire Dieu.

XXXII. *Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec decence & modestie, & ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle & sain.*] Les Stoïciens méprisoient extrêmement l'éloquence à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la souffrir. Quand je dis l'éloquence, je parle de celle qui cherche les ornemens du discours, qui ne sont simplement

XXXIII. La Cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses neveux, les fils de sa femme, sa sœur, son gendre Agrippa, ses parens, ses amis, Areus, Mecenas, ses Medecins, ses Prestres, tout est mort. Passe de là à d'autres & pense non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les Pompées, sur le tombeau de l'un desquels on a mis: *C'est le dernier de sa race.* Quels soins ne se sont pas donnez & quelles peines n'ont pas prises leurs devanciers pour laisser un successeur? Mais il faut enfin que quelqu'un

soit

plement qu'ornemens. En effet, cette eloquence est le fruit de la corruption des hommes. Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos soins n'iroient qu'à faire connoître la verité: ainsi nous mépriserions les ornemens pour ne nous attacher qu'aux preuves; & contens de ne pas deplaire à ceux qui nous écoutent, nous éviterions de leur donner trop de plaisir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle & saine*, & que Socrate nomme avec raison *le Medecin des ames*. Mais tout est si perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les seduire; comme ils cherchent bien plus à être trompez qu'à être instruits. S'il étoit possible que nos passions se glissassent dans l'arithmetique & dans la geometrie, comme elles se sont glissées dans la recherche du faux & du vray, toute la connoissance que nous avons des nombres & des figures, seroit bien-tôt ou alterée ou perdue.

XXXIII. *Areus.*] Le Philosophe Areus qui étoit fort estimé à la Cour d'Auguste, qui avoit été son disciple.

soit le dernier. Pense après cela à la mort des nations entieres.

XXXIV. Il faut borne & ajuster sa vie à la mesure de chaque action. Si ce que nous faisons presentement a tout ce qu'il luy faut, & qu'il dépend de nous de luy donner, c'est assez. Or personne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il luy faut pour être entiere. Peut-être que quelque obstacle viendra du dehors. Qu'est-ce qui pourra t'empêcher de vivre justement, sagement, & prudemment? peut-être quelque autre chose viendra-t-elle empêcher l'effet de mon action. Mais si tu prens doucement cet obstacle & que tu te serves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la premiere, & qui s'ajustera parfaitement avec la regle dont j'ay parlé.

XXXV. Recevoir sans orgueil & rendre sans peine.

XXXVI.

XXXIV. *Il faut borner & ajuster sa vie à la mesure de chaque action.*] Il ny a rien de plus sage que ce precepte. Nous ne sommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions; une seule suffit pour rendre notre vie entiere & complete, pourvû qu'elle soit bien faite, & qu'il n'y manque rien de nôtre part. Or il n'y a personne qui puisse nous empêcher de la bien faire & de l'achever.

XXXV. *Recevoir sans orgueil & rendre sans peine.*] Il ne faut ni s'enorgueillir des biens que Dieu nous fait, ni murmurer quand il les retire. Ce precepte
d'An-

XXXVI. N'as-tu jamais vû un pied, une main, ou une teste coupée & séparée de son corps? Celuy qui refuse ce qui luy arrive, qui se separe des autres, & qui dans toutes les actions n'a aucun égard à la société, se rend, autant qu'il peut, semblable à ces parties coupées. Tu t'es séparé, tu as rompu cette union que la nature avoit faire; car tu estoit membre d'un corps, & tu l'as quité. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y réunir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles sont une fois coupées, cela est fait pour toujours, elles ne peuvent plus se réjoindre. Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme; a-
 fia

d'Antonin s'accorde fort bien avec ces paroles de saint Paul: *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçu; & si tu l'as reçu, pourquoi'en glorifies-tu?*

XXXVI. *Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme.*] C'est à peu près le même raisonnement que fait saint Paul lors qu'en parlant aux Gentils qui avoient esté entez sur l'olivier franc à la place des Juifs que Dieu en avoit retranchés comme branches inutiles, il leur dit : *Voyez donc la bonté & la severité de Dieu, sa severité sur ceux qui sont tombez & sa bonté sur vous, si vous perseverez dans sa grace. Car autrement vous seriez aussi retranchés; mais eux mêmes, s'ils ne s'obstinent pas dans leur incredulité, ils seront entez de nouveau, car Dieu esté puissant pour les enter encore. En effet, si vous avez été couper de l'olivier sauvage pour être entez contre votre nature sur l'olivier franc, combien plus facilement eux qui sont les branches naturelles*

fin qu'il ne pût pas se separer de la société tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dependre de luy de retourner, de se réjoindre & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçu de la nature universelle presque toutes ses autres facultez, il en a aussi reçu celle-cy : C'est que de la même maniere qu'elle plie, tourne, accommode à son usage, & fait entrer dans l'ordre de sa predestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie confide-

turelles seront-ils entez sur leur propre tige ?

XXXVII. Comme chaque animal a reçu de la Nature universelle presque toutes ses autres qualitez.] Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette pensée, que comme Dieu a communiqué presque toutes ses autres facultez à notre ame : car il luy a donné sa spiritualité, son immortalité, & une partie de ses autres qualitez & de ses lumieres, (& il dit presque parce qu'elle ne luy a donné ny son essence éternelle, ny ses perfections,) elle luy a communiqué aussi la vertu de tirer une aide & un secours de tout ce qui luy fait obstacle; de même que Dieu convertit en sa propre action, tout ce qui semble s'opposer à sa providence, dont tous les obstacles en font que hâter que l'accomplissement.

XXXVIII. Que l'idée de toute la vie.] Antonin combat icy la malheureuse erreur des hommes, qui en

fiderée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prévoir tous les maux qui peuvent vray-semblablement t'arriver dans la suite, mais à mesure qu'ils t'arriveront, demande-toy à toy-même, cela est-il si insupportable? Tu auras honte de l'avouër. D'ailleurs souviens-toy que le passé ny l'avenir ne sont point fâcheux, il n'y a que le present, or le present se réduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul & en luy-même, & si tu fais des reproches à ton ame de succomber si lâchement sous un si petit fardeau.

XXXIX. Panthée ou Pergame sont-ils encore assis sur le tombeau de leur Maître? Cabras

en considerant la vie en gros, prevoyent tous les accidens fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent par avance, & souffrent des maux qu'il n'ont pas.

Ny le passé ny l'avenir ne sont point fâcheux.] Car l'un n'est plus, & l'autre n'est pas encore. On peut ajouter même que le souvenir des maux passez est plus agreable que fâcheux.

Il n'y a que le present.] Car on ne peut souffrir veritablement que de ce qui est present, comme dit Ciceron dans le premier livre De finib. *Corpore nil nisi quod praesens est & adeo sentire possumus.*

Or le present se réduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul & en soy-même.] En effet, le present n'est qu'un point: & ce qui nous le fait trouver si considerable, c'est que nous ne le detachons pas entierement du passé ny de l'avenir.

XXXIX. Panthée ou Pergame sont-ils encore assis sur le tombeau de leur maître? Un des grands honneurs qu'on rendoit aux Princes après leur mort, estoit que

brias & Diotime pleurent-ils encore sur celui d'Adrien ? Cela est ridicule, & quand ils y seroient encore, ces morts le sentiroient-ils ? Et s'ils le sentoient, s'en réjouiroient-ils ? Et s'ils s'en réjouïssent, cela rendroit-il ceux-cy immortels ? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir & de mourir ensuite ? Et quand ceux-cy seroient morts, que deviendroient donc les autres ? Tout n'est que puanteur & pourriture au fonds du sac.

XL. Si tu as le discernement si fin, fers t'en dans

que leur principaux amis alloient passer les jours & les nuits sur leur tombeau, qu'ils arrosoient de leurs larmes. Antonin condamne icy cette superstition. Mais son principal dessein est de faire voir qu'il est ridicule à un Prince de s'enorgueillir de tous ces honneurs, puis qu'il n'y prendra plus aucune part ; & que supposé même qu'il y en prît, & qu'ils eussent la verte de le rejouir, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin qu'il en fust privé. De maniere qu'à examiner la chose à fond, on n'y trouve que misere. C'est le veritable sens de cet article qui est fort beau.

Panthée ou Pergame.] Ce dernier étoit un Affranchy de l'Empereur Verus ; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome ; qu'il affranchit, & dont il fit sa maîtresse. Elles parvint à une si grande fortune qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princesse. C'est la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a prise mal à propos pour l'Imperatrice.

XL. Si tu as le discernement si fin, fers t'en dans tes jugemens.] Rien n'est plus ordinairement que de voir

danstes jugemens, comme a fort bien dit un Sage.

XLII. Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice; mais j'y en vois une qui est opposée à la volupté, c'est la temperance.

XLII. Si tu peux t'empêcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voilà dans un asyle assuré. A qui parles-tu? à mon ame. Mais.

des hommes qui se piquent d'avoir du discernement : mais ils ne sentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en servent-ils, & à quoy le font-ils paroître; le mieux qui leur puisse arriver, c'est de se tromper dans cette opinion.

XLII. *Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice.*] Toutes les fois que deux contraires il y en a un qui est une vertu, il s'ensuit de là nécessairement que l'autre est un vice. Or il est constant qu'il n'y a aucune vertu opposée à la justice, & que la temperance est une vertu contraire à la volupté : donc la volupté est un vice & la justice & la temperance sont des vertus. C'est une demonstration que rien ne sçauroit combattre.

XLII. *Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît fâcheux.*] Si notre opinion ne fait pas tout notre mal, elle l'augmente considérablement, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'Antonin recommande si souvent de le faire faire; & de nous empêcher de juger. Que si nous voulons tant juger, il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qu'il le faisoit piler dans un mortier : *Pile tant que tu voudras, c'est l'étni d'Anaxarchus que tu piles, & non pas luy.*

Mais

Mais est-ce que je suis seulement une ame ? n'ay-je pas aussi un corps ? j'en conviens. Que mon ame donc ne se trouble point elle-même, & si le reste se trouve mal, qu'il en juge seul.

XLIII. Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement, sont contraires à la nature animale. Ceux qui empêchent la vegetation, sont contraires à la nature des plantes ; & ceux qui empêchent l'esprit, sont contraires à la nature raisonnable. Fais-toy à toy-même l'application de toutes ces veritez ; es-tu chatouillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur ? C'est l'affaire du sentiment ; Qu'il y prenne garde. S'oppose-t-on à tes volontez & à tes desirs ? si tu as formé ces desirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable ; Mais si tu t'es

Mais est-ce que je suis seulement une ame ?] C'est la réponse ordinaire de ceux qui veulent excuser leur mollesse & leur lâcheté ; Mon ame est si mêlée avec le corps, qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il souffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. *Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement.*] Il n'y a rien de mieux pensé que toutes ces différences d'obstacles, n'y rien de plus vrai que l'application qu'Antonin en fait.

Si tu as formé tes desirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable.] Mais cet obstacle vient alors de toy, & non pas de la chose, & par conséquent la verité qu'il demontre demeure dans son entier.

t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toy : car nul autre que toy-même ne peut empêcher ny retarder les mouvemens de ton esprit ; ny le fer, ny le feu, ny les tyrans, ny la calomnie ; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilly & ramassé en luy-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

XLIV. Pourquoi me ferois-je du mal à moy-même ? je n'enay jamais fait aux autres que malgré moy.

XLV.

Et qu'il est pour ainsi dire parfaitement rond.] Antonin fait allusion icy à certains vers d'Empedocle qui soutenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures, & ce sentiment est expliqué au long dans les Timée de Platon : on peut voir l'art. III. du Liv. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la sat. VII. du Liv. II. en parlant de l'homme libre,

— *Et in se ipso totus teres atque rotundus,*

Externine quid valeat per leve morari.

Qu'il est tout renfermé en luy-même & si rond qu'il ne donne aucune prise à rien d'étranger.

XLIV. Pourquoi me ferois-je du mal à moy-même ?] Voilà un beau mot & bien plein de sens. Antonin se parloit ainsi à luy-même dans quelque retraite où il se voyoit en état de succomber aux attaques de quelque passion. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* Nous devons tenir le même langage toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger. Quoy pendant que je veille avec tant de soin pour m'empêcher de faire le moindre déplaisir
aux

XLV. Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre; pour moy je ne me plais qu'à avoir un esprit sain & exempt de toute sorte d'aversion, soit pour les hommes, soit pour les accidens qui leur peuvent arriver; en un mot un esprit qui voye tout avec des yeux tranquilles; qui reçoive tout avec plaisir; & qui se serve de tout selon son prix & son mérite.

XLVI. Donne-toy désormais le temps présent. Ceux qui se tourmentent à remplir de leur gloire toute la posterité ne songent pas que ceux qui leur succéderont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir; ils ne songent pas que tous

aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moy-même la mort?

XLVI. *Donne-toy désormais le temps présent.*] Comme s'il disoit, au lieu d'être toujours flottant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubia spe pendulus hora*, commence désormais à te procurer le seul bien qui soit en ta puissance qui est de jouir du présent. Les hommes sont si aveugles qu'ils quittent toujours ce qui est pour ce qu'in'est pas.

Ne songent pas que ceux qui leur succéderont seront semblables à ceux avec lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir.] Ce raisonnement est subtil, mais il ne laisse pas d'être solide. En effet, si on étoit capable d'examiner un moment la chose sans intérêt & sans passion, on trouveroit un ridicule extrême à rechercher avec tant d'empressement l'estime de gens qu'on ne verra point, & qu'on ne pourroit souvent ny estimer.

tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils chantent tes louanges, ou qu'ils ayent de toy telle, ou telle opinion.

XLVII. Prends-moy, jette-moy où tu voudras; par tout j'auray mon ame paisible & tranquille; c'est à dire qu'elle sera contente pourvû qu'elle se possède, & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir.

XLVIII. Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaissant, en desirant, en se laissant abattre & épouvanter? Eh que trouveras-tu qui le merite?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme; ny au bœuf rien qui n'ap-

mer, ny souffrir, si on les voyoit. Il y a dans ce sentiment une contradiction qu'on ne peut ny expliquer, ny comprendre.

XLVIII. *Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble.*] Quand on est capable d'examiner ainsi chaque chose en détail pour voir si elle merite que nous cedions, & que nous nous troublions, il est certain qu'on n'en trouve pas une qui soit digne de cet honneur; & quand nôtre ame est assez lâche pour rendre les armes & pour succomber, nous pouvons luy dire avec une juste indignation,

Cui tantum de te licuit?

Malheureuse, qu'est-ce qui a eu tant de pouvoir sur toy?

XLIX. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme.*] De tout ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui ne soit un accident humain. Qui dit un acci-

n'appartienne au bœuf; ny à la vigne, ny à la pierre, rien qui ne leur soit convenable. Donc, si ce qui arrive à chaque chose, est ce qui luy est propre & naturel, de quoy te fâches-tu? la nature universelle ne sçauroit t'apporter rien d'insupportable.

L. Si tu es troublé par quelque objet extérieur, ce n'est pourtant pas cet objet qui te trouble, c'est l'idée que tu en as, & il dépend de toy de l'effacer. Si c'est quelque chose qui dépende de la disposition de ton esprit, pourquoy ne le corriges-tu, & ne le redresses-tu pas, qu'est ce qui t'en empêche? Il en est de même si tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne; pourquoy ne l'a fais-tu pas au lieu de t'affliger? Un obstacle plus puissant m'en empêche. Ne t'afflige donc pas, puisque la cause de cette privation n'est point en toy. Mais je ne sçauois vivre sans cela

accident humain dit une chose qui n'est pas étrangere à la nature de l'homme & qui luy est proportionnée. Si elle luy est proportionnée, elle n'est donc pas insupportable, & il est honteux d'y succomber. Cette vérité seroit incontestable si la nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient; mais le peché l'a si fort affoiblie qu'on peut dire que le moindre accident est au-dessus d'elle si Dieu ne luy donne la force d'y résister.

L. Ne t'afflige donc pas, puis que la cause de cette privation n'est point en toy.] Quand nous nous sommes portez à faire le bien, si une cause étrangere nous a

cela. Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu ne sortirois si tu avois réüffi. Mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI. Souviens-toy que la partie superieure de l'ame est invincible quand elle est bien ramassée en elle-même, & qu'elle se contente
de

empêchez de l'achever, nôtre peine n'est pourtant pas perdue, & nôtre bonne volonté est prise pour l'effet. C'est pourquoy saint Chrysostome remarque fort bien que saint Paul dit (a) que *chacun sera recompensé selon son travail*. Il n'a garde de dire selon ses succès; car les succès ne dependent pas de nous. Il dit selon son travail, parce que comme dit Isaïe, (b) quoy que nous travaillions en vain, & que nous employons inutilement toutes nos forces, nôtre œuvre est pourtant entre les mains du Seigneur, nôtre travail est devant nôtre Dieu.

Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois réüffi.] Il n'y a que cela à repondre à cette ridicule proposition, je ne sçaurois vivre si je ne fais cela. Meurs donc, mais meurs avec la même tranquillité que tu ferois si tout t'avoit succédé selon tes desseins. Ce qu'il ajoute est digne d'un Chrétien. C'est le veritable sens de ce passage, qui avoit été malheureusement corrompu. Comme il seroit aisé de le prouver, s'il s'agissoient icy de critique.

LI. *Souviens-toy que la partie superieure de l'ame est invincible.*] Cet article est parfaitement beau. Nôtre ame est invincible, alors même qu'elle s'opiniâtre contre toute sorte de justice & de raison. Que sera-ce donc quand elle joindra à ses propres forces, celles de la justice dont le propre est de triompher de tout, & qu'un Poëte Grec appelle *la plus forte de toutes les choses*?

LII.

(a) 1 Cor. 3. 8. (b) Isa. 49. 4.

de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle résiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose après une meure délibération & par un choix raisonnable & juste? voilà pourquoy un esprit libre & patient est une forteresse imprenable; l'homme n'a point d'asyle plus seur où il puisse se retirer pour ne plus craindre de surprise. Celui qui ne le connoit pas, est ignorant; & celui qui le connoît & ne s'y retire pas, est malheureux.

LII. N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toy. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te blesse? non sans doute. Vois-tu un enfant malade? Je le voy bien, mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toujours de

LII. *N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent.*] Ce precepte est tres-sage. C'est Dieu qui nous envoie tout ce qui nous arrive, mais c'est nous qui l'expliquons, & qui le prenons toujours en mal au lieu de le prendre en bien. C'est en nous-mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux; & c'est ce que les Stoïciens condamnoient. Ils vouloient qu'on se contentât d'envisager l'objet tel qu'il est, & tel qu'il se présente d'abord, sans y rien ajouter, & sans en croire le rapport de notre imagination qui nous le déguise. On peut voir sur cela le chap. 1. du XIX. liv. d'Aulugelle.

de même dans tes premières pensées; n'y ajoute rien, de toy & rien ne t'arrivera que ce que tu vois, ou plutôt ajoutes y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le monde.

LIII. Le concombre est amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite-les. Cela suffit. Garde-toy bien de dire, pourquoy cela est-il dans le monde? car tu ferois la risée d'un physicien, comme tu le ferois d'un cordonnier & d'un menuisier, si tu trouvois mauvais qu'ils eussent dans leur boutique

Ou. plutôt ajoutes-y, mais en homme.] Cette reprise est merveilleuse. *Mon fils est malade, au lieu d'ajouter à ce premier objet, il mourra, je suis perdu, je ne puis plus vivre; ajoutes-y en homme qui connoît les causes de tout, il est mortel. Dieu n'a fait que me le prêter, c'est luy qui le redemande; il en est le maître, il peut le prendre quand il voudra; sa volonté soit faite & non pas la mienne.*

LIII. Le concombre est amer: n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin: évite les.] Antonia veut s'empêcher de tomber dans le ridicule de la plupart des gens qui condamnent tout ce dont ils ne connoissent pas l'utilité, & qui demandent, *Pourquoy cela est-il dans le monde?* Mais au lieu de s'attacher à rechercher l'usage de chaque chose, ce qui seroit trop long, il se contente de faire voir en general que tout ce qui nous paroît le plus inutile est, comme tout le reste, la matière dont la nature se sert pour produire tous les Ouvrages qui partent d'elle. Cet article est parfaitement beau & digne d'un grand Philosophe.

tique les rognures & les fleurs de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jeter tout leur rebut, au lieu que la Nature n'en a point, puis qu'il n'y a rien hors d'elle. Mais c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant dans son art : car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en sa propre substance tout ce qui se paroît corrompu, vieilly & inutile au-dedans d'elle, & s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux : de sorte qu'elle n'a besoin ny de matiere étrangere, ny de lieu pour y jeter ses ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ses actions; turbulent ou inquiet dans le commerce

Car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.] C'est ce que Seneque a fort bien dit. Omnia que usquam erant elusit & seipsum sui finem fecit. La nature a renfermé tout ce qui étoit par tout & s'est donnée elle-même pour bornes.

Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.] Cette idée me paroît heureuse & noble, la nature n'agit que sur elle, par elle & en elle. Et si quelque chose peut faire comprendre comment Dieu a créé le monde de rien, c'est ce qu'Antonin explique icy.

LIV. *Il ne faut jamais être lâche dans ses actions.] C'est le sens de cet article qui contient des preceptes excellens. Combien de gens ne reconnoît-on pas à ces caracteres qu'Antonin blâme ?*

ce du monde ; incertain & vague dans ses opinions ; opiniâtre & précipité dans ses jugemens , ny enfin trop occupé de ses emplois ou de ses affaires.

LV. On me tuë ; on me déchire , on me charge de maledictions. Que cela me fait-il ? cela empêche-t-il que mon ame ne soit toujours pure , prudente , sage , & juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amusoit à luy dire des injures , la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la bouë & du fumier , n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures , sans en être gâtée ? Que feras-tu donc pour voir au-dedans de toy une fontaine toujours vive , & non pas une citerne ? travaille incessamment à te procurer la liberté ,
la

LV. *Si quelqu'un assis près d'une fontaine.*] Je ne trouve rien de plus beau que cette comparaison. Comme une fontaine donne toujours son eau pure & nette , & dissipe les ordures qu'on jette dans son lit , il faut de même que l'homme fasse toujours de bonnes actions quelques obstacles qu'on luy oppose , & qu'il surmonte le mal par le bien.

Que feras-tu donc pour avoir au-dedans de toy une fontaine toujours vive ?] Cela ressemble bien à ce que JESUS-CHRIST dit dans saint Jean , que l'eau qu'il nous donne à boire produit en nous une fontaine saillante en vie éternelle. *Sei aqua , quam ego dabo ei , sit in eo fons aqua salientis in vitam aeternam.* Car les vertus dont Antonin parle , sont l'eau que Dieu donne , & que nous ne trouvons point en nous.

la simplicité, la douceur & la modestie.

LVI. Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait où il est. Et celuy qui ne sçait pas pourquoy il est créé, ne sçait ny quel est le monde, ny ce qu'il est luy-même. Celuy à qui l'une ou l'autre de ces deux connoissances manque, ne sçauroit rendre raison de luy-même, ny dire pourquoy il est né. Que te semble donc de celuy qui craint le blâme & qui desire les louanges de ces sortes de gens, qui la plûpart ne sçavent ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.

LVII.

LVI. *Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait pas où il est.*] Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde? les plus ignorans ne sçavent-ils pas qu'il y a des élemens, une terre, des cieux? Mais ce n'est pas ce qu'Antonin a voulu dire. Sçavoir qu'il y a un monde, c'est, dans le sens de cet Empereur sçavoir, comment il a été fait, & qui le gouverne; connoître ses différentes parties, & ce qui les unit; quelle portion de ce tout on est soy-même, & à quel usage on y est destiné? Ces deux connoissances, celle du monde & celle de soy-même, sont si liées & si dépendantes l'une de l'autre, qu'on ne peut être privé de l'une sans être privé de toutes les deux. Cela est tres-beau & tres-solidé.

Que te semble donc de celuy qui craint le blâme?] On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin ny de plus fort, que la maniere dont il laisse tirer les consequences des principes qu'il a posés.

Qui ne sçavent la plûpart ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.] On ne sçauroit peindre plus vivement ny en

LVII. Tu veux être loué d'un homme qui se maudit luy-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à luy-même. Car celui-là peut-il se plaire, qui se repent presque de tout ce qu'il fait ?

LVIII. Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet Esprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas moins diffuse & répandue, & ne se presente pas moins à celui qui sçait l'attirer, que l'air à celui qui a la respiration libre.

LIX. En general le vice ne nuit point au monde,

moins de mots, la misere de l'homme; il ne sçait où il est, ny ce qu'il est.

LVIII. *Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet esprit divin.*] Il y a pour nôtre ame un air natal, bien plus pur, & qui guerit bien plus seurement toutes ses maladies, que l'air natal que les Medecins nous ordonnent, ne guerit les maladies du corps. Heureux si nous sçavions recourir au premier, comme nous sommes soigneux de chercher l'autre !

LIX. *En general le vice ne nuit point au monde.*] Il est impossible que le vice nuise en general au monde, puis qu'il ne subsiste pas par luy-même, & qu'il n'est qu'un accident qui arrive à nôtre ame, qui par consequent est la seule qui en patit, pendant qu'elle n'a pas la force ou le courage de le chasser & de s'en defaire. C'est une verité qu'Epictete a démontrée par cette belle comparaison, *Comme on ne met pas un bus pour le*
manquer.

monde, & en particulier il ne nuit qu'à celui-là seul qui est le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne luy est pas moins indifferente que son corps & son esprit. Car quoy que nous soyons nés les uns pour les autres, nean-
moins

*manquer, aussi le mal ne subsiste-t-il pas dans le monde. Comme s'il disoit, si le mal subsistoit par luy-même, il seroit donc le but de ceux qui le commet-
troient, mais on voit au contraire que le but de tous les hommes est de l'éviter: car il n'y en a point qui ait dessein de faire le mal; quand ils le font c'est que ce mal étoit caché sous un bien faux & imaginaire, qui étoit le but qu'ils se propoisoient. Cela étant, comme on ne peut en disconvenir, si le mal subsistoit, il subsisteroit donc afin qu'on l'évitât, c'est à dire il seroit pour ne point être; ce qui est aussi absurde que de soutenir qu'un but est pour ne pas servir de but, & qu'on le met pour le manquer, ou pour ne l'avoir pas en vûe.*

LX. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.* Ce libre arbitre, c'est à dire la liberté de nous porter au bien ou au mal, est égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre: car cette détermination ruinerait cette liberté. Ainsi il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ny méchant; heureux ny malheureux. Son exemple peut ou me corriger, ou me séduire; mais il faut toujours que je donne mon consentement; & c'est un grand bonheur pour les hommes que personne ne puisse être rendu misérable, que par le vice qui est en luy: *Bono loco res humanae sunt quod nemo nisi visio suo miser est.*
Sénèque.

moins l'ame de chacun conserve toujours l'empire d'elle-même libre & independant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le soleil semble épandu par tout, & il l'est en effet; mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre: car cet épan-

LXI. *Le soleil semble épandu par tout il l'est en effet: mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre.*] Par une comparaison tres-fine & tres-solide Antonin explique tres-sensiblement de quelle maniere nôtre esprit doit faire ses fonctions & communiquer ses lumieres. Il doit ressembler, dit-il, au soleil, qui pour éclairer les objets ne leur partage pas sa lumiere, & ne s'en prive pas luy-même, mais au contraire en la retenant toute entiere au dedans de luy, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne & quand ses rayons, c'est à dire les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & solide, au lieu de tomber & de se perdre, ils changent seulement de détermination, & faisant un angle de reflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Nôtre esprit doit faire la même chose, sa lumiere en s'attachant à un sujet ne doit ny quitter sa source, ny tomber & se perdre quand elle trouve de la resistance dans le sujet qu'elle veut éclairer; il faut qu'elle se soutienne, & qu'en se détournant elle aille illuminer tout ce qui est en état de la recevoir. Si on s'oppose à elle, nôtre esprit n'en souffre non plus que le soleil quand ses rayons sont repoussez par un corps opaque. Ce qui s'y oppose en souffre seul en demeurant dans l'obscurité. Voilà quelle est la pensée d'Antonin. Si nous

épanchemens de lumiere n'est qu'une extension, c'est pourquoy on appelle ses rayons d'un mot qui signifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'est qu'un rayon tu prens garde à ce filet de lumiere qui entre par un petit trou dans un lieu obscur. Car il va tout droit, & il est coupé & rompu lors qu'il rencontre un corps opaque & solide qui s'oppose à son cours, &

nous la suivions, nous ne serions pas si opiniâtres dans nos disputes, & nous ne nous offenserions jamais qu'on résistât à nos raisons, qui éclaireront celui là, si elles n'éclaireront pas celui-cy. La seule chose qu'il y a à dire dans la comparaison dont il se sert, c'est que le Soleil ne donne sa lumiere que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & sans lequel nous n'en serions point éclairés, au lieu que nôtre esprit porte luy-même par tout sa lumiere sans aucun milieu. Et Dieu agit de cette maniere.

N'est qu'une extension.] Comme Antonin s'explique, il semble qu'il ait crû que les rayons de la lumiere sont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extension de la propre matiere du Soleil. La plupart des Philosophes de sa secte étoient assez méchans Physiciens pour confondre ainsi la lumiere primitive: c'est à dire les parties du corps lumineux, avec la lumiere dérivée, c'est à dire avec la lumiere que cause le mouvement de l'air que ce corps lumineux pousse à la ronde. Néanmoins on peut expliquer favorablement la pensée de cet Empereur en disant qu'icy par *extension* il n'a parlé que du mouvement de la matiere qui environne le Soleil, & qui étant étendue continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à se mouvoir, porte & transmet au long & au large l'action qu'il luy a communiquée.

& qui l'empêche d'éclairer l'air qui est derrière. Ce rayon demeure donc là, il se soutient sans tomber ny se perdre. Telle doit être la lumière de notre esprit; il faut qu'elle se détache de sa source sans la quitter; qu'elle s'épande sans se perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui luy résistent; & qu'elle ne s'écoule ny ne tombe point, mais qu'en se soutenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne donne pas un passage libre à ses rayons demeure dans l'obscurité.

LXII. Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de sentiment, ou d'avoir un autre sentiment. Si c'est le premier, tu ne sentiras donc point de mal. Et si c'est le dernier, tu feras un autre animal & tu ne cesseras pas de vivre.

LXIII. Les hommes sont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.

LXIV.

LXII. *Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de sentiment.*] Ce raisonnement étoit fort bon pour des Philosophes aveugles qui croyoient ou que l'ame mouroit avec le corps, ou qu'après leur séparation elle alloit se réunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous, qui connoissant la corruption de notre nature, & les peines réservées aux pecheurs, ne pouvons nous rassurer contre l'attente terrible de la Justice de Dieu que par notre pénitence, & en esperant en sa miséricorde.

LXIII. *Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.*]

Si

LXIV. Autre est le mouvement d'un flèche, & autre est le mouvement de nôtre esprit. Une flèche ne va bien que lors qu'elle va droit; mais nôtre esprit ne va pas moins bien quand il se détourne ou qu'il s'arreste sur un sujet pour le bien confiderer, que quand il va droit à son but.

LXV.

Si on les enseigne on les rend meilleurs, & si on les souffre on se rend meilleur soy-même.

LXIV. *Autre est le mouvement d'une fleche & autre le mouvement de nôtre esprit.* Antonin veut prevenir icy les impatiences, où l'on ne tombe que trop souvent dans les operations de l'esprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette precipitation au lieu de s'en approcher on s'en éloigne. C'est à une flèche à aller sans detour où l'on a visé, elle manque toujours son coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nôtre esprit ne peut pas, & ne doit pas toujours aller si directement. Il faut qu'il considere & qu'il tâte les objets voisins de celui qu'il veut connoître, & qu'il tourne autour d'eux, pour en examiner toutes les parties. Ce mouvement circulaire n'est pas moins droit que celui de la flèche, & ces detours l'approchent de son but au lieu de l'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela sensible. Dans la plupart de ses Dialogues il semble d'abord qu'il s'éloigne de son dessein par les frequentes digressions qu'il fait, mais enfin on est tout étonné de voir que ce qui sembloit l'en éloigner l'y a conduit d'une maniere merveilleuse, & que les veritez qu'il a expliquées par-cy par-là, étant ramassées, font & achevent ses demonstrations, qui ne seroient ny si sûres ny si droites, s'il y étoit allé tout droit.

LXV.

LXV. Entre dans l'esprit de tout le monde, & permets à tout le monde d'entrer dans le tien.

LXV. *Entre dans l'esprit de tout le monde.*] Ce precepte est tres-utile à tous les hommes, mais particulièrement aux Princes: le pouvoir absolu qu'ils ont, & dont il est aisé de faire un méchant usage, les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde, c'est à dire à chasser la credulité & la precipitation dans leurs jugemens; ils ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on dit, ou qu'on fait, il faut qu'ils approfondissent par quel esprit on agit & on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la premiere partie du precepte. L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées la feinte, la dissimulation, & la tromperie, que la politique humaine érige en vertu, & dont la Morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, sont des vices tres-odieux & tres-condamnables.

LIVRE NEUVIEME.

I. **T**out homme qui fait une injustice est impie. En effet, la nature universelle
ayant

I. *Tout homme qui fait une injustice est impie.*] Voilà déjà une grande verité dont Dieu a daigné éclairer les Payens, en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'injustice qui ne soit une impieté. Qu'on parle mal de son prochain; qu'on neglige de secourir un pauvre: qu'on fasse un mauvais usage de son temps & de ses talens; ce sont autant d'impietez, parce que ce sont autant d'injustices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui qui ne font pas consister l'impieté en tant de choses,

ayant créé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils se donnent des secours mutuels, celui qui viole cette loy commet une impiété envers la divinité la plus ancienne. Car la nature universelle est la mere de tous les êtres; & par consequent tous les êtres ont une liaison naturelle entr'eux. On l'appelle aussi vérité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez. Voilà pourquoy celui qui ment de son bon gré est impie, parce qu'il fait une injustice en trompant; & celui qui ment malgré luy est aussi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle, & qu'il se soustrait à la loy du monde en combattant contre la nature de l'univers. Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baissée & par son propre choix contre ses ordres, c'est à dire contre ses veritez fondamentales, & que par le mépris qu'il a eu pour les secours que cette
mere

On l'appelle aussi la vérité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez.] Car Dieu est également appelé la vérité & le pere de la vérité.

Et celui qui ment malgré luy & sans le sçavoir est aussi un impie.] Pendant que nous avons tant de complaisance pour le mensonge volontaire, & que nous luy donnons tant de passeports, un Philosophe Payen est persuadé que le mensonge involontaire est une impiété, & il le prouve par des raisons incontestables.

Car il combat contre elle, puis qu'il va tête baissée, & par son propre choix, contre ses ordres. C'est à dire, contre ses veritez fondamentales, & que par le mépris qu'il

mere commune luy avoit donnez, il s'est mais en état de ne pouvoir discerner la verité d'avec le mensonge. Celuy qui fuit la volupté comme un bien & qui fuit la douleur comme un mal, est encore un impie; car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste aux bons & aux méchans, puis qu'on voit ordinairement que les méchans sont dans les plaisirs, & qu'ils possèdent tous les biens qui les procurent, lors que les bons sont accablez de

qu'il a en &c.] Il n'y a pas là un mot qui ne soit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumieres nécessaires pour connoître les veritez fondamentales qu'il a établies, & qui sont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers, son ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire; elle vient purement de son choix; il a méprisé les secours que Dieu luy avoit donnez & ce n'est que par ce mépris qu'il est justement tombé dans l'aveuglement qui l'empêche de discerner la verité d'avec le mensonge. Que de veritez éclaircies par ce seul principe! & que de lumiere dans un Philosophe Payen!

Car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste.] C'est le piège funeste où celui qui a composé le Pseaume LXXII. avoit pensé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en se jettant dans le Temple du Seigneur, où il voit considéré la fin du juste & de l'impie : *Mei autem pedes pene effusi sunt gressus mei, qui relavi super iniquos pacem peccatorum videns, &c. Donec intrem in sanctorum Dei, & intelligam in novissimis eorum.*

de peines & de douleurs. D'ailleurs celui qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choses qui arrivent nécessairement dans la nature, ce qui déjà est impie; & celui qui court après la volupté ne s'empêchera jamais de commettre des injustices; cela est encore impie sans contredit: car toutes choses étant égales à la nature universelle, qui ne les auroit pas créées sans cela, il faut que ceux qui veulent suivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même esprit, & qu'ils les tiennent aussi pour indifferentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifferens la douleur & la volupté; la mort & la vie; la gloire & l'ignominie; dont la nature se sert également & sans distinction, est manifestement impie. Quand je dis que la nature s'en sert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une suite des choses qui se font & qui se succèdent les unes aux autres, selon le premier dessein de la providence par laquelle la Nature entreprit dans un certain temps la disposition & l'arrangement de cet univers, après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être, & distribué

Après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être.] Car rien n'arrive que selon les loix de la providence, Dieu ayant de toute éternité conçu en luy-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui étoit possible; comme cela a été expliqué ailleurs

bué par tout les semences fecondes, & de l'existence, & des changemens, & de la vicissitude continuelle de toutes choses.

II. C'est être parfaitement honnête homme, & avoir fait un voyage tres-heureux que de sortir de la vie sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite, c'est d'en sortir las, & degouté de ces vices, & sans souhaiter d'y croupir. L'experience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste? La corruption de l'esprit est une

leurs. Mais cette providence generale & premiere, s'il est permis de parler ainsi, n'empêche pas que Dieu n'agisse continuellement, puis que c'est luy-même qui execute tout ce qu'il a resolu. Car Dieu ne s'est pas contenté d'imaginer & de le disposer une fois les choses dans le commencement des temps, pour cesser ensuite comme un Legislatteur se repose après avoir donné ses Loix. La bonté de Dieu n'a ny commencement, ny fin, puis qu'elle est en luy & de son essence, & Dieu n'est pas tantôt present, & tantôt absent. Il est toujours present à tout sans être renfermé dans rien, & sa providence s'étend actuellement sur toutes choses.

II. *Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite.*] Les hommes ne peuvent guere aspirer au premier bonheur; car il est bien difficile, sur-tout pendant une longue vie, qu'ils soient exempts de tous ces vices, mais rien n'empêche qu'ils n'obtiennent le second, qui est de les avoir en horreur, de s'en repentir & de souhaiter de s'en défaire.

une peste bien plus dangereuse & plus mortelle que la corruption & l'intemperie de l'air que nous respiront. Celle-cy est la mort des animaux entant qu'animaux, & l'autre est la mort des hommes entant qu'hommes.

III. Ne méprise point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur comme une de choses que la nature a ordonnées. Car il n'est pas moins naturel de mourir & d'être dissous, que d'être jeune ou vieux; de croître; d'entrer dans la fleur de son âge; d'avoir des dents, de la barbe & des cheveux; & que de fournir à toutes les autres operations de la nature, selon les différentes saisons de la vie. Il est donc du devoir d'un homme sage & prudent de ne faire point le temeraire, d'être modéré

Celle-cy est la mort des animaux.] L'une ne tuë que le corps, & l'autre tuë le corps & l'ame.

III. *Ne méprise point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur.]* La mort étant une des fonctions de la nature, il faut être sur celle-là comme sur toutes les autres, c'est à dire, l'attendre tranquillement sans la desirer, ny la craindre. Mais cela peut-il s'accorder avec le mépris que la religion nous enseigne d'avoir pour la mort? parfaitement; nous ne méprisons pas la mort entant qu'elle est une action de la nature; nous la méprisons entant qu'elle est souvent un vain fantôme qui veut nous épouvanter, comme si son pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites; qu'elle pût nuire aux gens de bien, & que nous ne fussions pas assurez de triompher d'elle. C'est ainsi que les Martyrs l'ont méprisée avec un courage plein d'humilité.

deré, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. En un mot attens le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attens celui où l'enfant dont ta femme est grosse, sortira du ventre de sa mere. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais que peut pourtant donner du courage, & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort que de bien considerer les objets que t'environnent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange société ton ame ne sera plus engagée ni confondue. Ce n'est pas qu'il faille choquer ni offenser les autres, au contraire il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui ayent les mêmes sentimens que nous. Car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer & nous retenir dans ce monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes goûts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à souffrir

Ce n'est pas qu'il faille choquer ny offenser les autres.] Comme ce qu'il vient de dire paroît dur; & semble inspirer la haine ou le mépris des autres hommes, il a soin de l'adoucir en expliquant sa pensée.

Tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes.] Antonin
ne

frir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes ; elle est si grande qu'on est souvent obligé de dire : O mort, viens promptement à mon secours, de peur que je ne m'oublie , & que je ne sois enfin différent de moy-même.

IV. Celuy qui peche, peche contre luy, & celuy qui fait une injustice se fait du mal à luy-même en se rendant méchant.

V. Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant quelque chose.

VI.

ne parle pas icy de la contrariété sur les choses indifférentes qui causent tous les jours tant de disputes parmi les hommes ; il parle de la contrariété sur les choses essentielles, comme sur le juste & l'injuste ; le bien & le mal ; & sur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus dégouter de la vie que ces contradictions.

O mort, viens promptement à mon secours, de peur que je ne m'oublie.] C'est-à-dire, de peur que les opinions depravées des autres ne me séduisent, & que je ne me laisse enfin emporter au torrent. Car comme dit l'Auteur du livre de la Sagesse, le charme de la dépravation est grand ; il éteint facilement le bien & la concupiscence effrénée change l'ame sans malice, & corrompt le meilleur naturel. Ce n'est que par une grace particulière du Ciel qu'on résiste à tant de pernicieux exemples.

V. Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien.] Car l'homme n'est pas seulement né pour ne pas faire le mal, il est né pour faire le bien, & c'est ce que JESUS-CHRIST a voulu nous apprendre par la parabole de l'homme qui ayant reçu un talent de son Maître

VI. C'est assez pour le present d'avoir une opinion saine des choses ; d'agir pour le bien de la société , & d'être disposé à recevoir agreablement tout ce qui viendra de la cause generale & universelle.

VII. Defais-toy de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes desirs, & conservé ton ame libre & independante.

VIII. Une même ame a été distribuée à tous les animaux sans raison , & un même esprit intelligent a été donné aux animaux raisonnables , comme toutes les choses terrestres

Maitre l'avoit enfouï , & s'étoit contenté de ne pas le perdre. (a)

VI. *C'est assez pour le present d'avoir une opinion saine des choses.*] Antonin se parle ainsi à luy-même pour chasser quelque imagination facheuse qui venoit troubler sa tranquillité.

VII. *Retiens tes mouvemens.*] Retenir ses mouvemens c'est les remettre dans les bornes qu'ils doivent avoir, les rapporter au bien de la société, les faire avec exception , & les proportionner au merite des choses.

Eteins tes desirs.] Car les hommes ne savent point de tout ce qu'ils doivent desirer.

VIII. *Et un même esprit intelligent a esté donné aux animaux raisonnables.*] Quoy que cela ne soit pas vray dans le sens des Stoïciens qui croyoient que cet esprit intelligent étoit une partie de Dieu même, il ne laisse pas d'être vray au fond. Le même esprit a esté donné à tous les hommes, il n'est différent qu'à proportion du différent usage qu'ils en font, & des différentes graces que Dieu y ajoute.

IX.

êtres n'ont qu'une même terre , & comme tout ce qui voit & qui respire ne voit que la même lumière , & ne respire que le même air.

IX. Tous les êtres qui ont quelque chose de commun entr'eux, tâchent de se joindre. Ce qui est de terre tend vers la terre ; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air ; de sorte que pour les tenir séparées, il faut leur faire violence. Le feu se porte en haut à cause du feu élémentaire. Le feu d'icy-bas est si prompt à s'embraser & à s'unir ensemble, que même tout ce qu'il y a de matériel & d'un peu sec, s'enflâme facilement, parce qu'il est moins mêlé avec ce qui pourroit l'empêcher de prendre feu. De même aussi tout ce qui participe à la nature intelligente & raisonnable tend d'autant

IX. Tous les êtres qui ont quelque chose de commun entr'eux, tachent de se joindre.] Antonin prouve icy que tous les êtres ont une inclination & une pente naturelle à s'unir avec leurs semblables, & que cette inclination est plus forte à mesure qu'ils sont plus parfaits. Il n'y a que l'homme qui rebelle à cette loy generale de la nature tâche de rompre ses liens & de mépriser l'union qu'elle luy inspire. Mais cette même revolte est une des plus sensibles preuves de ce qu'il établit : car il a beau faire, la nature est toujours la plus forte : s'il se détache de l'un, il faut nécessairement qu'il se joigne à l'autre , & plus il s'éloigne, plus il serre ses nœuds. Tout ce chapitre est admirable.

tant plus vers son origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui luy est naturel, qu'il est plus excellent & plus accompli. C'est de là que parmy les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de pousins, & comme des amours : car déjà ils sont animez, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans le bois. Parmy les animaux raisonnables il y a des republiques, des amitez, des maisons, des assemblées, & au milieu même des plus grandes guerres il y a des trêves & des traitez de paix. Et dans les creatures encore plus parfaites, quoiqu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une ma-
niere

Et comme des amours.] Il dit *comme des amours*, parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de véritables passions ; ils disoient seulement qu'ils avoient *comme des passions*. Car les passions, disoient ils, sont des modifications de la raison, & ne subsistent pas sans elle. L'opinion que les animaux ne sont que des machines, n'est donc pas née aujourd'huy.

Une maniere d'union comme dans les astres.] Car quoy que les astres soient éloignez & separez les uns des autres, ils sont en quelque maniere unis par leurs fonctions ; ils ne sont pas moins d'accord que constans dans leur course & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Createur.

niere d'union comme dans les astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espece de sympathie à des astres entierement separez. Mais voy ce qui arrive presentement; les creatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection reciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuir, elles sont toujours arrestées; la nature est la plus forte; & si tu y prens bien garde, tu verras manifestement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plutôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme desuny & separe de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en son temps. Car quoy que

Les creatures raisonnables sont les seules.] Avec quelle force & quelle adresse Antonin meticy la corruption des hommes dans tout son jour?

Mais elles ont beau fuir, elles sont toujours arrestées.] Cela est vray, & cela suffit pour la preuve de ce qu'il veut établir; mais les hommes n'en sont pas plus heureux, & leur revolte n'en est pas moins grande; ils se separent des bons & se joignent aux méchans.

On trouveroit plutôt un corps terrestre entierement détaché de tout autre corps.] Rien ne marque mieux que cette idée la necessité de l'union, les hommes ne sçauroient se passer de ce secours; les plus scelerats le recherchent.

que l'usage ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément. La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.

XI. Corrige & redresse les méchans si tu le peux ; sinon, souviens-toy que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité.

Les

X. Car quoy que l'usage ait consacré cette expression à la vigne. & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément.] Antonin a crû être le premier qui se soit servi figurément de cette expression *porter du fruit*. Car autrement il n'auroit pas cherché cette espece d'excuse, & cela semble prouver qu'il n'avoit pas lu les livres de l'Ecriture sainte, où rien n'est plus ordinaire que cette expression.

La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, & comme pour tout le monde.] Tous les fruits qui ne sont pas utiles à la société, ne sont que les fruits d'une raison altérée & corrompue. Car comme la raison est commune à tous les hommes, il faut nécessairement que les fruits quelle porte leur soient aussi communs. On trouvera ce principe admirable si on l'examine bien. Il n'est rien de plus aisé que de juger sur ce pied là de la raison des hommes, à *fructibus eorum cognoscetis eos*. Vous les connoîtrez à leurs fruits.

XI. Souviens-toy que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité.] Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité seroient des vertus inutiles.

Les Dieux mêmes usent tous les jours de clemence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leurs secours; ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu doit dire qui t'en empêche.

XII. Travaille, non pas comme un misérable, ny pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aye seulement en vûë de faire ce que la société demande de toy.

XII.

Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empêche.] Cet argument est plus pressant qu'il ne paroît; car il n'y a point d'homme en quelque état qu'il soit, qui puisse alleguer une excuse legitime & valable pour s'empêcher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

XII. *Travaille, non pas comme un misérable.*] C'est à dire, en te plaignant toujours, comme si ce travail étoit au dessus de tes forces, & qu'il te rendît malheureux; car il n'y a rien de plus indigne d'un honnête homme, c'est pourquoy Sophocle a mis dans la bouche d'Hercule ces belles paroles.

(a) ἀλλ' ἀγενάκ[ε]σσι δ' ἐν ἐσπέρην κακοῖς.

Mais je soutenois tous mes travaux sans me plaindre.

Ny pour attirer l'admiration ou la pitié.] Car le plus souvent ceux qui pratiquent des austeritez si grandes, ne le font que pour être vûs des hommes. Platon dit fort bien un jour à des gens qui admiroient la patience de Diogene, & qui avoient pitié de luy de ce qu'il se baignoit dans l'eau glacée: *Si vous voulez avoir pitié de luy, vous n'avez qu'à vous retirer, & à ne le plus voir.* Ne les regardez plus, ils ne seront plus si ennemis d'eux-mêmes.

XIII. Aujourd'huy je me suis mis hors de tout chagrin & de toute inquietude, ou plutôt j'ay mis tous mes chagrins & toutes mes inquietudes dehors : car ils n'étoient pas hors de moy, mais au dedans, c'est à dire dans mes opinions.

XIV. Toutes les choses du monde sont semblables, & toujours les mêmes ; communes & ordinaires dans leur usage ; momentanées dans leurs cours ; & méprisables dans leur matiere. En un mot tout ce qui subsiste presentement est comme ce qui étoit du temps de ceux que nous avons enterrez.

XV. Les choses sont hors de nous & comme à la porte, sans rien sçavoir d'elles-mêmes, & sans nous declarer ce qu'elles sont. Qui est-ce donc qui nous le declare, & qui en juge ? C'est l'esprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raisonnables & nez pour la société, ne consiste pas dans

XIV. *Toutes les choses du monde sont semblables & toujours les mêmes.*] Car le monde ne joue qu'un seul & même rôle, & de plus fort court. Quand il a achevé, il n'y sçait d'autre finesse que de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raisonnables & nez pour la société.*] Il est important de faire icy une distinction tres-necessaire. Pour ce qui regarde les hommes & la société, Antonin a raison de dire que notre persuasion est une des choses indifferentes, & qu'il n'y a de bien ny de mal, de vertu ny de vice que dans

dans la persuasion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jetée; d'être portée en bas, ny un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'intérieur des hommes, *examine-les*, & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choses sont dans un continuel changement; toy-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'est qu'une espèce de corruption continuelle. Il en est de même du monde entier.

XX. C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser-là.

XXI.

dans l'action. Mais par rapport à nôtre ame, à la Religion & à Dieu, si la persuasion seule ne fait pas toujours le bien, elle fait le mal. C'est la source & le principe du péché; car comme JESUS-CHRIST nous l'a enseigné, (a) de la persuasion, c'est à dire, de la disposition du cœur, partent tous les crimes, & ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. C'est de quoy Antonin étoit très-persuadé.

XVII. *Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jetée d'être portée en bas.*] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article xx. du Liv. VIII. car c'est la même chose.

XX. *C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser là.*] La faute d'un autre ne fait rien pour moy, puis qu'elle ne peut me rendre méchant, sans que j'y

S 6

con

(a) Matth. 15. 19. Marc. 7. 21.

XXI. Toute cessation d'action, de mouvement & d'opinion, est une espece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'est à dire les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'adolescence & dans la vieillesse, sont encore une mort. Qu'y a-t-il là de si terrible? Confidere après cela la vie que tu as passée sous ton ayeul, ensuite sous ta mere, & enfin sous ton pere; & en pensant à toutes les differentes cessations & changemens que tu as éprouvez dans tous ces états, demande-toy à toy-même si c'est un si grand mal. Par une consequence évidente & juste, tu trouveras de même que le changement & la cessation de la vie entiere n'en scauroient être un non plus.

XXII

consente. Il faut donc la laisser là, à moins que le bien de la société ne requiere qu'on la releve, & qu'on la fasse connoître. Mais il faut bien examiner auparavant cette necessité.

XXI. *Les differens âges, c'est à dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse.*] Comme le printemps est la mort de l'hyver; l'esté celle du printemps; & l'hyver celle de l'esté; il en est de même des saisons de la vie. Celle qui suit est la mort de celle qui precede. L'enfance meurt quand nous entrons dans l'adolescence. Celle-cy finit quand l'âge viril arrive; & la vieillesse est le dernier soupir de l'âge parfait. Avez-vous senti, comme dit saint Jérôme dans quelqu'une de ses Lettres, tous ces differens passages d'un état à l'autre. Car c'est proprement mourir. Pourquoi donc après avoir passé par tant de morts craindrions-nous la dernière?

XXII

XXII. Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain. Le tien, pour le rendre juste; celuy de l'univers, pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; & celuy de ton prochain, pour connoître s'il agit par raison, & en même temps pour te dire souvent à toy-même que c'est ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de près ou de loin à cette fin, separe & déchire ta vie, & l'empêche d'être une; enfin elle est seditieuse, comme celuy qui fait une sedition & une revolte

XXII. *Examine bien ton esprit, celuy de l'univers, & celuy de ton prochain.*] Cela répond aux trois devoirs qui lient l'homme. Le premier est envers Dieu, le second envers luy-même, & le troisième envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société.*] Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être séparé un seul moment de la société, il ne luy est pas permis non plus de faire aucune action qui ne remplisse quelqu'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors de cette vûë, & pour un autre fin, sont non seulement inutiles, mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que JESUS CHRIST nous dit: *Je vous declare qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

revolte dans un Etat, en rompant, autant qu'il dépend de luy, sa concorde & son harmonie.

XXIV. *Veux-tu ſçavoir ce que ſont les occupations des hommes ? des querelles & des jeux d'enfant. Et eux-mêmes que ſont-ils ? des eſprits qui portent & promènent des cadavres, afin que l'on voye à l'œil, & qu'on touche à la main, ce qu'Homere dit des morts qui ſe promènent dans les enfers.*

XXV. *Regarde à la qualité de la forme, ſe-
pare-*

XXIV. *Afin que l'on voye à l'œil & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui ſe promènent dans les Enfers.]* Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce paſſage, me perſuadent qu'il eſtoit fort obſcur, & j'oſe eſperer qu'on ſera content de l'explication que je luy ay donnée. Le ſens en eſt parfaitement beau. Dans l'onzième Livre de l'Odyſſée Homere décrit la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers, & la converſation qu'il a avec les morts, & ce Livre eſt appellé par cette raiſon *Necia*. C'eſt ce qui a fourni cette belle idée à Antonin qui dit que dans ce monde les hommes ne ſont qu'une représentation, une image palpable de ce qui ſe paſſe dans les Enfers. Icy comme là on ne voit que des ombres, avec cette différence qu'icy on les touche, & que là on ne ſçauroit les toucher. Avant Antonin Sophocle avoit dit dans ſon *Ajax* : *Je vois que nous tous qui vivons ſur la terre, nous ne ſommes que des ombres & des phanſômes vains.* Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de ſel à la penſée du Poète.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.]* Il faut ôter le maſque aux choſes auſſi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or ôter le maſque aux cho-
ſes.

pare-la de la matiere , examine-la bien , & determine ensuite à peu près le temps ordinaire de sa durée.

XXVI. Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton esprit fit les choses pour lesquelles il a été créé. Mais c'est assez , *ne fais plus la même chose.*

XXVII. Quand on te blâme , ou qu'on te hait , ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens , entre dans l'esprit de ces gens-là , penetre dans leur intention , & voy quels ils sont , tu verras en même-temps que quelque chose qu'ils pensent de toy , tu dois ne t'en pas chagriner ; mais au contraire leur vouloir du bien , car ils sont naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner , par les songes & par les oracles , les secours dont ils ont besoin pour

les c'est considerer leur forme separément de leur matiere ; car c'est ordinairement la forme qui nous épouvante , ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.*] On peut dire que tous nos maux viennent de cette cause.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*] Puis que Dieu même qui est plus offensé que toy ne laisse pas d'avoir de la bonté pour les méchans , pourquoy refuses-tu d'en avoir ?

Par les songes & par les oracles.] Il a esté déjà parlé des songes. Pour les oracles , il est certain qu'Antonin y ajoutoit beaucoup de foy , & sa superstition pensa luy coûter un jour la ruine de ses affaires dans un combat qu'il perdit.

pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquietude & d'empressement.

XXVIII. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle, qui en roulant ramene les siècles, & fait monter ce qui étoit rampant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, & cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a déterminé; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par sa providence, & que tout le reste arrive en conséquence de cette première impulsion, & ait toujours sa cause marquée; ou enfin ce sont les atomes & le hasard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout dépend du hasard, n'en depends-tu pas aussi?

XXIX.

XXVIII. *Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, &c. ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement.*] L'un n'exclut pas l'autre. Ils sont tous deux vrais, la providence a donné une fois le mouvement, mais cela n'empêche pas qu'elle n'agisse toujours sur chaque chose, comme cela a été prouvé ailleurs.

Si tout dépend du hasard, n'en depends-tu pas aussi?] Ce n'étoit pas l'opinion d'Antonin, mais il veut faire voir aux Epicuriens que selon leurs principes mêmes ils ne doivent ny murmurer, ny se plaindre, puisque le hasard gouverne tout, il nous gouverne par conséquent nous-mêmes; or il y a de l'injustice & de la folie à vouloir être seul exempt d'une loy générale & universelle.

XXXI.

XXIX. La terre nous couvrira bien-tôt tous, & se convertira en d'autres choses qui se convertiront ensuite en d'autres jusques à l'infini. Tout homme qui considérera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est terrestre & mortel.

XXX. La cause première de toutes choses est un torrent qui entraîne tout, & qui ne s'arrête jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands Politiques, & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie sont méprisables ! ce ne sont que des enfans. Mon ami, de quoy s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toy.

Tra-

XXXI. *Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques.*] Antonin veut s'empêcher icy de donner dans le piège de certains Sophistes qui se piquant d'être grands Politiques & grands Philosophes tout ensemble, se vantoient d'enseigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la Politique avec les maximes de la Philosophie. Cet Empereur se moque de ces vaines promesses & avec raison. Tout la Politique d'un bon Prince consiste à faire ce que Dieu demande de luy. S'il le fait, la Philosophie & la Politique sont d'accord, il n'est pas nécessaire qu'il en sçache davantage. Ceux qui étudient si fort les moyens de les accorder, cherchent bien plutôt à les brouiller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépens de l'autre.

Travaille donc, si tu le peux, & ne regarde point si cela sera scû. N'attends point icy une Republique comme celle de Platon; mais commence, & quelque peu de progrès que tu fasses d'abord, ne pense pas que ce soit peu de chose; car qui est-ce qui pourra changer entierement toutes les opinions des hommes? & sans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeissance forcée, & qu'une servitude

N'attends point icy une Republique, comme celle de Platon.] Quand on se moquoit de ces Sophistes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur science de vaine & de chimerique, ils avoient accoustumé d'alleguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'est à dire, les Livres de la Republique, où ce Philosophe accorde d'une maniere merveilleuse la Politique avec la Religion. Pour prevenir donc cette objection, ce sage Empereur dit qu'il ne faut pas esperer de voir icy bas un Etat comme celuy que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée, les Princes n'ont pas ce pouvoir, puis qu'il ne depend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Aussi Platon n'a-t-il fait cette description que pour donner le modele parfait d'un gouvernement très-juste, afin que tous les Etats puissent sur ce portrait juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui desesperé de pouvoir porter les choses à cette perfection? Il faut qu'il fasse ce qui depend de luy, qu'il obeïsse à Dieu, & qu'il luy laisse le soin du reste.

Et sans ce changement, que peut-on attendre d'eux qu'une obeissance forcée.] Ce passage est tres-remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obeissance ou forcée ou interessée de ceux qui n'ont pas les saines opinions, c'est-à-dire, qui confondent le juste & l'injuste, &

virtu de accompagnée de larmes & de soupirs ?
 Va presentement & me parle d'Alexandre, de
 Philippe, & de Demetrius Phalereus. C'est à
 eux à voir s'ils ont bien connu ce que deman-
 de la Nature universelle, & s'ils ont profité de
 ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité
 affectée comme des Rois de Theatre, per-
 sonne ne me condamne à les imiter. La Philo-
 sophie agit d'une maniere modeste & simple;
 ne

& ne connoissent pas tous leurs devoirs. Aussi Socra-
 te prouve en quelque endroit, que plus un homme est
 instruit, plus il obéit avec soumission à son Prince le-
 gitime. Quand il n'y auroit que ce seul interest, il est
 assez grand pour devoir obliger les Princes à favoriser
 les Lettres qui sont un des plus solides appuis de leur gran-
 deur.

*Va presentement & me parle d'Alexandre, de Phi-
 lippe, & de Demetrius Phalereus.*] C'étoient-là les ex-
 emples que ces Sophistes citoient comme de grands
 hommes qui avoient sçu toujours garder une certaine
 gravité avec les Peuples, & accorder la Politique avec
 la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette
 matiere par le respect qu'il a pour ces grands noms, il se
 contente de dire que c'est à eux à voir s'ils ont esté tels qu'ils
 ont voulu paroître, & si leurs actions ont répondu à leur
 gravité; car la gravité peut être fausse, au lieu que la justice
 ne l'est jamais.

La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple.]
 Voila en deux mots le caractère d'Antonin. Il regar-
 de l'orgueilleuse gravité comme la marque d'un Prince
 qui fait ceder la Religion à la Politique; & au contrai-
 re il regarde la simplicité & la modestie comme le
 veritable caractère d'un Prince qui tient la Politique
 humiliée sous la Religion. Il n'estoit donc as de l'o-
 pinion.

ne me porte donc point à une orgueilleuse gravité.

XXXII. Il faut regarder d'enhaut ces millions de troupeaux, cette variété infinie de ceremonies dans la Religion, ces différentes navigations dans la tempête & dans la bonace; toutes les différences des choses qui sont, qui arrivent, & qui passent. Il faut considérer aussi la vie de ceux qui ont vécu avant nous, celle de ceux qui vivront après, & celle des peuples qui vivent presentement dans les nations barbares, & se dire à soy-même: Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoissent pas même ton nom? combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps? & parmi ceux qui te connoissent & qui te loüent presentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blâmeront bien-tôt? Enfin, il faut se persuader que ny la memoire de nôtre nom, ni la gloire, ni rien de tout ce qu'on voit icy bas, n'est digne de nos soins, ni de nôtre estime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choses

pinion de ceux qui soutiennent que les affaires d'Etat ont des preceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y sont ineptes & dangereuses.

XXXII. *Il faut regarder d'enhaut ces millions de troupeaux.*] Car le moyen le plus seur pour trouver toutes les choses du monde petites & indignes de nôtre estime, c'est de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII.

ses qui viennent du dehors, & juste dans celles qui viennent de toy. C'est à dire, dans toutes desirs & dans toutes tes actions n'aye d'autre vûë que l'utilité du public; car voilà ce qui est conforme à la nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choses superflues qui te troublent, & qui consistent toutes entieres dans ton opinion. Et le plus sur moyen de te mettre au large, c'est de faire passer devant toy le monde entier comme en revûë, & sur tout ton propre siecle; de considerer separément le changement soudain qui arrive à chaque chose en particulier, & de penser que tout le temps qui coule depuis qu'elle est formée jusqu'à ce qu'elle soit détruite, est tres-court, & que comme celuy qui precede sa naissance est infini, celuy qui suivra sa mort le sera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois perira tres-promptement. Ceux qui le verront perir, periront bien-tôt eux-mêmes; & celuy qui est mort dans une extreme vieillesse, sera bien-tôt égal à celuy qui est mort fort jeune.

XXXVI.

XXXIII. *C'est à dire, dans tous tes desirs & dans toutes tes actions.*] Il explique ce que c'est qu'estre juste, les actions seules ne suffisent pas, si les desirs n'y répondent.

XXXV. *Et celuy qui est mort dans une extreme vieillesse sera bien-tôt égal à celuy qui est mort fort jeune.*] Car tout le passé est égal, & d'ailleurs un homme qui
aura

XXXVI. Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là ; quelles occupations ils ont ; quelles sont les choses par lesquelles on peut attirer leur amour & leurs respects. Enfin regarde leurs ames toutes nuës, & voy que quand elles prétendent servir par leurs louanges, & nuire par leurs satires, c'est une pure vanité.

XXXVII. La perte de la vie n'est qu'un échange. C'est à cela que se plaît la Nature universelle, qui fait tout si bien & si sagement. Cela a été toujours & sera de même jusqu'à l'infini. Qui es-tu donc, toi qui dis que tout a été mal dès le commencement & ira toujours mal de même ? Quoy ! parmi tant de Dieux dont

aura vécu mille ans, sera tout aussi long-temps mort, qu'il étoit mort en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel est l'esprit de ces gens là, quelles occupations ils ont.*] Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous moquerions de leurs mepris, & rougirions de leurs louanges.

C'est une pure vanité.] Il n'y a rien de plus vrai que cette décision. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains !

XXXVII. *Qui es-tu donc toi qui dis que tout a été mal dès le commencement ?*] Antonin combat icy le sentiment de ceux qui soutenoient que le monde n'est que desordre & que confusion, & qu'il se gouverne au hazard. Est-ce à un ver de terre de décider ainsi d'une chose qui est si fort au-dessus de luy ? Quoy ! il se constitue juge des ouvrages de la Nature universelle qui l'a formé, & il se prétend plus parfait que sa cause. Quel aveuglement, & quelle temerité !

Quoy ! parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde

dont tu crois que le monde est rempli, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu la force de corriger ce desordre? & le monde est donc condamné à être éternellement malheureux?

XXXVIII. La matiere de chaque chose n'est que pourriture; de l'eau, de la poudre, des os, del'ordure. Le marbre n'est qu'un calus de la terre; l'argent & l'or n'en sont que la lie. Les étoffes ne sont que les excremens des animaux; la pourpre n'est que le sang d'un coquillage; & ainsi du reste. Ta vie même est quelque chose de pareil; elle vient de là & elle y retourne.

XXXIX.

de est rempli.] Quoy que les Stoïciens crüssent un seul Dieu createur & maître de toutes choses, ils ne laissoient pas d'établir plusieurs Divinitez inferieures plus ou moins parfaites selon que l'esprit du premier être leur étoit plus ou moins communiqué.

Et le monde est donc condamné à être éternellement malheureux?] Cela ne scauroit être. Dieu ne peut avoir rien créé dans la vûe de le rendre malheureux. Ainsi la malediction tombée sur le monde n'est pas l'ouvrage de Dieu; mais, ce qu'Antonin n'a pas connu, elle est l'ouvrage du peché: car le monde entier est sujet au Demon; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'est fait homme que pour le sauver.

XXXVIII. La matiere de chaque chose n'est que pourriture.] Voicy un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on fasse pour apprendre à mépriser tout ce qui est perissable & mortel.

Ta vie même est quelque chose de pareil.] Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la
cor-

XXXIX. C'est avoir assez vécu dans la misere, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'est-ce qui te trouble? que trouves-tu là de nouveau? qu'est-ce qui t'épouvente? Est-ce la forme? regarde-la. Est-ce la matiere? examine-la. Il n'y a rien au delà de ces deux choses. Sois donc desormais plus simple, plus équitable & plus complaisant envers les Dieux.

XL. Voir ce monde cent années ou ne le voir que trois, tout cela est égal.

XLI. S'il a peché, le mal est en luy. Mais peut-être n'a-t-il pas peché.

XLII. Ou tout ce qui arrive part d'une même source intelligente, & arrive également pour tout le corps; & ainsi il ne faut pas qu'une partie se plaigne d'une chose qui est desti-
née

corruption, & ne finit que par la corruption. Comment est-on donc attaché à une chose corrompue.

XLI. *S'il a peché, le mal est en luy, mais peut-être n'a-t-il pas peché.*] Il est si difficile de juger sainement des actions de nôtre prochain, que le plus seur est de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en fassions des jugemens temeraires. C'est pourquoy Nôtre Seigneur nous dit: (a) *Ne jugez point, afin qu'on ne soye point jugez.* Pourquoy juges-tu ton frere qui est peut-être plus innocent que toy? (b) *Celuy qui juge son frere, médis de la loy, & juge la loy.* Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'à luy-même. Mais peut-être n'a-t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu qui nous jugera tous selon nos œuvres.

XLII.

(a) Matth. 7. 1. (b) Jacq. 4. 11.

née pour le tout, & non pas pour elle seule; ou tout se fait par le concours fortuit des atomes, & le monde n'est qu'un mélange & qu'une dissipation. Dequoy t'étonnes-tu donc? & pourquoy dis-tu à ton esprit; tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoy les pries-tu? & s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoy ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien? Car si les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent sur-tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela

XLII. *Et pourquoy dis-tu à ton esprit, tu es mort, tu es perdu? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, &c.]* Quand nous disons, je suis perdu, nous ne pouvons le dire qu'à nôtre esprit, puis que le corps ne perit point. Or cette plainte est ridicule, car nôtre esprit étant immatériel, il ne peut perir par conséquent, & comme il ne subsiste pas par le concours fortuit des atomes, il ne se détruit pas non plus par leur desunion & par leur derangement. Ce raisonnement d'Antonin est vray au fond, mais c'est une de ces regles qui excèdent nôtre usage, ce sont de ces pointes élevées de la Philosophie sur lesquelles aucun estre humain ne se peut rasseoir.

cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entière liberté de ce qui dépend uniquement de toy, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le désirer dans la servitude & dans la bassesse? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir? commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras. Celuy-cy prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa maîtresse; & toy prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celuy-là demande d'être

XLIII. *Et que de la désirer dans la servitude & dans la bassesse.*] Car on est esclave de tout ce qu'on desire, ou que l'on craint.

Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir?] Ce passage est fort beau. Antonin y reconnoît & avouë clairement que quoy que Dieu en nous donnant le libre arbitre nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laisse pas de nous secourir encore pour nous porter à le faire, & ce nouveau secours ne détruit nullement nôtre liberté. Car c'est par la douceur de ses inspirations efficaces qu'il determine nôtre cœur sans luy imposer de nécessité, & en luy laissant toujours la liberté du choix.

Comme nec seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras.] Antonin a bien connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le luy demandent. Et c'est ce que Nôtre Seigneur nous dit (a) *A combien plus forte raison votre Pere qui est au Ciel vous donnera t-il son bon esprit quand vous le luy demanderez?*

XLIV.

(a) Luc. 11. 13.

d'être défait d'une telle chose; & toy demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre que son fils ne meure point; & toy prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot tourne ainsi toutes tes prieres, & tu en verras le fruit.

XLIV. Epicure dit en quelque endroit :
Dans mes maladies je n'entretiens nullement de mon mal ceux qui me venoient voir, & je n'avois point avec eux de ces conversations de malade; mais je passois les journées à discourir des principes des choses, & sur-tout, à prouver que l'ame en participant aux douleurs du corps, peut conserver sa tranquillité & se maintenir dans la possession de son véritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir comme si c'étoit

XLIV Et je n'avois point avec eux de ces conversations de malade.] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne icy. Dans les moindres maladies ils ne sçavent parler que de leur mal, ils en font si frapés qu'ils en parlent même fort long-temps après leur guérison. Quelle foiblesse, & quelle ignorance! Si ces conversations de malade paroissent meschantes & indignes à Epicure, que ne doivent elles point paroître à un Chrétien?

En me mettant entre les mains des Medecins je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir.] Ces paroles sont plus précieuses que l'or. Elles nous apprennent à corriger un abus qui n'est que trop ordinaire. L'amour demesurée que nous avons pour la vie fait tout l'orgueil

c'étoit une chose bien considerable que de me redonner la santé. Et en ce temps-la même, je passois ma vie doucement & heureusement. Fais donc comme luy, & dans les maladies & dans tous les autres accidens, que rien ne te separe jamais de la Philosophie, & ne t'amuse point à discourir avec les sots, ni avec les Physiciens. C'est une regle commune à tous les métiers & à tous les arts, qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'un fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.

XLV. *Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande toy à toy-même : Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne se peut. Ne demande donc point l'impossible. Celuy qui t'a offensé est du nombre de ces impudens qui*

doivent
gueil des Medecins. Nous les regardons comme des Dieux & comme si nôtre salut dependoit uniquement de leurs remedes. N'estimons nôtre santé que ce qu'elle vaut, nous rabatrons beaucoup du respect que nous avons pour la Medecine.

Et ne t'amuse point à discourir avec les sots, ny avec les Physiciens.] Car les uns & les autres t'enseignent à rapporter tout au corps.

Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.] C'est à nous à voir si nous sommes en ce monde pour chercher la santé du corps, ou celle de l'ame. Cette recherche est bien tôt faite. Il ne faut plus qu'agir conformément aux vûes que nous devons avoir, & à la fin qui nous est proposée, & à nous servir des moyens qui seul peuvent nous y faire parvenir.

doivent être necessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura peché de quelque maniere que ce soit. Car dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens tu trouveras en toy plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi tres-utile de rechercher d'abord quelle vertu la nature a donné pour l'opposer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une espece de contrepoison. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toy de montrer le bon chemin à celui qui s'égare: or tout homme qui peche s'égare & s'éloigne de son but. Et quoy t'a-t-on donc offensé? Si tu y prens bien garde, tu trou-

XLV. *Qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.*] Puis que le monde a esté assujetti au Demon par le peché, il est impossible qu'il n'y ait des méchans. C'est pourquoy saint Paul dit (a) que si on ne vouloit pas vivre avec ces sortes de gens il faudroit sortir du monde.

Quelle vertu la nature a donné pour l'opposer à un tel vice.] Ce passage est beau. Comme il n'y a point de mal qu'il n'y ait un bien qui luy reponde, & qui luy soit opposé, il y a de même une vertu opposée à chaque vice. Car un vice qui n'auroit pas sa vertu contraire demeureroit sans pouvoir estre combattu.

trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange; qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plutôt te plaindre de toy-même de ce que tu n'as pas prévu, & que tu ne t'es pas attendu qu'une tel feroit ce qu'il a fait? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vray-semblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toy-même, car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir crû qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret; soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait liberalement, sans en attendre aucune reconnoissance, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien à un homme? cela ne te suffit-il pas? & en faisant ce qui est selon la nature, demandes-tu d'en être recompensé? C'est comme si l'œil demandoit d'être payé parce qu'il voit, &

C'est comme si l'œil demandoit d'être payé parce qu'il voit.] Saint Jérôme dit fort bien que comme
 & tu

& les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres sont faits pour cela, & qu'en remplissant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur est propre ; de même l'homme est né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il est dans cet exercice, ou qu'il fait quelque chose d'utile à la société, il accomplit les conditions sous lesquelles il est au monde, & il a ce qui lui convient.

tous les membres du corps servent à leurs dépens sans attendre aucune récompense, nous qui sommes membres d'un tout bien plus considérable, nous devons faire de même & servir pour rien.

LIVRE DIXIÈME.

I. **M** On ame ! quand seras-tu donc bonne, simple, sans mélange & sans fard ? Quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand goûte-

I. **Q** Uand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne.] L'ame peut être plus visible & plus aisée à connoître que le corps, puis qu'elle est un être immortel & permanent, qui ne change jamais quant à sa substance, & qui peut s'attacher à la vérité éternelle qui est Dieu ; au lieu que le corps est changeant, & que sa vie est non seulement passagère, mais empruntée. L'ame donc devient visible quand elle fait ses fonctions, qu'elle agit conformément à son origine, & qu'elle s'attache à cette forme primitive, comme dit Platon, & à ce modele parfait

goûteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ; Quand seras-tu pleine de toy-même & riche de tes propres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupiditez & à ces vains desirs qui te font souhaiter des creatures animées, ou inanimées, pour contenter tes passions ; du temps pour en jouir davantage ; des lieux & des pais mieux situez ; un air plus pur ; & des hommes plus sociables ? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui n'arrivent ? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toy ? que tout va bien pour toy ? que tout ce que tu as vient des Dieux ; que ce qui leur plaît t'est bon ; & que tout ce qu'ils t'envoyent tend à la conservation de cet être tres-parfait , tres-bon , infiniment juste, infiniment beau

parfait & immuable de toutes choses. Autrement elle est obscure , & si fort confondue avec le corps & avec les sens qu'on ne scauroit la reconnoître. L'ame a en cela le même avantage que Dieu qui par ses operations est devenu plus visible que le monde même.

Que tu as tout en toy.] L'ame a tout en soy quand elle est bien unie à Dieu & bien remplie de son amour.

Tend à la conservation de cet être tout parfait.] On peut voir le qui a été remarqué sur l'article vii. du Liv. v. Il entretient la prosperité & la felicité de Dieu même , & contribue à la perfection ; & si on l'ose dire , à la durée même de celuy qui gouverne tous.

beau, qui produit, qui comprend, qui environne, & qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se separent, les reçoit en luy pour en produire de nouvelles & toutes semblables. Enfin, quand seras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ni te plaindre d'eux, ni leur donner lieu de condamner ta conduite?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la nature seule, & le fais si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuse point à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit animal raisonnable dit politique, c'est à dire né pour la société. Si tu observes bien ces regles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fache point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas,

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la Nature seule.*] C'est une excellente regle pour apprendre à distinguer les choses permises d'avec les choses défendues; il n'y a rien de défendu que ce qui blesse la nature de l'animal, ou celle de l'animal raisonnable. Tout le reste est legitime & permis.

pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant il se consumera aussi. Souviens-toy pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton interest ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV. Quand quelqu'un peché, enseigne-le doucement, & luy remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toy-même, ou plutôt ne t'accuse point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit préparé des l'éternité. L'enchaînement fatal des causes enfantant dès le commencement des siècles la trame de ta vie y a joint & mêlé ces accidens.

VI. Que ce soit les atomes ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout que la nature gouverne; & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espece. Etant bien persuadé de ces
veri-

III. *Car en te consumant il se consumera aussi.*] C'estoit-là une des plus grandes consolations des Payens dans les grandes douleurs d'esperer qu'elles seroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus solides; car ils sont assurés que les maux de cette vie leur produiront une gloire qui ne finira jamais.

Que ton interest ou ton devoir.] C'est plutôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plutôt ne t'accuse point.*] Car le succès ne dépend point de toy.

VI. *Que ce soit les atomes ou la nature.*] C'est-à-dire, ou le hasard, ou la providence.

Mais

véritez, je ne pourray jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie : car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soy qui ne luy soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege, qu'aucune cause extérieure ne peut la forcer à rien produire qui luy soit nuisible. Cette premiere verité, que je suis une partie de ce tout, me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite ; & la seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espece, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la société ; à avoir toujours devant les yeux ces autres parties ; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je seray dans cette disposition, il faut necessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ses actions au bien de ses concitoyens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que sa ville luy départiroit.

VII.

Mais la nature de l'Univers a de plus ce privilege.] Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout est sous sa dépendance.

VII. Toutes les parties de cet univers qui sont renfermées dans les espaces du monde doivent necessairement perir. C'est à dire s'alterer & se changer. Si c'est un mal pour elles & un mal inevitable, la condition de cet univers est donc bien malheureuse, que toutes ses parties soient destinées à perir & à changer en mille façons. La nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ses parties, & faire qu'elles ne fussent pas seulement sujettes au mal; mais, ce qui est bien pis, qu'elles ne pussent jamais l'éviter? Ou les a-t-elle faites ainsi par mégarde & sans le sçavoir? l'un & l'autre sont également incroyables. Que si laissant là la Nature on s'avise de dire que toutes

VII. *Toutes les parties de cet univers.*] Toutes les parties du monde sont faites pour perir, soit que la nature universelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles mêmes par la seule loy de leur naissance. Lequel des deux qui soit vray, la mort ne peut être un mal, & il est ridicule de se plaindre; car d'un costé la Nature ne sçauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux, & de l'autre la dissolution des êtres ne leur est pas plus contraire, ny plus nuisible, que leur assemblage & que leur union, puis qu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes, & que ce que nous appellons perir n'est proprement que changer. C'est le sens de cet article.

C'est-à-dire s'alterer & se changer.] Car rien ne peut se reduire à rien. Ainsi rien ne perit dans le monde. La naissance & la mort ne sont que des changemens.

Comme

tes les parties sont nées pour une telle fin, n'est-ce pas une chose bien ridicule que dans le même temps qu'on soutient que les parties de l'univers sont nées pour le changement, on ne laisse pas d'en être surpris & de s'en fâcher comme si cela étoit contraire à la Nature; surtout chaque chose retournant par sa dissolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être. Car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élémens qui l'ont composée; ou qu'un changement par le quel ce que nôtre corps a de solide se change en terre, & ce qu'il a de spiritueux se change en air, de sorte que tout retourne sous les ordres & en la disposition de cet univers, soit qu'il doive perir par un embrasement general après une certaine revolution de siècles; ou qu'il ne fasse jamais que
le

Comme si cela étoit contraire à la nature.] Car une même chose ne peut être en même-temps, & selon la nature & contre la nature.

Ou qu'une dissipation des élémens.] Si tout se fait par le concours des atomes.

Soit qu'il doive perir par un embrasement general après une certaine revolution de siècles; ou qu'il.] Les Philosophes de l'Academie & du Portique ayant lû apparemment dans les Livres Saints que le feu consumerait le monde, & qu'il y auroit ensuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, & ne comprenant pas les suites merveilleuses de ces verités, les ont expliquées à leur fantaisie. Les uns se sont imaginez que le monde après s'être renouvelé plusieurs fois par le feu en seroit enfin consumé; & les autres, qu'il se renouvellerait éternel-

se renouveler par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide & de spiritueux, ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un & l'autre ne font que d'hier ou d'avant hier par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as respiré. C'est ce que tu reçois de jour en jour qui se change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere & qui t'a fait ce que

nellement de la même maniere, & qu'après chaque embrasement, qu'ils regardoient comme un embrasement expiatoire, selon ce mot d'Isaïe qui dit à Babylone toute noircie de pechez, (a) *Habes carbones ignis, sede super eos, hi tibi erunt auxilio, Tu as des charbons de feu, assieds-toy dessus, ils te secourront*, les mêmes choses reviendroient comme auparavant. Que Socrate par exemple resusciteroit, & qu'il seroit accusé par Anytus & par Melitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la resurrection des morts qu'ils avoient mal conçüe.

Ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance, l'un & l'autre ne font que d'hier & d'avant hier.] Car tout ce que nous avons de materiel en nous s'écoule continuellement, & fait place à la nouvelle matière qui vient continuer & soutenir nôtre être, de sorte que le corps que nous avions hier n'est pas celui que nous avons aujourd'hui.

Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere.] Comme cette opinion que nous n'avons plus le même corps que nous avions en naissant paroît d'abord dure & incroyable, Antonin veut bien suppo-

ser

que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne détruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vray.

VIII. Quand tu te seras une fois donné le nom de bon, de modeste, de veritable, de prudent, de complaisant, & de magnanime, prens bien garde de ne les pas changer. Et si par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plûtôt. Mais souviens-toy que celuy de prudent t'avertit que tu dois t'appli-

fer le contraire, parce que cette supposition ne détruit en aucune maniere les veritez qu'il vient d'enseigner. Car quoy que nous ayons encore le même corps que nôtre mere nous a donné, il sera toujours vray de dire qu'il ne subsiste que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoute tous les jours à la premiere, & que l'une & l'autre seront enfin alterées & changées par la mort qui les reduira dans leurs premiers principes. C'est à mon avis le sens de ce passage qui estoit assez obscur.

VIII.* *Quand tu te seras une fois donné le nom de bon & de modeste.*] Il y a une terrible contradiction dans les hommes. Il depend d'eux de prendre justement les plus grands noms & de les conserver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne depend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner, & quand ils le pourroient, ce ne seroit pas une marque seure qu'ils les eussent, ou qu'ils les meritaissent, & c'est ce qu'ils poursuivent avec opiniâtreté.

Mais souviens toy que celuy de prudent t'avertit.] Car les noms ne sont rien, si on n'a en soy les choses qu'ils signifient.

t'appliquer serieusement & sans relâche à con-
noître chaque chose par toy-même; que ce-
luy de complaisant t'engage à recevoir de bon
cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de
t'envoyer; & que celuy de magnanimité t'obli-
ge à élever ton esprit au dessus de tous les
mouvemens de la chair, & à mépriser la gloi-
re, la mort & toutes les autres choses sembla-
bles. Si tu conserves donc ces beaux noms
sans te fâcher que les autres te les donnent, tu
seras un autre homme, & tu meneras une au-
tre vie, car de vouloir être encore tel que tu
as été jusques icy, & de te laisser encore dé-
chirer & traîner par les mêmes soins, cela est
d'un homme lâche, trop attaché à la vie, &
entièrement semblable à ces misérables qui
combattent contre les bêtes, & qui à demi-
mangez & tout couverts de sang & de blessu-
res demandent d'être reservez au lendemain
pour être encore exposez aux mêmes dents &
aux mêmes ongles. Tâche donc de parvenir
à ce peu de noms, & quand tu y seras parve-
nu, tâche de t'y maintenir comme si tu étois
transporté dans les isles des Bienheureux. Que
si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les garder
tous, retire-toy dans quelque coin que tu puisses
les

*Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les conser-
ver tous, retire-toy dans quelque coin que tu puisses dé-
fendre.]* C'est contre ceux qui ne pouvant pas avoir
toutes

ses défendre, ou fors même du monde entierement sans te fâcher, avec un esprit de simplicité, de liberté & de modestie; & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en sortir courageusement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'est de te souvenir des Dieux, & de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent, mais qu'ils leur ressemblent, & qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier; le chien ce qui est du chien; & l'abeille ce qui est de l'abeille.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur

toutes les vertus ensemble se dépitent & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur, les vertus naissent les unes des autres, & nôtre perfection ne s'accomplit que par degrés.

Et de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flattent, mais qu'ils leur ressemblent.] Il n'y a rien de mieux dit : flater Dieu c'est luy offrir des sacrifices, chanter ses louanges, & luy demander pardon de ses fautes sans se corriger. Car c'est traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuser par de faux semblans & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut luy ressembler & être (a) transformé en son image, comme dit saint Paul.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur.] Une seule de ces choses suffit pour nous faire perdre Dieu, quand nous ne sommes pas étroitement unis avec luy. Mais quand cette union est parfaite, (b) rien ne sauroit nous separer de son amour, ny la mort, ny la vie, ny les Anges, ny les vertus, &c.

X.

(a) 2 Cor. 3. 18. (b) Rom. 8. 38, 39.

frayeur, la paresse ou l'esclavage effaceront peut-être dans un seul jour toutes ces saintes maximes de ton esprit.

X. Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination? Combien de choses fait-il passer devant luy comme en revûë? Mais il ne faut pas se contenter de connoître; il faut agir & joindre la pratique à la theorie, si l'on veut bien faire son devoir, & conserver pur & entier en soy-même le plaisir que donne la connoissance des choses; ce plaisir qui pour être secret n'en est pourtant ny moins sensible, ni plus caché. XI.

X. *Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination?*] Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Physique : car en fixant les yeux de nôtre corps sur des choses purement corporelles, elle detourne les yeux de nôtre intelligence, de la contemplation de l'estre incorporel & invisible, seul veritable & seul solide. c'est-à-dire de Dieu, & de la meditation de ses vertus. C'est pourquoy saint Paul nous avertit de prendre garde qu'on ne nous seduise (a) *par la Philosophie & par les principes de la science mondaine.* Antonin ne veut pas blâmer entierement cette science; car elle peut être utile, pourveu qu'on joigne la pratique à la theorie, & que la contemplation des beautés de cet univers nous porte à rendre à son Createur le culte qui luy est dû.

Ce plaisir, qui pour être secret n'en est pourtant ny moins sensible, ny plus caché.] Ce jugement est beau. Antonin y prouve deux veritez tres-importantes; la premiere, que le plaisir que donne la connoissance des choses n'est ny pur ny entier, quand cette con-

noissance

XI. Quand jouïras-tu de la simplicité & de la gravité? Quand auras-tu une connoissance si distincte de chaque chose, que tu sçaches ce qu'elle est dans son essence; quel lieu elle occupe dans l'Univers; de combien de temps sera sa durée; ce qui entre dans sa composition; à qui elle peut être donnée; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter?

XII. Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre; un autre d'avoir pris un poisson; celui-là d'avoir pris un sanglier ou un ours; & celui-cy d'avoir pris des Sarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands si l'on examine bien leurs opinions?

XIII. Connoissance n'opera pas des actions qui luy soient conformes; & l'autre, que ce plaisir ne doit pas être estimé par ce qu'il a d'exterieur, & qui se repand au dehors; car ce n'est pas-là ce qui constitue son essence. C'est ce qu'il a d'interieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime, que *tout nôtre sçavoir n'est rien si les autres ne sçavent que nous l'avons*, n'estoient que des hommes vains qui cherchoient hors d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui connoissoient nullement la nature du plaisir que l'intelligence donne. Il est secret, mais il en est d'autant plus pur, plus sensible & moins caché.

XI. *Et qui sont ceux qui peuvent la donner & l'ôter.*] Cette connoissance seule suffit pour nous détacher des creatures & nous ramener à Dieu. Car c'est Dieu seul qui peut ôter & donner toutes choses.

XII. *Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions.*] Antonin se moque icy

XIII. Accoutume-toy à connoître & à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres; sois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de meditation. Il n'y a rien qui rende l'ame si grande; car celui qui sçait que dans un moment il sortira de la vie, & quittera tout par consequent, il a déjà dépouillé son corps, & s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice,

icy des pretextes specieux que les hommes donnent à leurs inclinations; le Chasseur dit qu'il ne va à la chasse que pour faire de l'exercice, & pour s'accoutumer au travail; le Pêcheur qu'il n'aime la pêche que pour se delasser, & pour aiguïser l'industrie dont on a besoin pour surprendre par ruses & par finesse les plus fins & les plus soupçonneux de tous les animaux; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour servir son Prince & son païs. Cet Empereur assure que rien n'est plus faux, & que si l'on pouvoit penetrer dans leur intérieur, & connoître ce qui les fait agir, on verroit, que la plupart n'aiment la pêche, la chasse ou la guerre que par un esprit de brigandage, ou pour l'amour du gain, & que les uns & les autres sont des voleurs & des brigands, comme les Scythes répondirent à Alexandre: *Tuy qui te vantes d'estre venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre.* Et c'est par cette même raison qu'un Ancien a appelé la chasse une injustice & la mere de la cruauté. Si on approfondissoit bien les opinions des hommes, on ne trouveroit que trop cet esprit de brigandage dans les emplois les plus justes & les plus saints.

XIII. *Et s'est remis tout entier pour ce qui regarde ses actions entre les mains de la souveraine justice.*]
C'est-

stice; & entre celles de la nature universelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent luy arriver. Du reste il n'a pas seulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penser ou faire contre luy; content de ces deux, avantages, d'agir avec justice dans ce qu'il fait, & d'embrasser avec joye ce qui luy arrive, il renonce à tous les autres soins & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loy, & qu'à suivre Dieu, dont toutes les voyes sont droites, & tous les jugemens justes.

XIV. Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit, & ce qu'il faut faire? Si tu le vois,

C'est-à-dire qu'il conforme tous ses desirs, toutes ses actions, & toutes ses pensées aux regles immuables de la souveraine Justice, à laquelle il se soumet entierement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loy, & qu'à suivre Dieu.] Marcher droit par le chemin de la Loy, c'est ne faire rien que de juste. Suivre Dieu, c'est se conformer entierement à ses volonte, & recevoir avec plaisir tout ce qu'il ordonne. On ne scauroit faire l'un que par l'autre; c'est pourquoy Antonin les a joints tous deux. Toutes ces veritez sont tirées du iv. Liv. des Loix de Platon.

XIV. *Que sert il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit.]* Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & sur tout pour les Princes, que les irresolutions où les jette tres-souvent une inutile & superstitieuse prevo-
yance

vois, fais-le avec douceur, & sans regarder derriere toy. Si tu ne le vois pas, suspens ton action, & consulte tes conseillers les plus habiles. Que si quelqu'autre chose vient à la traverse, conduy-toy sagement selon l'occasion en suivant toujours ce qui te paroît juste. C'est le meilleur but que l'on puisse se proposer, & ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.

XV. Tout homme qui obeît toujours à la raison est en même-temps agissant & tranquille,

yance: si l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir sans regarder plus loin, & si on ne le voit pas, il faut prendre conseil des autres. Ces soupçons, *mais il arrivera cecy, mais il arrivera cela*, sont étrangers à la chose, & doivent être rejetter.

Et ce n'est qu'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.] L'irresolution qui nous fait manquer à une chose juste nous fait plus de mal que ne pourroient faire les inconveniens que nous prevoyons, quand ils arriveroient tous ensemble. Cet endroit est intelligible dans le texte, & j'ay pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot *blabera esti*.

XV. *Tout homme obeît à la raison est en même-temps agissant & tranquille.*] C'est un tresor que cet article. Quoy que nous fassions, si nous agissons avec agitation & avec tumulte, c'est une marque seure que la raison n'en est point. Et ce qui est dit de Dieu dans l'Ecriture, qu'il n'estoit point dans le tourbillon ny dans les tempestes, mais seulement dans la douce haleine du Zephyre: nous pouvons le dire aussi de la raison avec beaucoup de verité & de justice. Elle n'habite point dans le trouble, elle est toujours inseparable de la tranquillité.

quille, serieux & gay.

XVI. Dès que tu es éveillé, demande-toy s'il t'importe beaucoup qu'un autre fasse ce qui est bon & juste, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui louient & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie : tâche de découvrir ce qu'ils font à table & dans leur cabinet, penetre leurs desseins,

Serieux & gay.] Voilà encore une precieuse verité qu'Antonin nous enseigne icy en deux mots. Les emportemens de joye & le rire excessif ne se trouvent jamais avec la raison. La joye & la gayeté, que la raison accompagne toujours, sont inseparables de la gravité & de la severité, s'il est permis de se servir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Seneque, *Severa res est verum gaudium*, La veritable joye est quelque chose de severe, c'est à dire de grave & de serieux. Le rire à gorge déployée est ridicule & fol.

XVI. Dès que tu es éveillé, demande-toy s'il t'importe beaucoup.] Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La justice ou l'injustice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entierement indifferentes ; la seule part que nous y devons prendre c'est pour l'intereit de nôtre prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

XVII. Tâche de découvrir ce qu'ils font à table & dans leur cabinet.] Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces censeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre pût parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvririons une

desseins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fu-
yent, & souviens-toy qu'ils ne vivent que de
rapines & que de vols, qu'ils font, non pas,
comme on dit, avec les pieds & avec les mains,
mais avec la plus precieuse partie d'eux-mê-
mes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pour-
roient acquerir la foy, la modestie, la verité,
la loy & le bon genie.

XVIII. Un homme modeste & bien in- struit

une infinité de chose qui en nous vangeant de leur orgueil,
nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger
des autres.

*Et souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines &
que de vols.*] Cette pensée me paroît parfaitement bel-
le. Ceux qui s'attribuent insolemment le droit de
louer ou de blâmer les hommes, ne vivent que de ra-
pines & de vols : car outre qu'ils s'élèvent un tribunal
qui ne leur appartient point, & qu'il établissent leur
reputation sur les ruines de celle de leur prochain, ils
volent à Dieu le principal de ses droits, & jugent de
la loy & de la justice. S'Ecriture même appelle ra-
pine quand la creature s'égale à Dieu. Or c'est s'égal-
er à Dieu, & se mettre même au-dessus de luy que de juger
des hommes.

*Et avec laquelle s'ils vouloient ils pourroient acque-
rir.*] Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la fo-
lie & l'aveuglement de ces hommes vains ! il dépend
d'eux d'acquerir legitiment tant de rares vertus, &
ils aiment mieux faire un tresor d'injustice & de men-
songe.

La loy.] *Acquerir la Loy*, c'est à dire au lieu de la violer
en s'en declarant le juge, s'y soumettre de tout son
cœur en conformant à ses décisions nos paroles &
nos pensées.

struit dit à la Nature qui donne tout & qui retire tout, donne-moy tout ce que tu voudras, & reprends ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté insolente, mais d'une maniere qui luy marque son respect, son obeissance & son affection.

XIX. Le temps qui te reste à vivre est court, vis comme sur une montagne; car il n'importe icy ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vraiment homme, & qui vive selon la nature. Qu'ils le voyent, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir.

XVIII. *Et il le dit non pas avec une fierté insolente.*] Antonin sçavoit bien qu'il y a des hommes qui disent par fierté & par insolence ce qu'on doit dire par obeissance & par soumission. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne sont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme sur une montagne.*] C'est à dire, vis comme si le lieu que tu habites étoit le plus agreable & le plus délicieux lieu du monde. Car les Anciens n'estimoient que les lieux qui étoient bâtis sur des montagnes. On peut voir l'article XXI. de ce même livre.

Car il n'importe icy ou là, si tu es dans le monde comme dans une ville.] Si le monde n'est pour toy qu'une seule & même ville, tous les lieux te seront égaux.

XX. *S'ils ne peuvent le supporter, qu'ils le fassent mourir.*] Antonin avoit sans doute devant les yeux l'excellent passage de Platon, où Socrate parle de la

rir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'est plus temps de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII. Pense incessamment à l'éternité & à la matiere universelle, & souviens-toy que chaque chose en particulier est à l'égard de la matiere un grain de fable, & à l'égard du temps un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne pense d'abord qu'il se dissout déjà, qu'il change, qu'il se dissipe & qu'il se corrompt. Enfin que la vie n'est pas plus en luy que la mort.

XXIV. Regarde ce que sont les hommes, ils mangent, ils dorment & font toutes les autres

contradiction que la justice trouve dans l'esprit des hommes, & où il assure qu'elle est si forte que si la souveraine justice venoit au monde sous une figure humaine, les hommes ne pourroient la souffrir, & la livreroient à une mort ignominieuse & cruelle.

XXI. *Il n'est plus temps de disputer quel est l'homme de bien, mais le devenir.*] C'étoit le défaut le plus ordinaire des Philosophes & sur-tout des Stoïciens; ils passaient leur vie à disputer sur la définition de l'homme de bien. Antonin lassé de ces disputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de disputer quel il est, mais de l'être. Car ce n'est pas l'être que de disputer. Au contraire la chaleur & l'animosité, sœurs inséparables de la dispute; sont bien plus capables de nous éloigner de cet état que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que sont les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.*] Antonin veut faire connoître la

tres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres; ils sont remplis d'orgueil, ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Remets en ta memoire de combien de chose ils sont eux-mêmes les esclaves, & à quel prix. Et pense à ce qu'ils feront bientôt.

XXV. Ce que la nature universelle porte à chaque

la misere de l'homme par les necessitez indispensables auxquelles il est assujetti. En effet, rien n'est plus miserable.

Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres] Après avoir parlé de la misere des hommes en general, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'est le plus souvent qu'orgueil, emportement, injustice, ignorance.

De combien de chose ils étoient eux-mêmes les esclaves, il n'y a que peu de temps, & à quel prix.] Antonin nous fait entendre qu'on peut souvent dire à ceux qui nous veulent maîtriser ce que Davus dit à Horace dans la VII. Satire du livre II.

*Tunc mihi Dominus rerum impariis hominumque
Tot tantisque minor, quem ter vindicta quaterque
Imposita haut umquam misera formidine privet?*

Vous estes mon maître vous que tant de choses & tant d'hommes differens tiennent assujetti? Vous que toutes les ceremonies des Preteurs cent fois reiterées ne pourroient jamais affranchir de la crainte?

Et à quel prix.] Ces mots ajoutent beaucoup à ce qu'il vient de dire; car l'esclavage des grands est d'autant plus honteux que celui des plus vils esclaves. que le prix qu'ils en retirent est honteux & bas.

chaque particulier, c'est ce qui luy est utile, & il luy est utile dès le moment qu'elle le luy porte.

XXVI. La terre aime la pluye; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit nécessairement être fait. Je dis donc au monde: j'aime ce que tu aimes. N'est-ce pas même le langage ordinaire & commun, & sur tout ce qui se fait, ne dit-on pas que *cela aime à se faire*.

XXVII.

XXV. *Et il luy est utile dès le moment qu'elle le luy porte.*] C'est pour refuter l'opinion de ceux qui disoient qu'une chose pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuse pour le présent. Antonin soutient qu'elle est utile dès le moment qu'elle est donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluye, l'air aime à la donner.*] Ce sont des vers d'Euripide rapportés par Aristote dans le 1. chap. du 1. l. de ses Morales. Et sur ces vers Antonin fait la reflexion suivante.

Je dis donc au monde: J'aime ce que tu aimes.] Car puisque le monde aime tout ce qui arrive, c'est une injustice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

Et sur tout ce qui se fait ne dit-on pas que cela aime à se faire.] Il semble qu'Antonin tombe un peu icy dans le défaut des Stoiciens qui philosophoient souvent sur un jeu de mots. Cette façon de parler des Grecs & des Latins, car elle n'est nullement François, *cela aime à se faire*, veut dire simplement *cela a accoutumé d'arriver*. Ainsi le raisonnement d'Antonin pourroit bien n'être pas trop juste. Cependant pour le défendre on peut dire que cette expression *cela aime à se faire* ne signifie *cela a accoutumé d'être fait*, que parce

XXVII. Ou tu vis dans ce lieu là, & tu y es déjà accoutumé; ou tu vas ailleurs, & c'est ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton ministère achevé. Il n'y a rien au delà; aye donc bon courage.

XXVIII. Soit persuade que ce petit coin de terre est comme tous les autres, qu'on y est aussi bien, & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & que sur le rivage de la mer. Par tout tu reconnoîtras la vérité de ce que dit Platon que le sage est enfermé dans les murs d'une ville
comme

parce que ce qui est le plus agreable au monde, c'est ce qui arrive le plus souvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu là & tu y es déjà accoutumé*] C'est pour s'empêcher de tomber dans le dégoût des lieux qu'on habite. On nous y sommes pour toujours, & la coutume nous les rendra supportables; ou nous en sortirons, & nous voilà contents; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoy se donner donc tant de chagrin & tant de peine?

Et voilà ton ministère achevé.] Antonin appelle la vie *un ministère, un service*, parce que les hommes ne sont nez que pour travailler & pour servir aux desseins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choses.*] C'est ce qu'Epicure disoit: *Et quelque lieu que j'aie j'y trouveray un Soleil, une Lune, des Astres, des songes, des auspices & des Dieux.*

La vérité de ce que dit Platon, que le Sage est enfermé.] C'est dans le Theætetus, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Estat ont sur les Philosophes avec ceux que

comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toy toujours ces questions: En quel état est presentement mon ame? quel bien luy fais-je? à quel usage est-ce que je la mets? Est-elle sans intelligence? S'est-elle séparée & retranchée de la société? Est-elle si fort mêlée, confonduë & collée avec cette miserable chair qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle luy obeïsse comme son esclave?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez son maître, est un esclave fugitif. Nôtre maître c'est la loy. Quiconque donc transgresse la loy, est un fugitif. Celuy qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint, l'est tout de même: car que
veut-

les Philosophes ont sur les hommes d'Estat, & où il dit que (a) le Philosophe à cause du peu d'experience qu'il a dans les affaires, paroîtra toujours aussi ignorant & aussi grossier que les bergers car quoy qu'il vive dans une ville au milieu de ses Concitoyens, il y est comme s'il estoit dans un parc de brebis sur la sommet d'une montagne. Et Antonin ne se sert de ce passage que pour en tirer cette consequence que puisque le Sage trouve les delices de la montagne au milieu du tumulte des villes, tout le monde peut les y trouver comme luy.

XXX. Nôtre maître c'est la Loy.] La Loy, c'est à dire Dieu, qui est la Loy vivante & éternelle. C'est pourquoy Platon dit, que la Loy est le Dieu des Sages, Epist. vii. Et Socrate dans le Minos, que la Loy n'est autre chose que *ἡ φύσις τοῦ θεοῦ*, inventio ejus quod est.

XXXI.

(a) P. 174. del'édit. de Serres.

veut-il? il veut, autant qu'il est en son pouvoir, s'oppose à ce qui est ordonné & résolu par l'esprit universel qui gouverne & qui règle tout. Or cet esprit n'est autre que la loi qui distribue à chacun ce qui luy convient & qui luy est propre. Donc celuy qui craint, qui se fâche, & qui s'afflige est un esclave fugitif, car il s'oppose à la loi.

XXXI. Quand la femme a conçu, d'autres choses viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause! Dès que cet enfant est formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres causes viennent concourir à luy donner le sentiment & le mouvement, en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualitez. Combien y a-t-il là de merveilles? Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut mediter. Il faut tâcher de voir la vertu qui opere toutes ces choses, comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut.

XXXI. *Comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut.*] La vertu qui opere tous les mysteres de la naissance & de l'accroissement des hommes ne se voit qu'avec les yeux de l'esprit, non plus que celle qui fait la pesanteur ou la legereté des corps; soit que cette pesanteur & cette legereté viennent de ce que chaque chose tend à se joindre avec celle qui est de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croyoient, car les corps n'ont d'eux-mêmes ni pesanteur ni legereté: soit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui tournant autour de son centre, fait que toutes les

haut. Non pas veritablement avec les yeux, mais aussi clairement.

XXXII. Pense tres-souvent que toutes choses sont & seront comme elles ont été, & remets-toy devant les yeux toutes les comedies & toutes les scenes semblables que tu as vûes toy-même, ou que tu as lûes dans l'Histoire; par exemple la Cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Cresus; c'est toujours la même chose, il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.

XXXIII.

Les parties de la masse tendent à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de vitesse; selon qu'elles ont plus ou moins de mouvement. Celles qui en ont le moins étant repoussées avec violence par celles qui en ont le plus, & qui par là les font paroître pesantes.

Non pas veritablement avec les yeux, mais aussi clairement.] Les yeux du corps sont bien moins fideles que ceux de l'intelligence, car ils ne sont éclairez que par une lumiere materielle qui nous trompe à tous momens, au lieu que les yeux de l'esprit sont éclairez par la lumiere éternelle & veritable, qui ne trompe jamais, & auprès de laquelle tout n'est que tenebres. C'est pourquoy Saint Ambroise disoit fort bien en parlant des Sacremens: *On voit bien mieux les choses qu'on ne voit pas que celles qu'on voit. Melius videntur, quæ non videntur, quam quæ videntur.*

XXXII. *Il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.*] Car ce changement n'empêche pas que les choses ne soient toujours les mêmes, comme une piece de theatre est toujours la même, quoy qu'elle soit jouée par différentes troupes de Comediens.

XXXIII.

XXXIII. Celuy qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est tres-semblable à un porceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez & garotez. Souviens-toy qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée, & que la suivre seulement c'est une nécessité imposée à tous les animaux.

XXXIV. Considere separément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais toy cette demande : La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy.

XXXV.

XXXIII. *C'est la même chose de celuy qui seul dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez.]* Il parle des chaînes de la fatale nécessité, c'est-à-dire de la destinée que les hommes ne peuvent ny éviter ny rompre.

Et que de la suivre seulement, c'est une nécessité imposée à tous les animaux.] Voilà une distinction bien avantageuse à l'homme. Dieu a imposé à tous les animaux la nécessité de suivre leur destinée, il n'y a que l'homme à qui il a donné le pouvoir de la suivre volontairement : & ce n'est que par cette soumission qu'il en devient le maître; car toutes choses sont soumises à celuy qui est soumis à Dieu.

XXXIV. *La mort est-elle donc si cruelle, parce qu'elle me privera de cecy ?]* Si nous examinions ainsi en détail toutes nos occupations, nous n'en trouverions pas une qui dût nous faire regretter la vie.

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toy d'abord toy-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour une veritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire ou d'autres choses semblables. Cette reflexion dissipera dans le moment toute ta colere, sur-tout si tu te souviens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait : car comment pouvoit-il s'en empêcher ? Si tu le peux, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion sectateur de Socrate, represente-toy Eutyches ou Hymenes. Quand tu vois Euphrates, represente-toy

XXXV. *Que ce malheureux a esté forcé de faire ce qu'il a fait.*] Car il est vaincu & entraîné par ses passions, comme il l'a déjà fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion Sectateur de Socrate.*] Satyrion, Euphrates, Alciphron, Xenophon, étoient des Philosophes du temps d'Antonin. Euphrates ne peut donc pas être celui dont Plin fait l'Eloge dans la dixième Lettre du Livre 1. Car il étoit mort avant qu'Antonin vint au monde, Adrien luy ayant permis de prendre du poison à cause de sa vieillesse & d'une maladie desesperée dont il estoit attaqué. C'estoit sans doute un de ses fils. Il nous reste encore des Lettres qui portent le nom d'Alciphron.

Eutyches, ou Hymenes.] Eutyches, Hymenes, Euty-chion, Sylvain, Tropeophore, Criton & Severe Philosophes tant anciens que modernes, & qui estoient tous morts avant le regne d'Antonin.

toy Euty chion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphron, pense d'abord à Tropeopore. Quand tu vois Xenophon, imagine-toy Criton ou Severe, & quand tu jettes les yeux sur toy-même, représente-toy quelque'un des Cefars. Ainsi sur chacun trouve dans les siècles passez quelque'un qui luy ressemble, & fais ensuite cette reflexion: Où sont tous ces gens-là? ils ne sont plus. De cette maniere tu t'accoutumeras à voir que toutes les choses humaines ne sont qu'une fumée & qu'un rien. Sur-tout si tu te souviens en même temps que ce qui est une fois changé ne paroîtra plus dans toute la suite innombrable des siècles. Et toy

quel

Ainsi sur chacun trouve dans les siècles passez quelque'un qui luy ressemble.] Pour se souvenir de la fragilité des choses humaines, il semble qu'il devoit suffire de penser en general aux hommes qui ont vécu avant nous & qui sont morts; mais comme nous nous aimons nous-mêmes & tout ce qui a rapport à nous plus que toutes choses, la ressemblance que ceux qui nous ont precedez ont avec nous & avec ceux qui vivent de nôtre temps nous touche davantage & fait plus d'impression sur nôtre esprit. Voilà le fondement de cette maxime.

Que ce qui est une fois changé dans toute la suite innombrable des siècles.] Quoy que les Stoïciens fussent persuadez que la Nature renouvelloit plusieurs fois le monde, ou même toujours, & qu'ils crüssent par là une espece de resurrection, comme cela paroît par ce beau passage de Chrysispe dans le Livre de la Providence, Cela estant, il est manifeste qu'il n'est pas impossible qu'après nôtre mort par la revolution de certains

quel espace de temps y occupes-tu? mais quel-
que court que soit cet espace, n'est-ce pas as-
sez de le passer honnêtement? Quelle matiere
& quelle occasion veux-tu éviter de déplo-
yer ta force & d'exercer ta vertu? Car que sont
tous les accidens qu'un exercice de la raison
qui connoit exactement la nature & la qualité
des choses qui arrivent dans cette vie? Demeu-
re donc ferme jusqu'à ce que tu te les sois tou-
tes rendu familiares, comme un bon estomac
s'acomode de tout, s'approprie tout, &
comme un grand feu convertit en flamme &
en lumiere tout ce qu'on y jette.

XXXVII. Que personne ne puisse dire ve-
ritablement que tu n'es ni de mœurs simples,
ni homme de bien. Fais mentir tous ceux qui
penferont cela de toy. Cela est en ton pou-
voir. Qui t'empêche d'être homme de bien
& simple? resous-toy seulement à ne plus vi-
vre si tu n'es tel. Car sans cela la raison ne veut
pas que tu vives.

XXXVIII.

*periodes de temps nous ne soyons rétablis dans la même fi-
gure où nous sommes. Ils soutenoient pourtant que ce
ne seroient pas les mêmes choses qui reviendroient,
mais des choses entierement semblables. Par exemple que
le même Socrate ne reviendrait pas, mais un autre tout
semblable à luy.*

*Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison.]
C'est pourquoy les Grecs les appellent tous des combats
ἀγῶνας.*

XXXVII. *Car sans cela la raison ne veut pas que
tu vives.] La vie ne nous est donnée qu'afin que nous
avan-*

XXXVIII. Qu'est-ce qu'on peut dire ou faire de mieux sur cette matiere? Quoy que ce puisse être, il est en ton pouvoir de le dire ou de le faire, n'allegue point pour excuse que tu en es empêché. Tu ne cesseras de gemir & de te plaindre que quand tu te seras mis en état de faire dans toutes les occasions qui se presenteront tout ce qui est propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaisir que le voluptueux trouve dans le luxe & dans les delices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embrasser comme la jouissance d'un tres-grand bien. Or en tout temps & en tous lieux il depend de toy d'agir de cette maniere. Un cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choses qui sont regies par une nature & par une ame privée de raison, ne peuvent pas toujours conserver le mouvement qui leur est propre, car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame ou de la raison, elle continue toujours son effort selon son essence, & comme il luy plaît, au travers de toutes les difficultez qui s'opposent à son passage. Mets-toy donc bien devant les yeux cette facilité avec

avancions dans la perfection; dès que nous nous arrêtons, ou que nous reculons, c'est un bien dont nous ne jouissons qu'avec injustice.

vec laquelle la raison perce & surmonte tous les obstacles comme le feu se porte en haut; comme une pierre descend en bas; & comme un cylindre roule sur un lieu penchant; & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, ou ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal sans le secours de ton opinion, & sans la permission de ta raison même. Autrement celui qui les souffriroit deviendrait tout aussitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature, dès que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtés & ne sont plus de même prix: mais icy on peut dire tout le contraire, & assurer que l'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estimable & meilleur. Enfin,

XXXVIII. *Où bien ils viendront de ce cadavre que tu traînes.*] Et par conséquent ils sont sans effet; car comment une chose morte pourroit-elle nuire à ce qui est immatériel & immortel?

Autrement celui qui les souffriroit deviendrait tout aussitôt méchant.] Si les choses pouvoient nous nuire malgré nous & sans nostre consentement, il n'y a personne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles ne nous nuisent qu'autant que nous leur en donnons là liberté en les rendant maîtresses de nos opinions.

L'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estimable & meilleur.] Car ces accidens sont comme le feu qui épure l'or. Un homme

fin, souviens-toy qu'aucune chose ne nuit au Citoyen, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville quand elle ne nuit point à la Loy. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy, & ne nuisant point à la Loy il ne sçauroit par consequent nuire, ni au Citoyen, ni à la Ville.

XXXIX. Quand un homme est bien imbu & bien penetré des veritables opinions, le moindre mot & le plus commun suffit pour luy faire rappeler sa constance & sa gayeté. Par exemple ce mot d'Homere, *Quand* homme devient par leur moyen venerable & comme sacré; & l'on peut dire de luy ce qu'un Historien (a) dit admirablement de Marius: *Redit ab Africa Marius clado major, si quidem carcer, catena, fuga, exilium horrificaverant dignitatem. Marius revint d'Afrique plus grand par ses malheurs, car sa prison, ses chaînes, sa fuite, son exil relveoient sa dignité en inspirant pour luy des sentimens d'une sainte horreur.*

Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy.] A la Loy, c'est-à-dire à l'ordre que Dieu a établi pour le gouvernement du monde; la beauté de cet ordre ne peut estre troublée par les infortunes ny par les calamitez, puis qu'au contraire elles sont dans les mains de Dieu les instrumens de sa bonté & de sa justice, & qu'il ne s'en sert que pour éprouver les bons & châtier les méchans. Ce raisonnement d'Antonin est sublime & beau.

XXXIX. Par exemple ce mot d'Homere.] C'est un Passage du vi. Livre de l'Iliade v. 147. Mais il y a bien de l'apparence qu'Antonin n'en avoit rapporté que les premieres paroles, puis qu'il dit le moindre mot suffit.

*Quand le vent fait tomber les feuilles de nos bois,
Le printemps aussi-tôt en fait renaître d'autres.
Les mortels icy bas suivant les mêmes Loix.
Quand l'un naît, l'autre meurt.*

Tes enfans aussi sont de veritables feüilles; vraies feüilles ces hommes qui crient si haut, & qui comme s'ils étoient seuls⁹ dignes d'être crûs, louent ou blament les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feüilles encore ceux qui dans les siècles suivans recevront la memoire de ton nom, & la feront passer à leurs descendans. Enfin, toutes choses sont autant de feüilles, le printemps les produit, le vent les abat, & la forêt en pousse d'autres à leur place, & elles ont toutes cela de commun, qu'elles sont de peu de durée. Mais toy tu les crains ou tu les desires comme si elles devoient durer toujours. Encore un petit moment, & tes yeux seront fermez; & d'autres viendront bien-tôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funerailles.

XL. Un œuil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire, je ne veux voir que du verd. Car c'est le propre d'un œuil malade. L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prêts & à entendre & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes, comme une meule est faite à moudre toutes

toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit préparé à tout ce qui luy arrive. Celuy qui dit, que mes enfans vivent; que tout le monde louë ce que je fais; c'est un œuil qui demande à voir du verd; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres.

XLI. Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui à sa mort n'ait autour de luy des gens qui se rejouissent du mal qui luy arrive. Si c'est un honnête homme & un homme sage, il se trouvera toujours quelqu'un qui dira : enfin, nous pourrons respirer, nous voilà delivrez de ce pedagogue. Il est vray qu'il n'étoit fâcheux, ni incommode à personne, mais j'ay remarqué tres-souvent qu'il nous condamnoit en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honnête homme. Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits. Si en mou-

XLI. *Qui se rejouissent du mal qui luy arrive.*] Ce n'est pas qu'Antonin regarde la mort comme un mal, mais il parle selon le sentiment du peuple, qui la croyant un mal ne laisse pas de se réjouir de ce qu'elle arrive à ceux qu'il hait ou qu'il incommode.

Il est vray qu'il n'étoit fâcheux ny incommode à personne.] C'est le veritable caractère d'un honnête homme; il condamne les vices sans toucher aux personnes, *infectatur vitio, non homines, non castigat errantes, sed emendat.* Plin. Liv. 1. Epist. 10.

Mais pour nous, combien d'autres choses avons nous qui font desirer à une infinité de gens d'en estre défaits.]
Puis

mourant tu as ces pensées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raisonnement : Je quitte une vie où ceux qui en jouissent avec moy, & pour lesquels j'ay souffert tant de peines, fait tant de vœux, & passé par tant d'inquietudes, sont les mêmes qui veulent que je meure, esperant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement. Pourquoi donc voudrois-je faire ici un plus long séjour? Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux; mais au contraire en suivant ta bonne coutume, témoigne leur toujours tous les sentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre côté aussi ne les quitte pas comme malgré toy, & comme en étant arraché; mais comme dans ceux qui meurent heureusement l'ame se détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même manière. Car la Nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie presentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ni avec violence,

mais

Puis qu'un si bon Empereur croit avoir sujet de penser ainsi, que doivent faire les autres? On voit dans ce Chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares, même parmi les meilleurs Chrétiens.

Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux.] Quel soin de s'empêcher de blesser la charité & de mourir avec la haine du prochain.

mais de mon bon gré : car c'est une des choses qui se font selon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire , accoutume-toy autant qu'il t'est possible à rechercher pourquoy on le fait. Commence par ce que tu faistoy-même , & tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toy que ce qui te remue & qui te fait agir comme une marionnette , ce sont les ressorts cachez au dedans de toy ; & ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te persuader : c'est l'amour de la vie & toutes les autres passions ; en un mot , l'homme interieur. Ne t'amuse donc point à considérer le vaisseau exterieur & les

XLII. *Tâche de découvrir le but où tendent toutes tes actions.*] Car si elles tendent à contenter nos desirs déreglez , elles produiront la corruption & la mort ; & si elles vont à operer les biens de l'esprit , elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te persuader.*] Il n'y a dans le texte que ces-deux mots : C'est la Rhetorique , mais il est aisé de voir que le passage n'est pas entier , & qu'il faut ajouter ou *δωγματων* des opinions , ou *αἰσθησεων* des sens ; c'est la Rhetorique de tes sens ou de tes opinions. Car c'est assurément ce qu'Antonin a voulu dire , & le Passage est fort beau.

C'est l'homme interieur.] C'est-à-dire l'ame , qui est à proprement parler l'homme , dont le corps n'est que l'organe , c'est luy que Saint Pierre (a) appelle l'homme caché du cœur.

L. Les

les organes qui en dependent. Ils en sont que comme une scie ou un autre instrument, avec cette difference pourtant qu'ils sont nés avec toy : Mais sans la cause qui les meut & qui les arrête, ils seroient aussi inutiles que la navete au Tisseran ; la plume à l'Ecrivain ; & le fouët au Cocher.

LIVRE ONZIEME.

LEs proprietéz de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même ; quelle se compose elle-même ; qu'elle se rend telle qu'elle veut ;

I. **L**Es proprietéz de l'ame raisonnable sont, qu'elle se voit elle-même.] Il n'en est pas de l'ame comme des yeux du corps ; ceux-cy ne peuvent se voir que dans un miroir ou dans un autre œuil : au lieu que l'ame se voit-elle-même, se connoît en elle-même, & ce qui est encore plus considerable, elle connoît en elle la souveraine sagesse ; c'est-à-dire, Dieu. Mais d'un autre côté aussi elle n'a pas plus d'avantage que les yeux ; car si les yeux ne peuvent voir que quand ils sont éclairés par une lumière qui est hors d'eux, l'ame ne peut voir non plus que quand elle est éclairée par la lumière éternelle & vivante : pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets grossiers & palpables, elle tombe dans de profondes tenebres, & n'est plus qu'aveuglement.

Qu'elle se compose elle-même, qu'elle se rend telle qu'elle veut.] Et c'est ce que le corps ne sçauroit faire. Preuve que c'est un estre bien différent.

Qu'elle

veut ; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux ne va qu'au profit des autres & jamais au leur ; qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée qu'elle soit sa vie, car il n'en est pas d'elle comme de la danse d'une comédie, ou d'autres choses semblables, dont on ne scauroit retrancher la moindre chose sans rendre l'action imparfaite & défectueuse,

Qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent, &c.] Les fruits de l'ame ce sont les fruits que l'Ecriture appelle *les fruits de la lumiere, les fruits de la justice, & les fruits de l'esprit*, pour les opposer aux fruits de la chair, qui ne sont que tenebres, qu'injustice, que méchanceté : les fruits de l'ame sont la charité, la joye, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidélité, la justice, la sagesse, & la temperance. Et il y a deux différences essentielles entre ces fruits & ceux de la chair ; la premiere, celle qu'Antonin explique icy, que l'ame en jouit, au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps jouisse des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produisent : & la seconde que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair périssent avec elle. Ce passage me paroît fort beau.

• *Qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée qu'elle soit sa vie.]* A quelque heure que la mort arrive, l'ame est en état de partir ; car elle est à sa perfection, elle est toujours entiere & parfaite ; & non seulement cela, mais elle fait encore que son entrée dans le monde, quelque courte qu'elle soit, est comme une piece de theatre qui a toutes ses parties. Il n'en est pas de même du corps.

fectueuse. En quelque endroit qu'on la surprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a parû est toujours une piece complete & finie; de sorte qu'elle peut toujours dire, j'ay tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle se promene dans les especes immenses qui l'environnent; elle contemple sa figure; elle mesure en quelque maniere l'éternité; elle penetre & conçoit la regeneration periodique des choses: & lisant ainsi dans l'avenir elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont precedez n'ont vû que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raison de cette uniformité un homme qui n'a vécu

De plus l'ame parcourt tout cet Univers, &c.] Tous les Philosophes se sont servis de cet argument pour prouver la spiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet si elle n'estoit pas spirituelle & immortelle, elle ne seroit nullement capable des proprietéz que Dieu luy a communiquées, comme de n'estre rien d'étendu dans l'espace; de mesurer l'éternité; de comprendre l'infini; de penetrer dans les cieux & dans les abymes de la terre; & de jouir de la contemplation de l'immensité de Dieu, comme si elle n'avoit avec luy que les mêmes bornes: proprietéz que la matiere ne peut jamais recevoir.

La regeneration periodique des choses.] Lors qu'après chaque embrasement du monde, le monde reproduira les mêmes choses. Il a été assez parlé de cette opinion des Stoïciens.

vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, a vû tout ce qui a été avant luy & tout ce qui sera après. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain; la verité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soy-même, ce qui est aussi le propre de la Loy. Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de souveraine justice.

II.

Et de n'estimer rien tant que soy-même.] Parmy toutes les choses créées, il n'y a rien qui nous doive être si précieux que nôtre ame. Pendant que nous l'estimons moins que ces objets corporels & terrestres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur neant, mais lors que nous la mettons au dessus de tout, nous l'unissons à Dieu, & elle regne avec luy sur toutes choses.

Ce qui est aussi le propre de la Loy.] Car la Loy est au dessus de toutes choses, puisqu'elle juge de tout sans que rien puisse juger d'elle.

Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.] Il y a dans ce passage une profondeur de sens étonnante, & c'est cette profondeur qui en fait l'obscurité? Antonin a voulu dire que la raison qui porte nôtre ame à s'estimer plus que toutes choses est la même qui veut que la Loy soit au dessus de tout, & que l'une & l'autre n'est que la verité & la souveraine justice, & ces deux raisons estant une seule & même chose, nôtre ame devient aussi une seule & même chose avec la Loy. Comme elle, elle juge de tout sans que personne puisse avoir le droit de juger d'elle non plus que de la Loy: & voilà l'explication du mystere que saint Paul (a) nous apprend quand il dit que l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne.

II.

II. Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire: à l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire

II. *A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons.*] Ce raisonnement d'Antonin est *vray* à la rigueur. On dira pour en éluder la force que la beauté de la musique ne consiste pas dans les tons separez ; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, & dans la proportion des mouvemens dont il résulte une harmonie qui est plus ou moins parfaite, selon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut représenter. Il en est d'elle comme de la beauté des vers, cette beauté ne se trouve pas dans les syllabes qu'on prononce l'une après l'autre, elle est dans le tout qui nous frappe & qui nous saisit. Quelque *vraye* que soit cette objection elle ne détruit point du tout le raisonnement de cet Empereur. Car il est toujours *tres-constant* que la beauté de la musique, comme celle de la poésie, & toutes les autres beautés corporelles & qui touchent les sens, ne sont que des beautés imparfaites, parce qu'elles ne sont belles que par rapport ou au lieu ou au temps, & qu'étant composées de parties fugitives qui ne sauroient subsister toutes ensemble, elles ne représentent qu'imparfaitement la véritable unité & l'égalité souveraine qui est le seul & unique modèle du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumés à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à suivre ce précepte d'Antonin, & à mépriser toutes ces beautés inférieures & passagères qui dépendent du lieu & du temps, & qui y sont entièrement renfermées. Mais en même-temps il faut avouer que la musique est une des beautés les moins imparfaites de ce bas ordre, & que c'est même un défaut considérable de ne pas la con-

faire cette demande. Est-ce donc là ce qui me ravit? Tu en auras honte. Sur la danse fais la même chose, & considère à part tous les gestes & tous les mouvemens, & ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde, excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle, souviens-toy de cette maxime, divise-les par parties, & par cette division apprends à les mépriser. Suy la même règle sur toute la vie.

III. Combien est heureuse l'ame qui est toujours prête à se separer du corps, soit qu'après cette separation elle soit éteinte ou dissipée, ou qu'elle subsiste encore! mais il faut que cette bonne resolution vienne de son propre jugement & non pas d'une opiniâtreté obstinée comme celle des Chrétiens. Il faut qu'elle

connoltre, & de ne la pas amer jusqu'à un certain point.

Excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle.] car la vertu & les actions vertueuses étant des beautés purement spirituelles, elles representent bien plus parfaitement que toutes les autres la verité & l'unité qui les produit.

Suy la même règle sur toute la vie.] En te demandant à chaque action & à chaque moment: Est-ce là ce qui te fait souhaiter de vivre.

III. *Et non pas d'une opiniâtreté obstinée comme celle des Chrétiens.*] Ses Payens appelloient folie & obstination la constance & la fermeté des Chrétiens qui aimoient mieux mourir que de sacrifier aux Idoles, & que d'adorer les statues des Empereurs. Tertullien dans son

se porte à cette action avec raison, avec gravité,

Apologetique : Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en sacrifiant une seule fois, sans changer de sentiment, nous aimons mieux notre opiniâtreté que notre vie. En effet, Pline le jeune l'appelle opiniâtreté, obstination inflexible, & démence. Mais en quel temps Antonin fit-il cette maxime, luy qui ne persecuta jamais les Chrétiens? car de la manière dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Martyrs; cependant depuis qu'il fut Empereur, il n'y en eut jamais dans les lieux où il étoit. Il la fit sans doute après que la rage des Payens reveillée par la licence des guerres civiles eut sacrifié plusieurs Chrétiens à sa fureur en Asie & dans les Gaules. La constance de ces Martyrs dont il ne manquoit pas d'être informé par ceux qui la noircissoient, luy donna lieu de faire cette reflexion, qu'on est heureux de mépriser la mort, pourveu que ce mépris soit le fruit de jugement & de la raison, & non pas l'effet d'un opiniâtreté aveugle; & la maxime est vraie & seure; mais l'application en est fautive, comme toutes les applications qu'on fait en suivant de faux préjugés. Il y avoit de la raison dans cette fermeté des Martyrs; mais c'étoit une raison plus qu'humaine que des Payens n'étoient pas capables d'apercevoir.

Avec gravité.] Faire quelque chose avec gravité, c'est la faire dans les règles de bienfaisance, avec courage, sans précipitation & sans lenteur, lors que la nécessité le demande, & en la rapportant à un certain but qui est l'utilité du prochain. Or on accusoit les Chrétiens de courir souvent à la mort sans nécessité. C'est pourquoy ces Philosophes aveugles croyoient que cette action étoit dénuée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes fussent accompagnées. Car faire une chose sans nécessité, c'est pecher contre toutes ces règles; c'est agir ou par caprice

té, & sans aucun faste, pour persuader aux autres de l'imiter.

IV. Ay-je fait quelque chose d'utile à la société? J'en ay reçu la recompense. Aye toujours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien.

V. Quel est ton métier? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere.

VI. Les tragedies ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens

ou par legereté. Mais quelle nécessité plus grande pour des soldats Chrétiens, que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Demon, & qui en ruinant son empire augmentoit celui de JESUS-CHRIST?

Et sans aucune faste, pour porter les autres à l'imiter.] Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter; c'est par des actions de justice, de nécessité, & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrétiens d'agir par faste! eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité, & qui auroient crû n'estre plus serviteurs de JESUS-CHRIST, s'ils avoient cherché à estre loüez des hommes.

V. *Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant.*] Antonin reconnoît donc que la vertu n'est pas un present de la nature, mais un fruit de l'étude & du travail.

VI. *Les tragedies ont esté premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens.*] Au com-

accidens qui arrivent dans la vie; pour les avvertir qu'ils doivent necessairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scene, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand theatre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant sur le theatre, oh Citheron! ne se délivrent pas de leurs maux. Les Poètes tragiques

mencement, c'est-à-dire, lors que la Tragedie & la Comedie estoient confondûes, c'estoit un divertissement grossier & champêtre, où l'on se proposoit plutôt de porter les hommes à la joye & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc icy que de la Tragedie parfaite; car ce n'est que de celle-là seule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à supporter courageusement tous les accidens de la vie, & à les trouver même legers en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il est bien difficile de se trouver si malheureux quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreste, un Oedipe, &c.

Telle doit être la catastrophe de toutes les pieces.] Tant des pieces naturelles que des artificielles.

Et que ceux qui crient tant sur le theatre, oh Cytheron! ne se délivrent pas de leurs maux.] C'est une exclamation d'Oedipe qui dit dans une piece de Sophocle : O Cytheron ! pourquoi me reçûtes-vous, ou pourquoi, après m'avoir reçu, ne me laissâtes-vous pas périr, afin que je ne pûsse jamais faire voir aux hommes d'où j'estois sorti? Toutes ces exclamations ne soulagent pas ses maux, ainsi la Tragedie nous apprend qu'il est inutile de se plaindre.

giques disent souvent des choses tres-utiles, comme cecy : *Si les Dieux n'ont soin ni de moy ni de mes enfans , cela même ne se fait pas sans raison.* Et cecy encore : *Ne te mets pas en colere contre les affaires , car elles ne s'en soucient point.* Et, *La vie est comme la moi on d'un champ.* Et plusieurs autres choses semblables. A la tragedie succeda la vieille comedie armée d'une liberté magistrale, & qui en donnant à chaque chose son veritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des Citoyens. Diogene s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette vieille comedie. Après cela vint la comedie que l'on appelle moyenne, & enfin on inventa

Comme cecy, si les Dieux.] Les trois passages qu'Antonin rapporte icy ont esté examinez dans les Remarques sur le Liv. vii. aux art. 40. 41. & 43.

A la Tragedie succeda la vieille Comedie.] Sur tout ce qu'Antonin dit icy de la vieille & de la nouvelle Comedie, on n'a qu'à voir les Remarques sur la Poëtique d'Horace depuis le vers 281.

Successit vetus his Comœdia non sine multa Laude.

A cette Tragedie de Thespis & d'Eschyle succeda la vieille Tragedie avec beaucoup de succès.

Après cela vient la Comedie que l'on appelle moyenne.] La vieille Comedie dura jusqu'à ce que Lysander se fut rendu maître d'Athenes. La moyenne depuis Lysander jusqu'à Alexandre le Grand, & la nouvelle c'est celle qui dure encore.

venta la nouvelle comedie qui dégénéra en une pure imitation. On ſçait que les auteurs de cette derniere ſorte de comedie diſent de fort bonnes choſes, mais au fond quel eſt le ſujet & le but de toutes ces representations ?

VII.

La nouvelle Comedie qui degenera en une pure imitation.] La vieille & la moyenne Comedie n'étoient pas à proprement parler des imitations, puisſque dans la premiere il n'y avoit rien de feint, ny pour les perſonnages, ny pour les ſujets. & que dans la ſeconde hors les noms qui eſtoient feints, tout y eſtoit veritable, & qu'on y repreſentoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta ſur le theatre que des aventures feintes & des noms ſuppoſez, ainſi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'eſt ce qu'Antonin condamne icy.

Mais au fond quel eſt le ſujet & but de toutes ces representations ?] La vieille & la moyenne Comedie avoient au moins un but tres-utile, car elles rendoient à corriger les hommes ; mais la nouvelle n'a d'autre vûe que de les amuſer inutilement, & elle les laiſſe comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin eſt tres-remarquable ; il prefere l'aigreur & le ſiel de la vieille & de la moyenne Comedie à la molle condeſcendance de la nouvelle qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roy de Perſe donna à Ariſtophane, que ſes conſeils rendoient les Atheniens plus braves, & les faiſoient triompher de leurs ennemis, n'eſt pas à beaucoup près ſi conſiderable que ce qu'Antonin dit icy en faveur de la vieille & de la moyenne Comedie. Voilà une autorité d'un tres-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à nôtre Comedie l'air de la vieille Comedie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne ſe trompe pas à ce paſſage, il eſt bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comedie bonnes & utiles

VII. Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie que celle où tu es maintenant !

VIII. Une branche séparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne soit séparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'est séparé d'un autre homme, s'est entièrement séparé de toute la société. Mais c'est une main étrangère qui retranche la branche ,
au

les que par comparaison ; car d'ailleurs il estoit très-éloigné d'approuver qu'on reprit publiquement les hommes de leurs défauts, puis qu'il estoit persuadé que c'estoit blesser les loix humaines & divines : son but est de condamner la nouvelle Comédie, comme on avoit condamné les deux autres. Il envelope aussi la Tragedie dans cette censure : car Antonin n'estoit pas homme à se contenter qu'on moderât les passions, il vouloit, comme tous les Stoïciens, qu'on les arrachât entièrement. On verra les Remarques sur la Poétique d'Aristote.

VII. *Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie.*] Il y avoit tant de sectes des Philosophes opposées les unes aux autres qu'une infinité de gens passoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute, sans pouvoir se déterminer, & choisir. Antonin donc pour s'empêcher de tomber dans un estat si déplorable, examine la disposition où il est, & après l'avoir bien examinée, il s'assure qu'il n'y en a pas de meilleure, & que cela est même très-évident. En effet aimer Dieu & son prochain, voilà la meilleure disposition où l'on puisse être, il n'est plus question de choix, il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

au lieu que l'homme se retranche luy-même en haïssant son prochain & en s'éloignant de luy. Et il ne sçait pas qu'il se separe par là tout d'un coup de la société civile. Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la société, c'est que nous pouvons être incorporez & reünis au corps dont nous nous sommes separez, & faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se separer, ne se reünit & ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, & qu'une branche qui a toujours été attachée à son arbre, & qui à crû avec luy est bien differente de celle qui y a été entée après sa separation, comme tous les Jardiniers même l'assurent.

IX. Il faut être branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.

X.

VIII. *Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu.*] On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'article xxvi. du Livre viii.

IX. *Il faut estre branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.*] Le Peuple a toujours des opinions si peu saines de la Justice, de la Religion & de Dieu, que quoy que le lien de la charité nous unisse avec luy & fasse comme un même arbre de tous les hommes, nôtre esprit ne laisse pas d'estre libre, & de conserver une independance & une superiorité qui l'empêchent d'assujettir ses pensées & ses opinions à celles du peuple : autrement cette même charité, qui nous unit & qui nous lie, deviendrait pour nos ames un poison mortel.

X.

X. Quand tu suis la droite raison il n'est pas au pouvoir de ceux qui s'y opposent, de t'empêcher de faire une bonne action; il ne faut pas non plus qu'ils puissent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux dispositions, poursuy ton dessein & ton choix, & continuë d'avoir la même bonté pour ceux qui te traversent & qui te chagrinent. Car ce n'est pas une marque moins grande de foiblesse de se fâcher contre eux que de renoncer à son entreprise & que de se décourager : celui qui se rebute en se laissant épouvanter, & celui qui perd les sentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature luy a donnez pour parens & pour amis, sont également deserteurs & quittent également leur poste.

XI. Il n'y a point de nature qui soit inférieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela

X. Sont également deserteurs.] Car ils renoncent également à la raison qui veut qu'on aille son chemin sans perdre les sentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. Il n'y a point de nature qui soit inférieure à l'art, car tous les arts imitent la nature.] Puisque tous les arts font les choses les moins parfaites pour les plus parfaites, il est certain que la Nature universelle, qui est le modèle de tous les arts, le fait aussi, & voilà ce qui a produit la Justice. Car que fait la Justice? elle réduit les choses les moins parfaites sous l'empire & sous l'obéissance

Cela étant, il s'ensuit par une consequence tres-évidente que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres, ne cede point à l'industrie de tous les arts. Or il est certain que ceux-cy font toujours les choses les moins parfaites pour les plus parfaites; il est donc constant que la nature le fait aussi: & c'est ce qui produit la justice, & la justice est la mere de toutes les autres vertus: car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur après les choses indifferentes, si nous nous laissons tromper, & si nous sommes inconstans & temeraires.

XII. Si les choses, dont la crainte ou le desir te donnent de l'inquietude & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes jusques à toy, & si c'est toy proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impose seulement silence
à ton

sance de celles qui le font le plus. Ce chapitre est admirable, & on ne sçauroit prouver d'une maniere plus solide & plus claire que la justice est un droit naturel & divin, & qu'elle vient immédiatement de Dieu.

Car il n'y aura plus de justice, si nous courons avec tant d'ardeur. } C'est une consequence nécessaire de ce principe que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites: car on ne peut preferer les moins parfaites aux autres sans blesser cet ordre si sagement établi. Que de veritez solidement expliquées par ce seul principe!

à ton opinion qui en juge, & tu ne les desireras ni ne les craindras.

XIII. L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite; pendant qu'elle ne s'étend & ne se relâche point en dehors, & qu'elle ne se resserre & ne s'enfonce point en dedans, elle reluit d'une lumiere qui luy fait decouvrir la verité de toutes choses & celle qui est en elle.

XIV. Quelqu'un me méprise, c'est à luy à voir pourquoy il le fait, pour moy je prendrai bien garde de ne rien faire ou dire qui merite ce mepris. Il me hait, c'est sur son compte.
Pour

XIII. *L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite.*] On a déjà vû, pourquoy Antonin compare l'ame à une sphere. Cet article est parfaitement beau. Quand un corps rond est éclairé par quelque lumiere, les enfoncemens, & les bosses qui se rencontreront dans ce corps y causeront des obscuritez, parce qu'ils empêcheront la lumiere de s'étendre également par tout, & d'éclairer toutes ses parties. Il en est de même de l'ame, pendant qu'elle est égale & arrondie en elle-même, elle reçoit également par tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Mais dès que le vice y fait des enfoncemens ou des bosses, il empêche necessairement le cours de cette lumiere celeste & la plonge dans une profonde obscurité.

Qui luy fait decouvrir la verité de toutes choses, & celle qui est en elle.] Je trouve cela divin; comme nôtre ame n'est pas sa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la verité des choses, ny la verité qui est en elle, c'est-à-dire, connoître bien son essence & son existence, que dans la raison universelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

Pour moy j'auray toujours la même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celuy-là même en particulier; & je seray toujours prêt à luy remontrer sa faute sans m'emporter en reproches & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme Phocion; s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avert-

aver-

XIV. *Comme Phocion, s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens.*] Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on preparoit la ciguë, quelqu'un luy demanda ce qu'il vouloit qu'on dît de sa part à son fils, il répondit, *que je luy ordonne de ne songer jamais à payer aux Atheniens la coupe de bienveillance qu'ils me presentent.* Et comme toute la ciguë qu'on avoit broyée fut employée pour les quatre qui bûrent les premiers, il n'en resta plus pour Phocion; l'Executeur qui la fournissoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre si on ne la payoit, Phocion appella un de ses amis, & luy dit: *Je vous prie de donner à cet homme le peu d'argent qu'il vous demande, puisqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien.* Si ces deux mots furent dits sincerement, la mort de Phocion est telle qu'Antonin la demandoit; car qui a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poison qu'on luy presentoit & de défendre à son fils de s'en souvenir? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'est une honte horrible de souffrir que les prisonniers payassent le poison qu'on leur faisoit boire? Mais Antonin a fort bien vû que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie tres-piquante contre les Atheniens, & un effet de la colere & du depot; c'est pourquoy il a en raison de douter & de dire *s'il est vray.* Or la rail-

avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'interieur des hommes & qui fonde les cœurs, voye qu'on n'est fâché de rien ; qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toy si tu fais les choses qui sont propres à ta nature ? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la société, pourquoy refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle ?

XV. Ceux qui se méprisent les uns les autres, qui se flatent les uns les autres, & qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toujours soumis les uns aux autres.

XVI. Quelle horreur & quelle fausseté de dire, j'ay resolu d'agir franchement avec vous ! Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement necessaire de faire ce préambule, la chose

raillerie & le depot doivent être bannis de cette dernière action de nôtre vie, où il ne doit y avoir rien que ne soit tres grave & tres-serieux.

XV. *Ceux qui se méprisent les uns les autres, &c. sont toujours soumis les uns aux autres.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime, & quand on examinera la chose de près, on trouvera que le mépris même nous soumet à ceux que nous méprisons.

XVI. *Quelle horreur & quelle fausseté de dire, j'ay resolu d'agir franchement avec vous !*] Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne icy, se disent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles sont indignes d'un homme d'honneur ; mais on les dit par coutume & sans reflexion.

se parlera assez d'elle-même, il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot il faut qu'un honnête homme, un homme franc, soit comme celui qui sent mauvais, & que ceux qui s'en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié de loup : évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sçauroient les cacher.

XVII. Veux-tu vivre heureusement? Cela dépend de toy, tu n'as qu'à avoir de l'indifférence pour tout ce qui est indifférent. Et tu en auras sans doute si tu examines chaque chose séparément & par rapport au tout; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ni qui vienne jusqu'à nous, & que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faisons une image lorsque nous pourrions ou nous empêcher de la faire, ou l'effacer entièrement si elle s'étoit glissée malgré nous & à notre inscû; & enfin si tu fais cette reflexion que nous

DC

Une franchise affectée est un poignard caché.] Comme un Ancien a dit: Pejor. odio amoris simulatio.

Une feinte amitié est pire que la haine.

XVII.

ne ferons pas obliger de nous tenir longtemps sur nos gardes, & que la mort viendra bien-tôt terminer tous ces soins, & nous mettre pour toujours dans une tranquillité parfaite. Qu'est-ce donc qui t'empêche d'être content de toutes les choses qui arrivent dans le monde? Si elles sont selon la nature, reçois-les gayement, & elles te seront faciles; & si elles sont contre la nature, cherche ce qui est conforme à ta nature propre, & le poursuy quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de suivre son propre bien.

XVIII. Pense d'où chaque chose est venue de quoy elle est composée, en quoy elle sera changée, & ce qu'elle sera après son changement.

XVII. Et si elles sont contre la nature, cherche ce qui est conforme à la nature.] Antonin étoit très-persuadé que rien n'arrive contre la nature, mais il donne cela à nos faux préjugés, sachant bien qu'il ne hasarde rien pourveu que nous suivions sa maxime; car il dit fort sagement que quand ce qui nous arrive est contre la nature, nous devons chercher ce qui est de notre nature propre. Or il est impossible de trouver ce qui est de notre propre nature qu'en nous assujettissant à la nature universelle, c'est-à-dire en nous soumettant à Dieu.

Quelque peu de gloire qui l'accompagne.] Antonin sçavoit bien qu'en s'attachant à la véritable sagesse on s'attire bien plutôt le mépris, que l'estime des hommes: Car tout ce qui est de l'esprit de Dieu, paroît folie aux hommes charnels.

ment. Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal, & que rien ne pourra luy nuire.

XIX. Voicy neuf articles qu'il est bon que tu medites incessamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire, comme un belier & un taureau sont nez pour être à la tête des troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hasard & les atomes ne sont pas les maîtres du monde, c'est donc la Nature qui gouverne tout ; & cela étant, les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, & celles-cy, les unes pour les autres.

Le second, quels sont les hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & sur-tout quelle dure

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal.*] - C'est à-dire rien ne pourra ny l'alterer, ny la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les seuls justes seront exempts, c'est-à-dire, ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes, & c'est ce qui étoit caché à ces Philosophes Payens, ou ils n'en avoient que des idées tres-confuses.

XIX. *Que tu es né pour les conduire, comme un Belier & un Taureau sont nez.*] Il est rare de voir un Empereur reconnoître qu'il n'a d'autre avantage sur ses peuples que celui qu'un Taureau & un Belier ont sur les troupeaux. Que de grandeur dans un tel aveu !

dure nécessité leur imposent leurs opinions, & avec quel faste ils se portent aux actions les plus condamnables.

Le Troisième, que s'ils ont raison de faire ce qu'ils font, il ne faut pass'en fâcher; & s'il ne l'ont pas, il pechent donc malgré eux, & par ignorance. Car commel'ame n'est jamais privée de la verité que malgré elle, c'est aussi toujours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui luy est dû. Voylà pourquoy ils ne peuvent souffrir qu'on dise d'eux qu'ils sont injustes, ingrats, avarés, ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatriéme, que tu tombes souvent dans les

Et avec quel faste ils se portent aux actions les plus condamnables.] Il n'y a rien qui marque mieux l'ignorance & l'esclavage des hommes que l'insolence & la vanité avec laquelle ils commettent les choses les plus horribles & violent ce qu'il y a de plus saint. Les plus ignorans sont les plus orgueilleux.

Car comme l'ame n'est jamais privée de la verité que malgré elle.] On peut voir ce qui a été remarqué sur les art. 64. & 65. du liv. vii.

Voilà pourquoy ils ne peuvent souffrir qu'on les appelle injustes, ingrass.] Car l'injustice & l'ingratitude supposent un choix de l'esprit & une détermination de la volonté, & comme les hommes ne sont injustes & ingrats que malgré eux & par ignorance, ils ne sçauroient se reconnoître tels, & par conséquent ils croient toujours qu'on leur fait tort de les accuser de ces vices.

Que tu tombes souvent dans les mêmes fautes.] Car
le

les mêmes fautes, que tu es semblable à ces gens-là, & que si tu t'empêches de commettre certains pechez, ton inclination ne laisse pas d'y être portée, & que tu ne t'en abstiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquième, que tu ne sçais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée ; & il faut sçavoir bien des cir-
con-

le plus juste peche sept fois le jour. Eschyle a dit de même, *le plus sage des sages peche souvent*. Cet aveu d'Antonin est plein d'une humilité digne du Christianisme. Il faut que nos pechez nous obligent à pardonner aux autres ; & que les pechez des autres nous portent à ne nous pardonner rien ; mais malheureusement nous renver-
sons toujours cet ordre.

Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.] Ce passage est fort remarquable. Il y a des actions qui paroissent des pechez, & qui ne le sont pas, parce qu'elles sont faites pour un dessein qui ne nous est pas connu, & pour une utilité cachée. Par exemple, quand saint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loy, comme s'il avoit été aussi sans Loy, ceux qui auroient pris ses actions pour autant de crimes, en auroient très-mal jugé, puisqu'il agissoit ainsi pour l'économie, comme parle Antonin, c'est-à-dire, pour un certain ordre, pour une sage dispensation, comme l'expliquent Origene & saint Jérôme, car étant devant Dieu sous la Loy de JESUS-CHRIST, il paroissoit être sans Loy aux yeux des hommes, afin de gagner plus de personnes à Dieu. C'est de cette manière qu'Origene a excusé le mensonge de Jacob qui
fit

constances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixième, c'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septième, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, & cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouira. Mais comment en venir à bout? en te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres. : car si ce n'étoit pas une verité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toy, ouce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.

Le

fit semblant d'être Esau pour surprendre la benediction de son pere. Antonin se sert fort bien de cette raison pour nous apprendre que puisque pour bien connoître une action il faut sçavoir toutes ses circonstances, & les vûes que l'on a eu en la faisant, n'en point juger est le parti le plus seur & le plus sage. La verité de cette maxime a fait dire à un grand homme de nôtre siecle, qu'il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules & dont les raisons cachées sont tres-sages & tres-solides.

Tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand pis & encore.]

Car

Le huitième, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuvième, que la bonté est invincible quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque : car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté ; si tu as de la bonté pour luy jusques au bout, si quand l'occasion s'en presente tu l'avertis bonnement, & que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même temps qu'il s'efforce de te faire le plus de mal ? Si tu luy dis, non, mon fils, ne fais point cela, nous sommes nez pour toute autre chose, tu ne me fais aucun mal, mais tu t'en fais à toy-même ; & si tu luy re-montres adroitement & en general, que ni les abeilles ni aucun des autres animaux qui paissent ensemble, ne font rien de semblable. Ne mêle à tes avis ni la raillerie ni les reproches ; qu'il ne paroisse qu'une affection sincere sans aucun chagrin ; & ne luy parle point comme un Docteur dans sa chaire, ni pour attirer l'admiration de ceux qui t'écou-tent, tire-le en particulier quelque foule qui
l'envi-

Car si le vice des autres nous rendoit vicieux, nous serions par conséquent tout ce que seroient les autres.

Tire-le en particulier, quelque foule qui l'environne.] C'est ce que JESUS-CHRIST nous dit dans saint Mathieu : *Si votre frere a peché contre vous, allez luy représenter sa faute en particulier.*
Es

l'environne. Aye toujours ces neuf articles devant les yeux comme autant de précieux dons des Muses; & commence enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de soin de flater ton prochain, que de te fâcher contre luy. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicioeux. Quand tu seras en colere souviens-toy donc qu'il n'y a rien de viril dans cette passion, & que comme la bonté & la douceur sont des vertus plus humaines, elles sont aussi plus mâles. Que la force & le courage sont entierement du côté de celuy qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celuy qui est colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force. La colere n'est

Et commence enfin à être homme.] C'est à dire à avoir de la douceur & de l'humanité, qui est le veritable caractère des hommes.

Mais il ne faut pas éviter avec moins de soin de flater son prochain.] Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander pouvoient jeter dans une lâche complaisance & dans la flatterie: car les hommes ne savent presque jamais garder de milieu, & en voulant éviter un vice ils tombent ordinairement dans le vice contraire; il a soin d'avertir que la flatterie n'est pas moins pernicioeuse que la dureté, & que l'une & l'autre ruinent également la société quoy que par des voyes tres-differentes.

Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force.] Cela se

n'est pas moins la marque d'un esprit foible que la tristesse. Dans l'une & dans l'autre on est également blessé & mis hors de combat.

Voicy encore, si tu veux, une dixième maxime qui fera comme le present du Dieu même qui préside aux Muses ; il y a de la folie à pretendre que les méchans ne fassent point de mal, c'est desirer l'impossible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent, c'est une tyrannie déclarée & une horrible cruauté.

XX. Notre esprit a quatre penchans qu'il faut observer continuellement ; & quand on les découvre, il faut les bannir en disant sur le premier, cette imagination n'étoit pas nécessaire ; sur le second, cela va à ruiner la société ; sur le troisième, ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentimens : or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée.

Enfin

se prouve même par les corps solides : les plus compacts & les plus durs sont ceux qui résistent le plus aux impressions des choses extérieures, & par conséquent ils sont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas icy d'une insensibilité stupide, mais d'une insensibilité de raison, qui est bien plus seure & plus forte.

XX. *Notre esprit a quatre penchans.*] Ces quatre penchans sont à mon avis le soupçon, la médifance, la dissimulation ou le mensonge, & l'intemperance. Cela suffit pour éclaircir tout cet article qui étoit très-obscur, & qu'on avoit laissé dans toute son obscurité.

enfin sur le quatrième, en te reprochant à toy-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujetti la partie la plus divine de luy-même, à la partie la plus méprisable, c'est à dire, à cette partie mortelle qui est le corps, & à toutes ses voluptez grossières & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en toy d'aérien & d'ignée, quoy que naturellement il se porte en haut, cependant soumis à l'ordre de cet Univers il demeure icy-bas dans ce composé. Tout de même ce qu'il y a de terrestre & d'humide, quoy que naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & se tient dans
une

XXI. *Tout ce qu'il y a en toy d'aérien & d'ignée.]*
Ce raisonnement est parfaitement beau & tres-solide. Les élémens dont nous sommes composez, oublient leur penchant pour obeir au Maître du monde, & gardent le poste qui leur a été donné, quelque contraire qu'il soit à la nature. La raison, qui devroit être plus obeissante que ces principes materiels & corruptibles, est la seule qui se revolte contre cette Loy generale & qui tâche d'en secouer le joug, quoy qu'elle ne luy impose rien de dur, & qui soit contraire à sa constitution. On dira que Dieu n'a laissé aux élémens que le parti de l'obeissance, & qu'il a donné à la raison la liberté du choix. Mais c'est ce qui fait encore plus paroître nôtre injustice. Dieu a exempté nôtre ame de la necessité de luy obeir par contrainte, afin qu'elle obeisse par amour, & qu'elle en puisse être recompensée: & au lieu de reconnoître un si grand bienfait par une soumission plus entiere & plus parfaite, elle ne se sert de cet avantage que pour se jeter dans une affreuse rebellion.

une situation qui ne luy est pas naturelle : tant il est vray que les élemens même obeissent à la loy generale, en conservant la place qui leur a été donnée malgré eux jusqu'à ce que cette même loy leur donne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toy-même soit la seule desobeissante, & la seule qui se fâche de garder son poste ? On ne luy impose pourtant rien qui la gêne & qui la violente, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se revolte contre cet ordre ; car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intemperance, à la tristesse, & à la cruauté, que sont-ils que des revoltes contre la nature ? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui luy arrivent, dès ce moment-là il quite lâchement son poste ; car il n'a pas moins été fait pour l'égalité & pour la pitié, que pour la justice, & ces deux premieres vertus ne sont pas moins dans l'ordre des choses utiles à la société,

Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité & pour la pitié que pour la justice] Cela ne peut pas être autrement ; puisque l'égalité & la pitié sont les membres de la justice, qui ne sçauroit subsister sans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait tout prendre en bonne part, c'est ce qu'Horace appelle *aquus animus*, *un esprit égal*, qui n'aime pas plus une chose qu'une autre.

cieté, elles sont mêmes plus anciennes que les actions justes.

XXII. Celuy qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sçauroit être toujours un seul & même homme. Ce que tu dis là ne suffit pas, si tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de veritables biens au peuple, & qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est à dire, sur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut
se

Elles sont mêmes plus anciennes que les actions justes.] Car les causes precedent toujours necessairement les effets: qu'on ôte l'égalité & la pieté, il n'y aura plus de justice parmi les hommes, & la justice étant bannie, les actions justes le sont aussi.

XXII. *Ne sçauroit être toujours un seul & même homme.*] Nous ne sommes que ce que sont nous actions & par consequent nous sommes autant d'hommes differens que nous faisons d'actions differentes & contraires.

Et qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est à-dire, sur celles qui vont au bien du public.] On ne fait pas assez de reflexion sur la verité qu'Antonia nous developpe icy. Tous les hommes ne conviennent pas sur ce qu'on doit appeller de veritables biens. Les uns donnent ce nom aux richesses, les autres à la gloire, &c. Mais ils sont tous d'accord sur tout ce qui va au bien de la société, car il n'y a, personne, non pas même parmi les plus injustes, qui ne soit forcé d'avouer que tout ce qui est utile à la société un veritable bien. Voilà donc sans contredit la seule chose à quoy

se proposer un but dont tout le monde convient, & qui aille au bien de la société. Celui qui dirigera à ce but tous ses mouvemens, ne sera jamais inégal dans ses actions, & par ce moyen il sera toujours le même.

XXIII. Pense souvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à sa fuite.

XXIV. Socrate avoit accoutumé d'appeler les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV.

la prudence veut qu'on s'attache. Antonin donne par là une raison admirable de la prééminence de la charité sur toutes ses vertus. On feroit un volume entier sur les conséquences admirables qui se tirent naturellement de ce principe.

XXIII. *Pense souvent à la fable du rat de ville & du rat des champs.*] Antonin veut qu'on medite cette fable pour apprendre à mépriser les richesses & le tumulte des villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs qui préfère ses fèves & ses poids à toute la bonne chère du rat de ville. On peut voir la vi. satire du 11. Liv. d'Horace.

XXIV. *Socrate avoit accoutumé d'appeler les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.*] Socrate disoit cela sur les idées que le Peuple se fait de la mort, de la honte, de l'exil, & de tout ce qu'il appelle des maux. On n'a qu'à l'en entendre parler, & l'on trouvera que tout ce qu'il dit ressemble parfaitement aux contes que l'on faisoit autrefois de certaines femmes qui devoient les enfans. On peut voir ce qui a été remarqué dans la poétique d'Horace à la page 320.

XXV.

XXV. Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre dans leur theatre, & eux, ils s'assëyoient où ils pouvoient.

XXVI. Perdiccas demandant un jour à Socrate pourquoy il n'alloit pas le voir, pour ne pas mourir, luy dit-il, de la mort la plus malheureuse, c'est à dire, pour n'avoir pas le plaisir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toy.

XXVII. Voicy un precepte que l'on trouve dans les écrits d'Epicure : *Aye toujours devant*

XXV. *Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre.*] La difference qu'il y avoit entre les Atheniens & les Lacedemoniens, c'est que les Atheniens parloient mieux de ce qui est bon & honnête, & que les Lacedemoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit icy du respect qu'ils avoient pour l'hospitalité, ne doit pas être entendu des premiers temps de la republique : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les étrangers dans la ville, de peur que le vice ne s'y glissât avec eux ; on bien il faut l'entendre des étrangers qui s'étoient soumis à la discipline Laconique, & ausquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la distribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ny les vendre ny les aliener.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate.*] Senèque dit que c'étoit Archelaüs. Le nom ne fait rien à la chose ; le même Senèque condamne cette réponse de Socrate, mais on ne laisse pas de la trouver belle. On peut voir le chap. vi. du v. Liv. des bienfaits.

XXVII. *Aye toujours devant les yeux quelqu'un des Anciens.*] C'est un mot d'Epicure, comme Senèque

vant les yeux quelqu'un des Anciens qui ayent été parfaitement vertueux.

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dès qu'on étoit levé, afin de se souvenir par là des êtres qui suivent toujours le même chemin, & qui font toujours leur ouvrage de la même manière sans aucune inconstance ni variété, & pour penser à leur ordre, à leur pureté, & à leur simplicité tout nuë, car les astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX. Souviens-toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant emporté ses habits, il ne trouva

témoigne dans ses Lettres, *hoc praecepit Epicurus*. Et ce precepte est excellent : s'il n'y a point d'hommes assez vicieux pour oser pecher devant un témoin, que sera-ce quand on aura choisi un témoin d'une vertu reconnue?

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dès qu'on étoit levé.] Ce n'est pas la seule chose que les Platoniciens avoient prise des Pythagoriciens. On peut voir la Remarque sur l'art. LIX. du LIV. VII.

XXIX. Souviens-toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant pris ses habits.] Xantippe femme de Socrate étoit fort incommode & fort emportée : un jour elle s'habilla en homme pour aller à un spectacle, & prit les habits de son mari, Socrate ne trouvant pas ses habits mit une peau autour de luy, ses amis le trouvant en cet état luy conseilloyent de battre sa femme quand elle seroit de retour : fort bien répondit Socrate, afin que pendant que nous nous gourmerons, chacun de vous crie : Courage Socrate, courage Xantippe

trouva qu'un beau pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuyoient.

XXX. Tu ne sçauois enseigner à lire ni à écrire, si tu ne l'as appris auparavant : à plus forte raison ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le sçais pas toi-même.

XXXI.

pe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponse devant les yeux, afin de nous accoutumer à penser qu'il est ridicule de donner au Public de ces Scenes extravagantes qui ne font que le rejoûir. Mais si ce que Socrate dit à ses amis est remarquable, ce qu'il dit à sa femme ne l'est pas moins; car il se contenta de luy dire : *Vous voyez au moins que vous n'estes pas allée à ce spectacle pour voir, mais pour être vûë.*

XXX. Tu ne sçauois enseigner à lire ny écrire, si tu ne l'as appris auparavant.] Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui se piquent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne sçavent pas eux-mêmes & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'est pas à beaucoup près si surprenant que d'en voir qui se mettent entre les mains de ces ignorans, & ont en eux une entiere confiance. Cela ne fait souvenir d'un mot qu'Antisthene dit aux Atheniens dans une assemblée où on avoit nommé quelques Generaux. On recueilloit les voix, & quand on vint à Antisthene : *Je vous conseille*, leur dit-il, *Messieurs, d'ordonner que nos ânes seront chevaux.* Et comme les Atheniens surpris de cette réponse la troitoient de ridicule & d'impossible, *pourquoy cela ne se peut-il donc pas, Messieurs,* continua t-il, *puisque vos decrets ont bien la vertu de faire des Generaux de ces sortes de gens qui n'ont ny service ny experience.*

XXXI. Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil, mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'est être fou que de chercher des figues en hyver. Mais ce n'est pas être plus sage

XXXI. *Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.*] C'est un vers de quelque Poète tragique; Antonin l'avoit recueilli pour se souvenir que ceux qui se rendent les esclaves de leurs passions en abandonnant la vertu se privent par cette lâche desertion du droit de suffrage que la vertu seule peut donner & qui est le véritable caractère les hommes libres. Cela a été expliqué dans les Remarques sur l'Épître vi. du 1. Liv. d'Horace.

XXXII. *Les hommes blâment la vertu à tort & à travers.*] Antonin parodie icy un vers d'Hésiode avec un vers d'Homère, & il dit fort sagement que quand il voit de ces Philosophes insensés qui soutenoient que la vertu n'est qu'un vain nom & une chimère au lieu de s'amuser à leur répondre il ne fait que rire de leur folie, & c'est sans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Épître vi. du 1. Liv. d'Horace où ce passage a été expliqué.

XXXIII. *C'est être fou que de chercher des figues en hyver, mais ce n'est pas être plus sage.*] Antonin a pris ceci d'Épictète qui dit dans Arrien : Si tu desires des figues en hyver, tu es fou, & c'est en désirer que de désirer ton fils ou ton ami lors qu'ils ne sont plus. Car ce que l'hyver est pour la figue, la révolution des siècles l'est pour les choses qu'elle a emportées. Et apparemment cet Empereur tâchoit de se consoler ainsi de

ge que de chercher & de desirer son enfant quand il n'est plus.

XXXIV. Epictete disoit fort bien : Quand tu caresses ton enfant, dis luy en toy-même : peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure : luy dit quelqu'un. Sur quoy il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure, autrement ce seroit un mauvais augure de dire que des épics seroient moissonnez.

XXXV. Un raisin verd, un raisin meur, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas presente.

XXXVI.

de la mort de son fils Verus que ses Medecins avoient tué.

XXXIV. *Epictete disoit fort bien : Quand tu caresses ton enfant.*] C'est la suite du même chapitre d'Arrien.

Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être mauvais augure.] On peut aller plus loin, & dire comme Oreste, qui allant passer pour mort dit dans l'Electre de Sophocle, *Il n'y a point de presage funeste quand il est accompagné de tant d'utilité.*

Δοκῶ μὲν ἔδ' ἐν ῥ' ἡμᾶ σὺν κερδεῖ κακόν.

Car la mort est une des choses les plus utiles.

XXXV. *Un raisin verd & un raisin meur.*] C'est la suite du raisonnement d'Epictete qui veut faire voir que la mort n'est qu'un changement d'une chose qui est, en une autre qui n'est pas presente, mais qui est pourtant.

XXXVI. C'est un mot d'Épictète, il n'y a ni voleur, ni tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos, disoit le même Épictète, & sur le sujet de nos mouvemens il faut être toujours appliqué à faire en sorte qu'ils se fassent avec exception, qu'ils tendent au bien de la société, & qu'ils soient proportionnez au mérite des choses. Il faut se défaire entie-
re-

XXXVI. *Il n'y a ny voleur, ny tyran de la volonté.*] Ce sont les propres termes d'Épictète dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre & qui ne peut être forcée est un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que luy-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous luy sommes soumis. (a) *Nous demeurons victorieux de tous les maux par la force de celui qui nous aime.*

XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos.*] Donner son consentement à propos, c'est ne recevoir & n'approuver que des choses certainement vraies. Pour parvenir à la perfection de cet art que faut-il faire? Il faut croire toujours son intelligence, & jamais son imagination: car ce qui est connu par l'intelligence est toujours nécessairement vrai.

Disoit le même Épictète.] Tout ce qu'Antonin rapporte d'Épictète, n'est pas en propres termes dans ce qui nous reste de luy; mais de plusieurs endroits de ses Ouvrages on en recueille le même sens. Si nous avions ce qui s'est perdu, peut-être y trouverions-nous le tout de suite comme il est icy.

Qu'ils se fassent avec exception.] On peut voir les Remarques sur le premier chap. du Liv. iv.

Et qu'ils soient proportionnez au mérite des choses

(a) S. Paul Rom. 8. 37.

rement de tous ses desirs & n'avoir d'aversion que pour les choses qui dépendent de nous absolument, & qui nous sont soumises.

XXXVIII. Nous ne combatons pas pour rien, disoit ce grand homme, il s'agit d'être ou sage, ou fou.

XXXIX. Voicy un excellent raisonnement de Socrate; que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raisonnables, ou des ames sans raison? Nous voulons des ames raisonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui sont saines,

ses.] C'est ce qu'il a expliqué dans l'art. xxxiv. du Liv. iv.

Et n'avoir de l'aversion que pour les choses qui dependent de nous absolument.] Car ainsi on n'aura de l'aversion que pour le vice qui est la seule chose qu'il depend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combatons pas pour rien, disoit ce grand homme, il s'agit d'être ou sage ou fou.*] C'est un beau mot d'Epiétete. Toute nôtre vie est un exercice, un combat continuel, le prix de la victoire c'est la sagesse, & celui de la defaite c'est la folie. Il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voicy un excellent raisonnement de Socrate.*] Je ne l'ay pû trouver dans Platon, mais il suffit qu'Antonin le cite. Le but de Socrate est de faire voir que les hommes ne sont rien moins que raisonnables quand ils sont en querelle & en dissention les uns avec les autres: car la dissention est la fille de l'ignorance & de l'emportement, & la mortelle ennemie de la raison. Aussi saint Jacques dit: (a) *D'où viennent les guerres & les querelles parmi vous? N'est-ce pas de vos convoitises qui combattent dans vôtre chair.*

Y 5

C'est

(a) S. Jac. 4. 1.

nes, ou de cellés qui sont vicieuses? De celles qui sont saines. Que ne les cherchez-vous donc? C'est que nous les avons. Si vous les avez, pourquoy êtes-vous donc toujours en dissensions & en querelles?

C'est que nous les avons.] Voilà ce qui rend incurables tous les maux des hommes; ils sont persuadés qu'ils ont une ame raisonnable, & cela leur suffit, au lieu de travailler à la rendre telle en la purgeant de ses vices, ils s'endorment dans une mortelle sécurité.

LIVRE DOUZIEME.

I. **S**I tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dès aujourd'huy posséder les choses auxquelles tu n'esperes de parvenir qu'avec le temps. Pour cet effet laisse-là le passé; remets l'avenir entre les mains de la Providence, & dispose du present selon les regles de la sainteté

I. **S**i tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dès aujourd'huy posséder les choses.] Pour nous procurer le bonheur & la tranquillité, nous courons la terre & les mers, & nous faisons des desseins de fort longue haleine: que de peines & de soins inutiles! Ce que nous cherchons est en nous, ne nous l'envions pas & ne nous en privons pas volontairement nous-mêmes, nous le trouverons sans tant courir. Antonin nous en donne icy un moyen qui est le seul infailible, c'est de ne penser qu'à disposer du present. La present bien disposé est un gage seur pour l'avenir.

Selon les regles de la sainteté & de la justice.] De la sainteté, pour être toujours soumis à Dieu; & de la justice, pour faire toujours du bien aux hommes.

Digne

teté & de la justice; de la sainteté, pour recevoir agreablement, & pour aimer tout ce qui t'arrive: car c'est la nature même qui te l'envoye, & qui t'a fait naître pour cela; & de la justice, afin que tu dises la verité librement & sans détour, & que tu obeïsses à la loy en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin, ni la méchanceté des autres, ce qu'ils pensent de toy, ni ce qu'ils en disent, ni les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé. Car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin quand le temps de ton départ sera venu, si renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à honorer & à respecter comme il faut la partie superieure de ton ame, qui est ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de cesser de vivre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours; & tu ne dépendras plus de cecy ni de cela.

II. Dieu voit les ames nuës sans s'arrêter aux vases

Digne du monde qui t'a produit.] C'est-à-dire, digne de Dieu, dans le langage des Stoïciens.

Et tu ne dépendras plus de cecy ny de cela.] Car toutes choses sont soumises à ceux qui sont soumis à Dieu.

vases materiels, à l'ordure & à l'écorce qui les cachent. Car par son seul esprit il touche & penetre les choses qui découlant de luy se sont renfermées dans ces étroites prisons. Si tu t'accoutumois à suivre cet exemple, tu te delivreras de beaucoup d'inquietude & de soins. Car celui qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amuseroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire, & à tous les autres ornemens extérieurs qui ne sont que les embellissemens de la scene.

III. Il y a trois choses dont tu es composé, le corps, l'esprit, & l'ame. Les deux premières ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, & entant que tu en dois avoir soin. Mais la troisième est la seule qui soit proprement à toy. C'est toy même. Si tu éloignes donc & separes de toy, c'est à dire de ton ame, tout ce que les autres disent ou pensent, tout ce que tu as toy-même dit ou fait, tout ce que tu prévois

VOIS

II. *Car par son seul esprit il touche & penetre les seules choses.*] Cet article est remarquable. Antonin veut faire entendre que comme l'esprit de Dieu ne se communique qu'à ce qui est de même nature que luy, c'est-à-dire spirituel & immortel, & qu'il ne s'arrête point à la matiere, nôtre ame devroit faire de même & ne s'attacher qu'aux choses qui sont de même nature qu'elle; car par ce moyen elle seroit toujours unie à la Divinité d'où elle a tiré son origine, elle n'aimeroit que la vertu, & mepriseroit tout le reste. Cette idée est grande & belle.

III.

vois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est animé, & qui ne sont point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon extérieur du monde agite & roule à son gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui luy est envoyé, & disant la vérité; Si, dis-je, tu separes de ton ame tous les sentimens qui luy viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé; que tu te rendes toy-même comme la sphere d'Empedocle, qui é-

tant

III. *Et que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement fatal des choses, & délivrée de ce joug.*] Antonin n'a pas voulu dire que nôtre ame doit secouer le joug de la providence pour vivre en liberté, & ne dependre que d'elle-même: c'est tout le contraire, il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses matérielles qui l'entraînent. Car pendant qu'elle est abîmée dans des ordures, elle est nécessairement terrestre & charnelle, & par conséquent elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état misérable, il faut qu'elle reprenne sa superiorité, & elle ne peut la reprendre qu'en se réunissant à Dieu, & en se soumettant uniquement à ses ordres.

Comme la sphere d'Empedocle.] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43. du Liv. VIII. & sur l'art. 13. du Liv. XI.

tant. égale en tout sens & d'une rondeur parfaite, tourne toujours sans se lasser. Et que tu ne penses qu'à vivre le temps que tu vis, c'est à dire, qu'à jouir du temps présent, tu pourras passer noblement & sans trouble tout celuy qui te reste à vivre, & être toujours avec ton génie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me suis souvent étonné comment les hommes qui s'aiment toujours plus eux-mêmes, qu'ils n'aiment les autres, sont pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage Precepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes qu'ils ne dissent en même temps, il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte. Tant il est vray que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

V. Comment est-il possible que les Dieux qui ont réglé & ordonné tout si sagement, & avec tant d'amour pour l'homme, aient pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus

IV. *Sont pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur.*] L'amour propre les devoit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne sçauroit expliquer. On craint plus la reputation que la conscience.

plus gens de bien, qui ont en un commerce plus étoit avec la Divinité, & qui ayant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lors qu'ils sont une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours! Si cela est ainsi, tu dois être persuadé qu'il est bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement, s'ils l'avoient jugé nécessaire. Car s'il eût été juste, il auroit été aussi tres-

V. *Lors qu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours.*] Les Philosophes, qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'étoit en vain que les justes le servoient pendant leur vie, puisqu'il souffroit qu'ils mourussent enfin pour toujours. Antonin veut combattre ce sentiment, & faire taire en même temps son imagination, qui ne manquoit pas de luy suggerer des scrupules sur cette matiere. Mais comme il n'avoit par la force de demontrer l'immortalité de l'ame & la verité de la resurrection, dont il n'avoit que des idées confuses, parce qu'il n'avoit pas puisé dans les veritables sources, ny connu la veritable lumiere, qui seule peut nous éclairer, il prend le parti qui luy paroît le plus juste & le plus saint, c'est de dire que quelque chose que Dieu ait ordonné des hommes après leur mort, il n'a rien fait qui ne soit digne de sa bonté & de sa justice. De Chapitre est fort beau, & ne marque pas tant l'incredulité & l'incertitude d'Antonin que sa confiance en la bonté de Dieu, & son entiere soumission à ses ordres.

Car s'il eût été juste, il auroit aussi été tres-possible.] La justice de la resurrection & de la seconde vie est soli-

tres-possible ; & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté ; mais de ce que cela n'est pas, s'il est vray qu'il ne soit pas, tu
dois

solidement prouvée dans les écrits des Evangelistes & des Apôtres, puis qu'elle est une suite & une dépendance de la justice de Dieu qui doit punir les méchans, & récompenser les bons. Et sa possibilité est sûre par les principes même d'Antonin. Quelle auroit été sa toy s'il avoit connu la force & l'étendue de toutes les verités qui se tirent de ses principes !

Il auroit été aussi tres-possible, & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté.] Antonin ne reconnoît rien d'impossible dans la resurrection des morts, & en cela il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de ceux de sa secte. Aussi quand saint Paul parle de la resurrection devant les Epicuriens & les Stoïciens, Saint Luc dit : *Quelques uns s'en moquerent, & les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet.* Ceux qui s'en moquerent, ce furent les Epicuriens ; & ceux qui remirent à une autre fois, ce furent les Stoïciens, dont les sentimens n'étoient pas si éloignés de ce que saint Paul leur annonçoit, que ceux des autres Philosophes. Le même Saint étoit si assuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette opinion, que dans le discours, qu'il fit devant Agrippa & Festus, il ose bien leur dire en les interrogeant : (a) *Qu'est-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion que Dieu ressuscite les morts ; Quelle honte aujourd'hui pour beaucoup de Chrétiens de douter plus de la resurrection que les Payens même ?*

Mais de ce que cela n'est pas, s'il est vray qu'il ne soit pas.] Antonin ne reçoit pas cela comme vray, & sans rien décider il se contente de dire, quand même les Justes mourroient pour toujours, Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la Justice de Dieu ? & quelle confiance en luy ?

In

dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas falu. Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, & tu luy en demandes une espece de compte: or nous n'en userions pas ainsi, si Dieu n'étoit souverainement juste & souverainement bon. Et puis qu'il a ces deux qualitez, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement du monde.

VI. Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aisées & faciles*: car tu vois que la main gauche, qui est mal-adroite à toutes les autres fon-

Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, &c. Or nous n'en userions pas ainsi.] Antonin se prouve à luy-même que la recherche qu'on fait en disputant ainsi avec Dieu, est une marque seure de la forte persuasion où l'on est, qu'il est juste & bon. Car autrement on ne diroit jamais: *comment est il possible, &c.* Mais ce passage peut recevoir une autre sens. En effet, ces mots *Or nous n'en userions pas ainsi* peuvent fort bien signifier: *Or Dieu ne nous permettrois pas d'en user ainsi, &c.* Pour dire que si Dieu souffre que nous disputions tous les jours avec luy, & que nous luy demandions raison de sa conduite, c'est parce qu'il est souverainement juste, & souverainement bon, & qu'il sçait bien que ses voyes sont droites, & qu'il sera toujours victorieux quand les hommes prendront la liberté de juger de ses jugemens: (a) *Ut vincat cum judicatur.*

VI. La main gauche, qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée.]

Les

fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'est une chose qu'elle fait toujours.

VII. Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te surprendra; songe à la brieveté de la vie, à l'abîme infiny du temps qui t'a précédé, à celui qui te suivra & à la foiblesse & fragilité de la matiere.

VIII. Considere les causes dépouillées de l'écorce qui les couvre; le but de toutes les actions

Les Peripateticiens enseignoient que la main droite étoit naturellement plus forte & plus adroite que la gauche. Mais les Platoniciens se mocquoient de cette opinion, & soutenoient que les deux mains, les deux pieds, & toutes les parties droites & gauches sont égales, & que si nous avons une main & un pied plus forts, cela vient de l'habitude, & du peu de soin que nos nourrices ont pris de nous, en nous laissant devenir presque boiteux & manchots. Les Stoïciens étoient du sentiment de ces derniers, comme il paroît par ce passage. Et Antonin se sert de cette preuve pour démontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puisse nous rendre familier.

VII. *Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame.*] Car Dieu ne demande pas seulement la pureté de l'ame, mais aussi celle du corps, que (a) nous lui devons offrir comme une victime vivante, sainte & agreable à ses yeux.

Quand la mort te surprendra.] Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de sa venue, elle viendra comme le larron dans la nuit.

ctions; ce que c'est que la douleur, la volupté, la gloire & la mort; & pense que nous nous faisons nous-mêmes tous nos embarras; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder; & que tout n'est qu'opinion.

IX. Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au luteur qu'au gladiateur: car des que celui-cy perd son épée, il est mort, au lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de s'en bien servir.

X. Il faut regarder ce que les choses sont en elles-mêmes en considérant séparément leur matière, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme est grand! il dépend toujours de luy de ne faire que ce qui

IX. Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au luteur qu'au gladiateur.] Cette maxime est fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous séduisent, nous devons être toujours en garde contre elles, & les combattre de tout notre pouvoir. Mais dans ce combat il ne faut pas ressembler au gladiateur qui n'a que des armes étrangères: car il ne les a pas plutôt perdues qu'il est mort. Il faut ressembler au luteur qui vient armé de ses propres armes, c'est à dire, de son bras. Si nous nous servons contre nos opinions d'armes étrangères, nous serons bientôt défaits, au lieu que si nous employons contre nos armes naturelles, c'est à dire, les armes de l'intelligence, nous sommes assurés de vaincre toujours.

XI. Que le pouvoir de l'homme est grand!] Mais ce pouvoir ne vient pas de ses propres forces, il luy vient de Dieu.

qui est agreable à Dieu, & de recevoir avec soumission & avec joye tout ce qu'il plaît à Dieu de luy envoyer.

XII. Deormais il ne faut se plaindre ni des Dieux ni de la Nature ; car ils ne manquent ni volontairement ni malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes, car toutes leurs fautes sont involontaires. Il ne faut donc jamais se plaindre.

XIII. C'est être bien ridicule & bien étranger dans le monde, que de s'étonner de quoy que ce soit.

XIV. Ou c'est une destinée absoluë & un ordre inévitable qui gouverne tout ; ou c'est une providence qu'on peut se rendre propice, ou

XII. *Deormais il ne faut se plaindre ny des Dieux, ny de la Nature.*] Car la Nature ne fait qu'obir à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juste.

Il ne faut donc jamais se plaindre.] S'il falloit se plaindre, il ne faudroit se plaindre que de soy-même. Mais il ne le faut pas, puisque tout doit être indifférent à un homme de bien, hors le péché. Et c'est dans ce sens qu'Epiétète a fort bien dit, *accuser les autres de ses propres maux, c'est d'un ignorant ; n'en accuser que soy-même, c'est d'un homme qui commence à s'instruire ; & n'en accuser ny soy, ny les autres, c'est d'un homme parfaitement instruit.*

XIV. *On c'est une destinée absoluë & un ordre inévitable.*] C'est-à-dire, une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a déterminé, comme le croyoient la plupart des Stoïciens rigides.

On c'est une providence qu'on peut se rendre propice.] C'est

ou c'est le hazard & une confusion temeraire. Si c'est l'immuable necessité, pourquoy t'opposes-tu à ses arrêts? Si c'est la providence que tu puisses te rendre propice, pourquoy ne tâches-tu pas de te rendre digne de son secours? Et si c'est le hazard aveugle, réjouis-toy de ce que dans un si grand desordre tu as au-dedans de toy une ame intelligente pour te conduire; si le tourbillon t'enveloppe & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes esprits. Il ne dépend pas de luy d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte & ne perd pas un seul moment sa lumiere. Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort la verité, la justice & la temperance qui sont en toy.

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a peché, ne manque pas de dire en toy-même : Que sçai-je si c'est un peché? Que s'il a peché

C'est la providence qu'Antonin croyoit avec la plupart des Stoiciens mitiger, & c'est celle que nous croyons, sans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des decrets de Dieu.

XV. *Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort la verité, la justice & la temperance.*] Nous sommes des lampes vivantes, si nous laissons éteindre nôtre lumiere, c'est nôtre faute; car il dépend de nous de l'entretenir toujours par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que sçay-je si c'est un peché.*] Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.

a peché veritablement, fais d'abord cette reflexion, qu'il s'est condamné luy-même, & que c'est comme s'il s'étoit luy-même déchiré le visage avec ses ongles. Souviens-toy en même-temps que celuy qui ne veut pas que les méchans pechent est semblable à celuy qui voudroit empêcher les figues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hâir & toutes les autres choses qui sont naturelles, & d'une necessité indispensable. Car que peut faire à cela le misérable qui a ce naturel vicieux? gueris le donc, si tu es si habile.

XVII. Une chose n'est pas honnête, ne la fais pas; elle n'est pas vraie, ne la dis point, & sois toujours le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toujours le monde entier devant les yeux, & se dire à tous momens: Qu'est-ce qui me donne presentement une telle pensée? la bien développer & considerer separément sa matiere, sa forme, sa fin & le temps de sa durée.

XIX. Commence enfin à sentir qu'il y a
en

chée. Comme Antonin le dit luy-même dans l'art. xix. du Liv. xi. on peut voir là les Remarques.

Qu'il s'est condamné luy-même, & que c'est comme s'il s'étoit luy-même déchiré le visage avec ses ongles.] La conscience seule des méchans nous vange assez de leurs injures; car elle leur fait souffrir des tourmens qui ne finissent point. C'est un vautour qui déchire leurs entrailles.

en toy quelque chose de plus considerable, & de plus divin que ce qui produit tes passions, & qui te remuë comme une marionnette par des ressorts étrangers.

XX. Qu'est presentement mon ame? Est elle crainte, soupçon, desir, ou quelque chose de semblable?

XXI. La premiere chose c'est de ne rien faire temerairement & sans dessein. Et la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la société.

XXII. Pense que dans peu tu ne seras plus, ni toy, ni rien de ce que tu vois, ni aucun de ceux qui sont presentement en vie. Toutes choses sont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs debris.

XXIII. Tous n'est qu'opinion, & l'opinion est en toy, defais-t'en donc quand tu voudras, &

XIX. *Qu'il y a en toy quelque chose de plus considerable & de plus divin que ce qui produit tes passions.*]

Ce qui produit nos passions c'est l'ame animale, nos esprits animaux, qui étant émeus par les objets extérieurs, nous agitent & nous remuent; & ce sont ces esprits qu'Antonin appelle des ressorts étrangers, parce qu'ils sont hors de nous, hors de nôtre ame, & une preuve assurée que ce qui cause nos passions n'est pas ce que nous avons de plus parfait, c'est que nous trouvons en même-temps en nous une chose toute differente, qui quand elle veut juger de ces mêmes passions, les combat & les tient soumises.

XX. *Qu'est presentement mon ame? est elle crainte, soupçon, desir.*] Car nôtre ame n'est que ce qu'elle pense, comme cela a été dit ailleurs.

& comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible.

XXIV. Toute action qui cesse & finit en son temps, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse & celui qui la fait, n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son temps, il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celui qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or c'est la nature qui mesure le temps, & qui assigne à chacun son terme; quelquefois c'est la nature particulière, comme il ar-

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité & que sûreté.*] Nos opinions sont les vents qui nous agitent, chassons-les, & nous serons comme ceux qui ont doublé un cap. En approchant de ce cap ils étoient le jouet des vents; mais ils ne l'ont pas eu plutôt doublé, que ce même cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui cesse & finit en son temps ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse.*] Au contraire on peut dire qu'elle est parfaite quand elle cesse, & que c'est un bien. Antonin prouve fort bien que la mort ne peut être un mal, & qu'il est ridicule de la craindre.

Il en est de même du tissu de toutes nos actions.] Car ce qui est vrai de l'une, l'est aussi nécessairement de toutes les autres.

Quelquefois c'est la nature particulière, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse, mais en general c'est

arrive à ceux qui meurent de vieillesse ; mais en general c'est la nature universelle qui gouverne tout , & qui changeant & remuant à son gré toutes ses parties , fait que le monde subsiste toujours frais & toujours jeune. Or ce qui est utile à l'univers est toujours de saison & toujours beau. La cessation de la vie n'est point un mal , puis qu'elle n'est point honteuse, car elle ne depend pas de nous, & n'est point contraire aux loix de la société ; & elle est un bien,

c'est la nature universelle.] Antonin n'opose pas la nature particuliere à la nature universelle , cela seroit contraire à ses principes & à la verité. Son dessein est de combattre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, *meurent avant leur terme*, & que ceux qui se tuent *previennent le jour de leur mort*. C'est un langage plein de fausseté, & qui n'est pardonnable qu'à la foiblesse des hommes. Personne ne meurt que dans le tems qui luy est donné, & c'est la Nature universelle qui mesure, & qui distribue le tems à chacun comme il luy plaît, aux uns plus, aux autres moins ; & comme ceux qui meurent de vieillesse sont fort rares, Antonin dit que c'est la nature particuliere qui regle leurs cours, c'est à dire, que la Nature universelle a fait une exception à sa regle, & c'est cette exception qu'il appelle une Nature particuliere : car en effet ces gens là vivent comme s'ils étoient conduits par une Nature differente de celle qui met des bornes à la vie des autres hommes ; mais ce n'est qu'une seule & même Nature, c'est-à-dire, Dieu.

Puis qu'elle n'est point honteuse, car elle ne dépend pas de nous.] Il n'y a rien de honteux pour nous que ce qu'il depend de nous de faire ou de ne pas faire, comme il a été prouvé ailleurs.

bien puis qu'elle est commode, utile, & convenable l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. *Celuy-là est gouverné & porté par l'esprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même dessein, & qui regle ses volontez sur les siennes.*

XXVI. Voicy trois regles qu'ils faut avoir toujours presentes; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire temerairement & d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui est des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être persuadé qu'ils viennent du hasard ou de la providence, & qu'il ne faut jamais ni accuser la providence, ni se plaindre du hasard. La seconde de considerer ce que chaque chose étoit avant qu'elle eût reçu l'ame avec la vie, & ce qu'elle est depuis qu'elle l'a reçûe jusqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle est composée, & en quelles parties elle se dissout. La troisième enfin, c'est de penser que si tu t'étois une fois élevé au-dessus des nuës, & que tu eusses contemplé

XXV. *Celuy-là est gouverné & porté par l'esprit de Dieu qui concourt avec Dieu.*] Il n'y a rien de plus seur que cette regle, & il depend toujours de nous de connoître par son moyen & l'état où nous sommes, & quel est l'esprit qui nous conduit,

XXV. *Et d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait.*] Car cela est possible aux hommes avec le secours de Dieu.

templé de là les hommes & toutes les choses humaines, leur confusion & leur desordre; & vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'élèverois à la même hauteur tu les verrois toujours de même : car leur seule qualité permanente, c'est d'être toujours semblables, & toujours de peu de durée. Où est donc là ce grand sujet de vanité ?

XXVII. Chasse l'opinion, & te voilà sauvé. Or qui est-ce qui t'empêche de la chasser ?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque chose, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature universelle; & que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui se fait a toujours été, sera toujours & est presentement par tout de même. Qu'il y a entre les hommes une étroite liaison, & une parenté qui ne

Et vû cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region étherée.] Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la region étherée étoient peuplez d'un nombre infini d'habitans qu'ils appelloient des Demons, dont les uns étoient visibles, & les autres invisibles, & pourtant tous mortels.

Où est donc là ce grand sujet de vanité.] Puisque toutes les choses humaines ne sont que desordre & que confusion, & qu'il n'y a rien sur la terre, dans l'air & dans la region étherée qui ne soit de même nature, & sujet aux mêmes loix, qu'est ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent ils ce grand sujet de vanité ? Ils auroient bien plus de raison de gémir de se voir engagez dans ce torrent de corruption & de misere.

ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame. Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu & une émanation de la Divinité. Que rien n'est à nous en propre? mais que tes enfans, ton corps & toustes esprits viennent de Dieu; que tout n'est qu'opinion, & enfin que le temps present est le seul dont chacun jouit, & qu'il puisse perdre.

XXIX. Il est bon de repasser souvent en sa memoire tous ceux qui ont été extrêmement fâchez de quelque chose; ceux qui ont été élevez au faîte de la gloire; ceux qui ont été precipitez dans un abîme de calamitez; ceux qui ont eu des inimitiez violentes; enfin tous ceux qui ont reçu les plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ses plus grands revers en quelque état que ce soit; & ensuite il faut faire cette reflexion: Où sont-ils? que sont-ils devenus? Ce n'est plus que fumée & que cendre, ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déjà plus. Pense en même temps à ce que faisoit par exemple Fabius Catulinus à sa maison de campagne; Lucius Lupus & Stertinius à Baies; Tibere & Velius Rufus à Caprées.

XXVIII. *Que cette ame de chacun est un Dieu, & une émanation de la Divinité.*] Nôtre ame n'est pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. *Fabius Catulinus à sa maison de campagne, Lucius Lupus & Stertinius à Baies, Tibere & Velius Rufus*

à Caprées. Pense à tous les empressements inquiets, avec lesquels ils couroient à tout ce que leur imagination seduite leur faisoit paroître digne de leurs soins & de leur estime; combien tout cela étoit méprisable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raison & de sagesse à se montrer en toutes rencontres juste, temperant & soumis aux ordres de Dieu, avec une simplicité sans fard: car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil, nourri & enflé par une humilité fausse.

XXX. Quand les libertins te demanderont, où c'est que tu as vû les Dieux & comment tu sçais qu'il y en a, que tu leur rendes un si grand culte; tu leur répondras premierement qu'ils sont visibles

Rufus à Caprées.] L'exemple de Tibere me persuade que tous ceux qui sont nommez icy s'étoient retirez à la campagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprées, où il s'étoit plongé dans toutes fortes d'infames débauches, & où il avoit créé un nouvel Officier de sa maison qu'il appella le Maître des voluptez.

Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fausse.] L'expression d'Antonin me paroît admirable, & il n'y a rien de plus vrai: l'humilité n'est souvent qu'une nouvelle enflûre de l'orgueil, qui ne sçachant plus comment croître, se sert même du neant de l'humilité pour se bouffir.

XXX. Tu leur repondras premierement qu'ils sont visibles.] Car Dieu s'est assez manifesté par ses Ouvrages, & comme dit saint Paul: Les choses qui ont été faites depuis

sibles, & que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter : qu'il en est de même des Dieux ; les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils font, & font que tu les adores.

XXXI. Le bonheur de la vie consiste à considérer ce que chaque chose est en elle-même, & à connoître sa matiere & sa forme ; à faire de tout son cœur des actions de justice, & à dire toujours la verité. Que reste-il après cela qu'à jouir de la vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans laisser entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide ?

XXXII.

depuis la création du monde, rendent visible ce qu'il y a d'invisible en Dieu.

Et que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter.] Quand nous examinons les qualitez & les proprietéz de la matiere, nous ne scaurions douter de l'existence de l'ame, nous la voyons plus clairement que nous ne voyons les corps. C'est pourquoy Antonin dit dans le 1. chap. du Liv. x. *Mon ame, quand seras-tu plus visible & plus aisée à connoître que le corps qui t'environne.* Tout de même quand nous examinons la nature & les qualitez de l'ame, il faut nécessairement ou nous aveugler volontairement nous mêmes, ou être entièrement convaincus de l'existence de Dieu. Car Dieu est au-dessus de l'ame à proportion de ce que l'ame est au-dessus de la matiere, & l'un & l'autre sont tres sensibles & tres-visibles par leurs effets.

XXXI. *Sans laisser entre deux le moindre intervalle, ni le moindre vuide.]* Car dès qu'on cesse de faire du bien, quelque petit que soit l'intervalle, il rend tout le passé inutile, & c'est toujours à recommencer.

XXXII.

XXXII. Il n'y a qu'une même lumière du Soliel, 'quoy qu'elle soit divisée & séparée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choses; il n'y a qu'une même matière, quoy qu'elle soit divisée en des millions de corps séparés; il n'y a qu'un seul & même esprit quoy qu'il soit partagé en une infinité de natures différentes, & de différens individus; il n'y a qu'une même âme intelligente, quoy qu'elle semble être séparée & divisée en toutes les autres parties de tous ces êtres différens; la forme & la matière insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre, elles sont pourtant unies & liées

XXXII. *Il n'y a qu'une même lumière de Soleil.*] Antonin veut prouver dans ce Chapitre que l'amour du Prochain est si naturelle qu'il faut faire violence à l'âme pour arrêter le penchant qui la porte à cette espèce d'union, & sa preuve est très-forte & très-solide.

Il n'y a qu'un même esprit.] Qu'une même âme animale, & qu'une même forme. L'une pour les animaux, & l'autre pour les corps inanimés, comme les plantes, le bois, la pierre, *quæ uno spiritu continentur*, comme parle Pomponius.

Il n'y a qu'une même âme intelligente.] Car les Stoïciens croyoient que les âmes étoient des parties de la Divinité. Mais quoy que cela soit faux dans leur sens, il est pourtant vrai de dire que toutes les âmes sont d'une seule & même nature, & cela suffit pour la conséquence qu'Antonin en veut tirer.

La forme & la matière insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre.] Ce passage étoit très-difficile, peut-être en aurai-je démêlé le sens. Par le mot de *forme*, Antonin entend dans l'animal raisonnable l'âme intelligente;

par s'esprit de l'univers qui les assemble malgré elles ; mais intelligente a une inclination particuliere & propre pour la semblable, elle se joint à elle, & rien n'en peut empêcher l'union.

XXXIII. Que souhaites-tu ? d'être ? de sentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penser ? Qu'y a-t-il là qui te paroisse digne de tes desirs ? Si donc toutes ces fonctions separées sont si méprisables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui est de suivre la raison & Dieu. Mais souviens-toy que c'est blesser le respect qu'on leur doit, & ne pas les suivre que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choses.

XXXIV. Que la partie du temps infini assignée à chacun est petite, & qu'elle est bien-tôt absorbée & engloutie par l'éternité ! quelle petite portion de toute la matiere t'a été distribuée ! quelle petite part as-tu à l'esprit universel,

gente ; dans l'animal privé de raison, l'ame animale ; & dans les plantes & les corps inanimez, l'esprit qui les assemble & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces êtres differens, la forme & la matiere sont deux choses naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles par un effet de son pouvoir : au lieu que l'ame raisonnable cherche d'elle-même à s'unir avec sa semblable, & que rien ne peut arrêter ce penchant, il n'y a personne qui ne le sente.

XXXIV. *Quelle petite part as-tu à l'esprit universel.*] Cet esprit universel n'est pas icy l'ame universelle &

sel! & dans toute la terre quel point à-t-on choisi pour t'y faire ramper! si tu t'entretiens bien de ces pensées, tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre Nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait presentement ton ame d'elle-même? car tout consiste en cela. Tou-

& intelligente, c'est-à-dire, la Divinité, car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en possédons, avec l'opinion qu'il avoit que cette même portion étoit une partie de Dieu, & Dieu elle-même? Il y auroit là de l'impiété, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc icy l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanez. C'est ce qu'il a dit dans l'art. 32. de ce Livre. *Il n'y a qu'un seul & même esprit.* Quoy que je voye bien le but d'Antonin, qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprès de son tout, je ne scay si en examinant sa pensée à fond on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumiere sous pretexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. *Que l'usage fait presentement ton ame d'elle-même?*] Que nous rougirions souvent si nous nous faisons souvent cette demande?

Car tout consiste en cela.] Ce n'est pas seulement le

Toutes les autres choses, soit qu'elles dependent de toy ou non, ne sont que cendre & que fumée.

XXXVI. Une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort, c'est que ceux même qui ont établi le souverain bien dans la volupté, & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.

XXXVII. Celuy qui ne trouve d'autre bien que ce qui est de saison, à qui il est égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables, & qui ne met aucune

différence

principal, c'est le tout; mais nous prenons le change, & notre ame, au lieu de s'occuper toute entière d'elle même, ne songe qu'au corps. Il faut avouer aussi que malheureusement pour elle tout ne luy parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le souverain bien dans la volupté & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.*] Il est certain que c'est une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort, car c'est une démonstration claire que ces gens-là étoient persuadés que la mort n'est point un mal. Antonin parle icy d'Epicure qui méprisoit véritablement la mort, & qui soutenait qu'elle n'est ny pour les vivans, ny pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on est mort on n'est plus. Tous les biens & tous les maux consistent dans le sentiment, la mort est une privation de sentiment, elle n'est donc par elle-même ny un bien ny un mal.

XXXVII. *A qui il est égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables.*] Et il le doit être à tout le monde, car, comme cela a été prouvé ailleurs, on

différence entre jouir fort long-temps de la vûe de ce monde, & n'en jouir que peu d'années, celui là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as vécu dans cette grande ville, qu'importe que tu n'y ayes vécu que cinq ans? Ce qui est selon les loix est égal pour tout le monde. Quel grand mal est-ce donc pour toy d'être envoyé hors de cette ville, non pas par un Tyran, ni par un Magistrat injuste, mais par la Nature même qui t'en a fait Citoyen? C'est comme si le Preteur renvoyoit de la scene un Comedien qu'il auroit loüé. Mais je n'ay pas encore achevé les cinq actes; je n'en ay représenté que trois. C'est bien dit, tu en as représenté trois; or dans la
vie

on n'est pas recompensé selon le nombre, mais selon la qualité des actions.

XXXVIII. *Mon ami, tu as vécu dans cette grande Ville.*] C'est-à-dire. dans le monde qu'il considere comme une Ville dont toutes les autres Villes ne sont que les hôtelleries & les maisons.

Que cinq ans.] C'est une maniere de parler pour dire un temps fort court.

Ce qui est selon les Loix est égal pour tout le monde.] Voilà une grande verité; quelques différentes que puissent être les choses par elles-mêmes, elles deviennent égales quand elles sont ordonnées & dispensées par la Loy.

Non pas par un Tyran, ny par un Magistrat injuste.] Car il n'y a ny Tyran, ny Magistrat injuste qui ait ce pouvoir, s'il ne luy est donné de Dieu. Ainsi c'est toujours Dieu qui dispose de nous comme il luy plaît.

Dans

264 *Refl. Mor. de l'Emp. Marc Antonin.*

vie trois actes font une piece complete, & ce-
uy-là seul luy marque ses veritables bornes qui
l'ayant composée juge presentement à propos
de la finir. Tu n'es cause, ni de l'un, ni de
l'autre, ni de son commencement, ni de sa fin,
tu n'es qu'Acteur, retire-toy donc avec des
sentimens doux & paisibles, comme le Dieu
qui te donne congé est propice & doux.

Dans la vie trois actes font une piece complete.] Voylà
la difference qu'il y a entre les pieces de theatre & la
piece de nôtre vie. Celles-là doivent avoir cinq actes
pour être entieres, & celle-cy est entiere par tout où elle
finit.

Comme le Dieu qui te donne congé est propice & doux.]
Il depend de tous les hommes de trouver à leur dernière
heure Dieu propice & doux. Car il l'est pour ceux qui
se repentent & qui meurent en sa crainte & en son
amour.

Fin de la seconde & dernière partie.